

L'éternité pour nous

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.J. ARNAUD

L'ÉTERNITÉ POUR NOUS



• SPECIAL POLICE •

**Editions
"FLEUVE NOIR"**

L'ÉTERNITÉ POUR NOUS

DU MÊME AUTEUR
dans la même collection :
Virus.

dans la collection cartonnée :
L'enfer des humiliés.
Les nuits fauves.

G.-J. ARNAUD

L'ÉTERNITÉ POUR NOUS

ROMAN SPECIAL-POLICE

EDITIONS FLEUVE NOIR
69, Bld Saint-Marcel - PARIS XIII^e

© 1960 « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Sous mes doigts moites, le charleston style 1925 prenait des accents de marche funèbre. Les touches du piano étaient poisseuses, et je soupçonnais Paul, le barman, d'être venu ânonner « Au clair de la lune » pendant que je n'étais pas là.

Deux couples achevaient de déjeuner sur la terrasse. Un petit homme en veston-cravate buvait une menthe à l'eau à l'intérieur. Depuis une heure, il lisait le journal et en était aux petites annonces. Rien n'était plus mortel qu'un mardi dans cet établissement de second ordre où Brigitte et moi avions trouvé un engagement pour deux mois.

C'était à Toulouse qu'un imprésario que connaissait Brigitte nous avait donné le tuyau. La première fois que nous entendions parler de Marseillan-plage.

— C'est entre Sète et Agde, sur la côte, nous avait indiqué notre bienfaiteur. Si vous faites affaire, envoyez-moi cinq mille francs.

Ce que j'avais fait depuis quinze jours. Nous nous étions présentés le premier juillet sans beaucoup d'espoir. Mais par chance, les deux emplois n'étaient pas occupés. Le travail était simple mais fatigant. Je devais jouer de deux heures à sept heures, et de huit heures à onze heures. Le dimanche, j'allais jusqu'à une heure du matin mais j'avais avec moi un accordéoniste-clarinettiste et un batteur.

Brigitte chantait en soirée. De plus, le samedi et le dimanche, elle faisait une démonstration de strip-tease. Toujours après minuit. Les consommations étaient alors automatiquement renouvelées et le prix doublé.

Nous étions nourris, logés, et recevions huit mille francs par jour. Brigitte et moi songions aux jours difficiles de l'hiver et nous économisions le plus possible.

Je jouais machinalement en regardant du côté des dunes. L'établissement était construit trop loin de la mer pour qu'on puisse l'apercevoir, et je ne pouvais m'en consoler. Je humais à pleines narines le vent marin qui, chaque après-midi, arrivait jusqu'à l'hôtel-restaurant après avoir drainé des odeurs de pins et de tamarins.

Agathe Bernier est sortie de la cuisine où elle avait dû composer le menu du lendemain avec le chef. Paul, le barman, s'est mis à essuyer les verres avec ardeur. J'ai continué d'effiloche maussadement « La fille de Londres ».

Elle s'est approchée de la petite estrade, s'est encadrée entre le palmier en pot et le micro. Je lui ai jeté un coup d'œil en coin, presque indifférent, mais mon cœur battait plus vite.

— Vous dormez, Jean-Marc, dit-elle de sa voix mordante.

Ses grands yeux noirs exprimaient une ironie méchante. Elle referma sa bouche et sur ses lèvres rouges subsista un pli moqueur.

J'ai haussé les épaules.

— Vous croyez que je vais me décarcasser pour ça ?

Je lui désignai le petit bonhomme à la menthe qui était en train de s'égarer dans la page sportive.

Mais elle ne m'écoutait pas, restait pensive et c'était assez extraordinaire. Cette grande fille au corps souple n'était pas faite pour la rêverie. Ses cheveux noirs, coupés court, la robe turquoise à bretelles accroissaient cette impression. C'était une femme d'affaires, active et dure quand il le fallait.

Brusquement, sous mes doigts, naquit un air nostalgique. Elle se secoua et me fixa :

— Ah non, il ne manquait plus que ça ! Qu'est-ce que c'est ?

— Le « Rêve d'Amour » de Liszt.

C'est peut-être ma réponse qui donna un peu plus de chaleur à ses yeux. Son nez court et droit palpita. Elle était très sensuelle et s'en défendait parfois mal. On lui prêtait bon nombre d'amants. Il n'y avait pas de quoi les lui reprocher quand on avait vu son mari, Pierre Barnier. L'homme était tout simplement en train de crever d'une bonne cirrhose.

— Vous n'avez pas toujours été pianiste dans des établissements de second ordre ?

Jouant d'une main je sortis mon paquet de cigarettes. Elle prit un cendrier sur une table et le posa sur le piano. À cause des brûlures dont l'instrument était constellé.

— Que voulez-vous dire ?

Je clignai d'un œil à cause de la fumée.

— Vous avez fait des études ?

— Conservatoire de Paris. Et puis ?

Elle ne s'émut pas de mon insolence.

— Brigitte me disait que l'hiver, c'était dur pour vous.

C'était son obsession. Elle la traînait à partir du mois d'août. Parce que deux ans auparavant, nous étions restés quinze jours en ne mangeant que du pain et du sucre. Nous vivions avec deux cents francs par jour.

— C'est moins facile que l'été, ai-je reconnu.

La garce a eu alors une parole qui a peut-être tout déclenché. Elle a fermé les yeux comme une chatte, et j'ai eu l'impression qu'elle s'étirait de plaisir.

— Pour nous, c'est le contraire. Nous vivons agréablement avec ce que nous avons gagné pendant l'été. L'an dernier, j'ai passé un mois à Cannes. Vous connaissez ? C'est une ville merveilleuse.

Pour couvrir le bruit de sa voix, j'ai appuyé sur la pédale et je me suis lancé dans une série bruyante d'airs d'Offenbach. Le bonhomme à la menthe m'a jeté un coup d'œil désapprobateur, a replié son journal. Puis il a trottiné jusqu'au bar pour payer sa consommation. À la tête de Paul, j'ai deviné que le pourboire avait été minime.

Agathe Barnier s'est éloignée. Ses hanches ondulaient imperceptiblement quand elle marchait. Mais c'était suffisant pour glaner tous les regards mâles. Paul a bu un grand verre de bière pour l'oublier. Il soutient avoir couché avec elle, mais sa prouesse se perd dans un passé douteux.

J'ai joué sans arrêt jusqu'à cinq heures. J'avais droit à un petit entracte que je passais avec le barman. À condition de ne pas abuser, je pouvais boire de la bière gratis.

La salle et la terrasse étaient complètement désertes quand j'ai quitté mon tabouret. Paul a tiré son demi en me voyant approcher. Je lui ai tendu mon paquet de cigarettes, non moins traditionnellement.

— Le vieux va mal ! dit-il.

Il s'agissait du mari de la patronne. Il avait alors cinquante ans. Quinze ans de plus que sa femme.

— C'est pour ça qu'elle fait la gueule ?

Paul s'étrangla avec son demi.

— Tu penses ! Elle attend que ça. Mais il met son temps. Et je crois que chaque fois qu'il va plus mal, le lendemain il est tout guilleret.

Une seule fois j'avais vu le mari de la jeune femme. Avec Paul, nous étions allés aider la patronne à le changer de lit. Je n'étais pas près d'oublier ce lourd visage blême où la couperose avait fait un patient travail de découpage. À ce moment-là, il était à demi inconscient et n'avait pas remarqué notre présence.

— Tu sais qu'il réclame toujours de l'alcool ? Du vin. N'importe quoi dès qu'il va mieux.

Je ricanai.

— Elle doit s'empresse de le satisfaire ?

Paul regarda autour de lui avec prudence.

— Tout lui appartiendra quand elle sera veuve. Une sacrée affaire. Ce n'est qu'un établissement de second ordre, mais faut voir ce qui rentre dans les caisses.

De sept heures à minuit, la terrasse et la salle ne désemplissaient pas.

Paul riait en-dessous.

— Et tout ça, à cause des moustiques.

C'était vrai. L'établissement était placé de telle sorte que l'on pouvait laisser tout allumé et ouvert sans que les moustiques envahissent les lieux. Ce qui n'était pas le cas pour les autres installés plus loin.

— Voilà Brigitte, disait Paul à ce moment-là.

Je n'aimais pas qu'il l'appelle par son prénom, mais il se serait bien demandé pourquoi si je le lui avais signifié.

Autant Agathe était brune, autant mon amie était blonde. Elle était de petite taille et potelée. Ses yeux étaient noisette. Dans le pays, elle avait beaucoup de succès, surtout avec ses séances de strip. Nous nous connaissions depuis cinq ans. Elle m'aimait alors avec inquiétude, se demandant toujours combien de temps ça durerait.

— Qu'est-ce que vous prenez, Brigitte ?

— Comme vous.

Paul loucha dans son décolleté. Elle avait des seins plantureux, intégralement bruns. Cela me coûtait cher l'hiver en séances de solarium artificiel. Mais elle ne pouvait se permettre dans son métier d'être mi-blanche mi-brune. C'était l'un ou l'autre. En définitive, la dernière solution était la meilleure. Nous travaillions beaucoup dans le Midi. Il lui aurait été difficile de conserver la peau laiteuse. Parfois, j'étais fatigué de son corps intégralement bronzé.

— Elle est là ?

C'était toujours de la patronne qu'il s'agissait quand nous nous exprimions ainsi.

— Non, elle doit être allée voir son mari.

Brigitte frissonna.

— Vous croyez qu'il va mourir ?

— Sûr, dit Paul allègrement en tirant un autre demi.

Mon amie lui jeta un regard mauvais.

— Ne parlez pas ainsi. Je... Je déteste que quelqu'un meure autour de moi.

Paul ricana mollement, vaguement vexé.

— Vous croyez qu'elle fermera ? demanda Brigitte avec anxiété.

Je compris qu'elle se faisait du souci pour notre paye. Trois jours de fermeture, c'était deux semaines d'hiver sans bouffer.

En homme avisé qui en a vu d'autres, le barman secoua la tête.

— Pensez-vous qu'elle va fermer ! Elle est trop intéressée. Elle prendra juste le temps d'aller à l'enterrement. D'ailleurs, ils ne sont pas du pays et je crois qu'ils n'ont qu'une famille assez vague.

Brigitte plongea sa bouche ronde dans la mousse de la bière et but avidement. Boire, manger, aimer, elle faisait tout avidement, avec l'impression que, sinon, elle pourrait perdre quelque chose. Toujours cette hantise de souffrir dans les jours à venir.

— La bière me donne faim, murmura-t-elle. Paul, je peux avoir un sandwich ?

Le barman ouvrit le guichet qui le séparait de la cuisine et demanda :

— Pâté, jambon, gruyère ?

— Pâté.

Je rejoignis ma place pendant que Brigitte s'installait sur un tabouret de bar. Sa jupe remontait au-delà de ses genoux. Une sourde irritation bouillonnait en moi et je ne savais qui en rendre responsable. Peut-être Agathe Barnier. À cause de ce qu'elle m'avait dit. L'hiver, pour elle, c'était l'époque des voyages, du confort, de la vie facile. Je songeais à celui que nous avions passé dans une chambre glaciale de la banlieue parisienne. Un kilo de sucre nous faisait deux jours. Il n'y avait que le refuge du lit pour avoir chaud et, faute d'être lavés souvent, les draps sentaient le rance.

Une toute jeune fille entraît avec son cavalier et me regardait les yeux ronds. Je jouais avec une sorte de frénésie, extériorisant ma hargne. Je repris un rythme plus langoureux et ils allèrent s'installer au bar, me masquant Brigitte et Paul.

À six heures, comme dans un ballet bien au point, les trois serveuses apparurent, sortant de la cuisine, et commencèrent d'installer les tables de la terrasse et celles de l'intérieur. L'une d'elles, Paulette, était assez jolie et m'adressait des regards incendiaires qui rendaient Brigitte folle.

C'était l'heure où je m'animais. Les familles revenaient de la plage et s'arrêtaient à la terrasse pour l'apéritif. Les gosses réclamaient des glaces et les femmes se retournaient pour voir Brigitte.

Je la surveillais à cette heure-là. Elle avait tendance à boire plusieurs apéritifs et Paul lui en offrait en cachette. Sans vergogne, il lui faisait la cour et, quand elle se déshabillait après minuit, il la dévorait des yeux.

Le couple du bar s'approcha de la petite estrade et la fille me demanda « Only you », l'attitude provocante. Brigitte s'en rendit compte et sauta de son tabouret, découvrant ses cuisses.

J'ai joué tandis que la gamine rêvassait, appuyée au pot du palmier. Son flirt boudait sur la terrasse en fumant des cigarettes, tandis que Brigitte feuilletait furieusement mes partitions derrière le piano.

Une fois l'air terminé, j'ai marqué un temps d'arrêt. La gamine a souri.

— Je vous dois quelque chose ?

Brigitte a tourné la tête pour lâcher :

— Pour les enfants, c'est gratuit !

Vexée, la petite est partie, la croupe houleuse sous le short à carreaux.

— Elles m'énervent, ces mômes ! rageait Brigitte. C'est toutes des petites putains !

Le piano est une arme splendide. Vous jouez plus fort et vous couvrez immédiatement la voix de votre adversaire. Brigitte s'en retourna au bar. Pour notre réconciliation, je lui fis entendre « la

Comparsita ». Elle soutenait que cet air avait présidé à notre rencontre, mais je ne m'en souvenais pas. Elle continua de bouder et je ne m'en souciai plus.

Agathe Barnier revint, un pli entre les sourcils et la bouche dure.

— Le vieux va mieux ! pensai-je.

Elle s'en prit à Paul, puis toisa Brigitte. Celle-ci sortit ostensiblement un billet de mille et paya sa consommation. Mentalement je la traitai d'imbécile. Un billet de mille entamé, c'était fichu. Brigitte a toujours eu peur de ce genre de femme. Elle capitule aisément.

Puis elle vint à moi.

— Mais jouez donc... On n'entend rien de la terrasse.

— Si la sonorisation était meilleure ! fis-je en haussant les épaules.

Pourtant, elle restait là, les yeux vagues, comme si elle ne me voyait pas. J'effleurai les touches et murmurai :

— Ça ne va pas ?

En même temps, je pensais que consoler une femme pareille, l'avoir entre ses bras, triste ou en pleurs, devait être un exploit peu commun.

— Si... L'air est étouffant aujourd'hui, m'a-t-elle simplement répondu.

Pour la première fois, elle avait une réponse assez humaine.

Simplement pour lui faire plaisir et parce qu'il y avait du monde à l'apéritif, j'ai joué jusqu'à sept heures et demie.

Brigitte avait commencé de manger dans la cuisine. Le chef se nommait Corcel. Il était chic avec nous et nous servait plantureusement.

— Qu'est-ce qui te prend de faire des heures supplémentaires ? me demanda Brigitte la bouche pleine.

Je m'assis en face d'elle au bout de la table sur laquelle Corcel travaillait.

— J'étais en forme.

— Tu es idiot.

Elle avait bu un petit coup de trop. J'enlevai de devant elle la bouteille de pelure d'oignon et la mis de mon côté. Elle me regarda avec des yeux désespérés d'où ne tardèrent pas à couler les larmes.

Corcel me cligna de l'œil sans raison.

Agathe entra, une fiche à la main. C'était elle qui faisait le maître d'hôtel.

— Deux soles meunière ! lança-t-elle.

— Merde, dit Corcel, il n'en reste qu'une ! J'ai bien une limande, mais ils vont gueuler.

— Je vais voir, dit Agathe.

Sa voix était lasse. Au passage, elle s'arrêta derrière Brigitte et me regarda.

— Pourquoi avez-vous joué une demi-heure de plus ? Vous croyez

que je vais vous la payer ?

Je bus mon verre de rosé tranquillement.

— Pour le plaisir. Vous ne faites rien pour le plaisir, vous ?

Brigitte effaçait sa tête entre ses épaules. Agathe Barnier me sourit sans aucune restriction. Elle sortit de la cuisine. Corcel se tapait sur les cuisses et la femme qui l'aidait en gloussait au-dessus de la friteuse.

— Tu vas fort ! murmura Brigitte.

— Et elle, tu crois qu'elle nous ménage ?

J'avais le temps de fumer une cigarette. J'en glissai une entre les lèvres du chef et sortis au dehors par la petite porte. Il y avait là une courette où s'entassaient des cageots pleins et vides. Un grand trou contenait les ordures. On le bouchait de temps en temps pour en creuser un autre à côté. Je poussai le portillon de bois et me retrouvai dans le sable.

La villa des Barnier se dressait de l'autre côté de la rue. C'était d'ailleurs plutôt une route qu'une rue. Le tracé en était fait, mais il manquait le macadam. La petite plage était en pleine extension.

Cette villa était de construction assez récente. C'était un rez-de-chaussée surélevé. Je croyais me souvenir qu'elle se composait de cinq pièces.

Toujours fumant ma cigarette, je m'en approchai. Le mari d'Agathe était surveillé par une garde-malade. C'était le jour de son congé que Paul et moi nous étions allés le changer de lit.

Je m'assis sur une grosse pierre et fumai encore une cigarette. Il était plus de huit heures, mais je m'en moquais. Je pensais à Barnier en train de crever doucement avec tout son argent.

La garde-malade apparut en haut du perron. Elle quittait son travail à huit heures. Le car la prenait au passage sur la route et elle rentrait au village.

Je la regardai s'éloigner. Puis je me levai, m'approchai de la villa. J'en fis lentement le tour et repérai la fenêtre de la chambre de Barnier.

Je montai l'escalier. La porte n'était pas fermée et je n'eus qu'à la pousser. Barnier était couché au fond à droite.

Il dormait.

C'était un étrange sommeil plein de bruits, de respiration haletante, de frémissement. C'était plus une lutte qu'un repos. Comme si l'homme se débattait contre cette similitude qu'il y avait entre le sommeil et la mort.

Je me penchai et fronçai le nez. Une odeur aigre de transpiration montait du lourd visage cireux. Et j'ai souvent respiré cette odeur dans les hôpitaux.

Redressé, j'ai regardé autour de moi. C'était meublé avec beaucoup de goût. Barnier allait crever au milieu du luxe mais le résultat ne

varierait pas pour autant.

Et c'est alors que l'idée me vint.

CHAPITRE II

Depuis la veille, le vent soufflait du large. Août s'achevait dans la grisaille. Dès le matin dix heures, la salle se remplissait et à minuit il y avait encore du monde. Agathe prévoyait de faire venir l'accordéoniste et le batteur un soir sur deux.

La plage était déserte. Chaque matin j'allais prendre mon bain dans la plus complète solitude. L'eau n'était pas froide mais quand on en sortait c'était différent, Je me roulais dans le sable, allumais ma pipe et ne bougeais plus. Parfois, vers midi, le soleil se dégageait des nuages et une nuée de gosses sortis des villas voisines venaient patauger quelques instants dans l'écume jaune du bord.

Brigitte sombrait dans une mélancolie de plus en plus noire. Elle buvait en cachette. La semaine précédente, elle avait été incapable de se déshabiller en public. Complètement ivre, elle s'était endormie dans notre chambre. Agathe Barnier lui avait retenu son cachet. Ce fait l'avait épouvantée. Elle s'était tenue tranquille pendant quelques jours, mais l'approche de notre départ l'angoissait.

Nous n'avions aucun travail pour septembre ni pour la rentrée. Et je ne faisais rien pour en obtenir. Au début, mon amie m'avait posé des questions. Invariablement, je répondais :

— Patiente. Je te promets un hiver tranquille et sans soucis. Beaucoup d'hivers sans soucis.

Mais elle n'était pas complètement convaincue. Pour moi, l'échéance approchait. Il ne restait plus que trois jours. Nous étions le 28 août.

À midi, je quittai le sable. Il avait séché sur ma peau et je me hâtai de me rhabiller pour retrouver une chaleur douillette.

Ne sachant que faire, les clients mangeaient plus tôt. La salle était pleine et la partie abritée de la terrasse aussi. Agathe allait d'une table à l'autre, vêtue d'une jupe large bleu de nuit et d'un corsage blanc. Elle ne portait pas le deuil.

Pierre Barnier était mort le 21 juillet dans la nuit. Et c'était parce qu'il était mort que je promettais à Brigitte des hivers sans soucis. Je tremblais parfois de ma témérité.

Après le coup de feu de l'apéritif, Paul se retrouvait seul en train d'essuyer des verres. Je m'installai sur un tabouret et commandai un apéritif.

— Mon amie n'est pas descendue ?

Chaque fois qu'il était question de Brigitte entre nous, il détournait le regard. Il en avait le béguein. C'était visible. Il lui payait trop

souvent à boire, peut-être avec la secrète intention d'en profiter un jour où je ne serais pas là. Je ne voulais pas faire de scandale, mais j'étais furieux qu'elle boive.

— Je ne l'ai pas vue. Vous êtes allé vous baigner ?

— Bien sûr !

C'était un petit homme gras qui avait peur de l'eau. Je le vis frissonner. J'ai reposé mon verre et l'ai fixé dans les yeux.

— Je reviens. Le temps de monter à notre chambre pour voir ce qu'elle fait.

Son regard se fit encore plus trouble tandis qu'il prenait un visage de cancre surpris.

Les chambres se trouvaient au-dessus de l'établissement et, de notre fenêtre, on voyait la mer. Brigitte était allongée sur le lit, à moitié dévêtue. Elle paraissait endormie, mais je l'avais quittée parfaitement réveillée le matin.

Sans faire attention à elle, j'ai cherché un peu partout, et c'est dans le sac à linge sale que j'ai trouvé la bouteille d'apéritif. Il en manquait la moitié. Le goulot était poisseux. Je la pris et m'approchai du lavabo.

— Non... Jean-Marc... Laisse-la-moi.

Sans pitié, je la vidai et fis couler l'eau. J'en profitai pour me laver les mains.

— C'est Paul qui te l'a filée en douce ?

Tout ce qu'elle sut dire :

— Je ne l'ai pas payée... Je te jure que je ne l'ai pas payée...

Je la claquai sans brutalité.

— Idiote, il meurt d'envie de coucher avec toi. Il commence par se faire le complice de tes cuites, et puis il ira plus loin.

Le mot cuite la vexa, C'était une chic fille. Un rien pouvait l'abattre, un autre rien la galvaniser. Elle se mit sur ses jambes. Elle a marché jusqu'au lavabo puis a travaillé cinq bonnes minutes à se faire vomir. Quand ce fut fini, elle se lava avec soin, se maquilla et enfila une robe sage. C'était toujours ainsi. Elle passait de la plus basse veulerie à la plus grande dignité.

Puis elle vint s'asseoir à mes côtés, sur le lit.

— Pourquoi ? ai-je demandé.

— L'été est fini, a-t-elle murmuré, la bouche dans mon cou.

Dehors, les nuages couraient très bas, montant de la mer grise.

— Qu'est-ce que je t'ai dit ? Qu'est-ce que je te répète depuis des jours ?

— De ne pas m'en faire, récita-t-elle d'une voix confuse.

— Sois tranquille. L'hiver, nous le passerons ici.

Du coup, elle sursauta.

— Ici ? Dans cette chambre ?

— Oui. Il y a le chauffage central. Nous y serons très bien. J'aime

beaucoup la cuisine de Corcel.

Brigitte me regardait comme si j'étais devenu fou subitement.

— Mais elle n'a pas besoin de nous l'hiver... Il n'y a qu'un nombre limité de clients de passage... Elle ferme deux mois.

J'allumai une cigarette et me laissai aller sur l'oreiller derrière moi.

— Eh bien nous garderons la maison. Nous ferons de longues promenades sur la plage quand le vent soufflera. Rien que pour le plaisir de rentrer ensuite au chaud. Il y a la télévision dans la salle. Nous irons de temps en temps à Sète acheter des disques pour le tourne-disques. Cela ne te plairait pas ?

Elle était encore un peu ivre et, dans ces moments-là, elle pleurait facilement. Les larmes coulèrent sur ses joues rondes, contournèrent sa bouche plépeuse.

— Pourquoi es-tu si méchant ?

— Nous nous servirons de la fourgonnette 403. Nous visiterons un peu le pays. Il me plaît beaucoup. Montpellier, Agde, Béziers, et il paraît qu'à Sète on mange d'excellentes spécialités marines.

Brigitte tamponnait ses yeux avec son mouchoir.

— Tu n'y crois pas ? Mardi tu y croiras.

— Mardi ?

— C'est le premier septembre. Si tu te trouves encore ici, le soir, est-ce que tu finiras par admettre que je ne t'ai pas menti ?

Brigitte se leva pour boire un verre d'eau. Ce fut les lèvres humides et désirables qu'elle revint vers moi.

— C'est elle qui t'a proposé de rester ?

Je me suis mis à rire. Pas très longtemps à cause de mon désarroi.

— Elle, mais elle n'en sait rien ! Elle l'apprendra toujours assez tôt. Tu crois que ça va lui faire un grand plaisir ?

— Je ne comprends pas.

— Patiente trois jours.

Je suis allé donner un coup de brosse à mes cheveux. Je les ai très bruns et je les coupe très courts. Je suis d'une taille au-dessus de la moyenne et Brigitte dit que je suis un beau garçon.

— Il est temps de nous fixer quelque part. Nous en avons assez l'un et l'autre de cette vie de nomade. Et puis, je ne retrouverai jamais une occasion pareille...

Mais elle n'a pas osé me demander de quelle occasion il s'agissait.

— Viens, allons déjeuner.

Seul, j'ai fait un détour par le bar. Paul m'a regardé venir avec inquiétude. J'ai posé sur le comptoir la bouteille vide.

— C'est bien la dernière fois que je vous la rends aussi poliment. La prochaine fois, je vous la casse sur le crâne.

Mon ton tranquille a dû l'impressionner. Il a vite remisé la bouteille et je n'ai pas insisté. Par la suite, nos relations sont restées normales.

Le lendemain, le 29, une lettre est arrivée pour nous deux. Elle portait mon nom, Jean-Marc Sauvel, et celui de mon amie Brigitte Faure. Elle venait de Toulouse, et c'était l'imprésario qui nous avait déjà indiqué cette place qui nous écrivait. Il nous proposait du travail pour le mois d'octobre. Une place de pianiste dans une boîte toulousaine, et un engagement pour Brigitte dans une troupe de danseuses dans la même ville. Les cachets étaient intéressants. Pourquoi n'ai-je pas accepté ?

Tout de suite, j'ai imaginé une petite boîte de nuit fumeuse où il faudrait jouer jusqu'à trois heures du matin. J'ai aussi pensé aux mesquineries que les musiciens se font dans cette sorte d'établissement, aux petites compromissions habituelles, aux petits trafics. J'ai vu Brigitte dansant en compagnie de filles grasses et sales, j'ai senti la transpiration de leurs corps.

J'avais envie d'air pur. Je pensais à l'hiver au bord de la mer. Aux belles journées où la plage silencieuse ne serait que pour nous deux. J'ai vécu quelques secondes dans la douillette intimité d'une veillée.

Brigitte venait de me prendre la lettre des mains. Elle la lisait avec application.

— C'est bon, ça ! a-t-elle murmuré. Cinq mille par soir de danse et quatre jours assurés. Toi six jours. Un engagement de trois mois renouvelable. Il faut écrire tout de suite.

Nous étions sortis pour lire notre lettre en toute tranquillité.

— Non !

Ses yeux écarquillés la faisaient ressembler à une poupée.

— Jean-Marc... Tu es fou ?

J'y tenais, à mon hiver au bord de la mer. J'ai aspiré un bon coup de l'air du large et je l'ai senti qui me faisait picoter les poumons. C'était délicieux.

— Non et non ! Nous passerons l'hiver ici.

Pour la première fois, Brigitte s'est révoltée.

— Moi j'accepte. Je vais écrire à Santy.

C'était le nom de l'imprésario.

— Tout de suite même... Je donnerai ma lettre au facteur quand il repassera.

Je l'ai laissée aller. À cent mètres de moi, un pin se secouait dans le vent chargé d'écume, et c'était de tout son parfum qu'il se débarrassait. Et je pensais que l'hiver, les pins restent verts et continuent de parfumer le vent. Comment voulez-vous que j'aie songé un instant à m'enfermer dans une boîte miteuse, à me transformer en mécanique à musique ? Alors qu'il y aurait des jours ensoleillés où la mer se ferait unie à l'infini, scintillante comme dans le plein été.

Je n'avais aucune inquiétude et j'allumai une cigarette. Le facteur revenait vers l'hôtel et je l'appelai.

— Je crois que ma femme a quelque chose à vous remettre. Si on allait l'attendre au bar ?

Nous avons bu un apéritif. Puis Brigitte est arrivée, les mains vides.

— Tu as ta lettre ?

Farouche, elle a secoué la tête.

— Excusez-la, ai-je dit au facteur.

Il riait. Nous avons bu une autre tournée. Brigitte trépignait. Quand nous avons été seuls, elle s'est déchaînée.

— C'est de la folie ! Cet hiver, nous allons nous retrouver dans notre chambre du dix-huitième, à Paris, sans un sou.

La prenant par le bras, je l'ai entraînée au dehors. Nous avions le temps d'aller jusqu'à la mer, et c'est ce que nous avons fait.

Le sable était tiède.

— Il serait bien difficile pour nous de passer l'hiver dans notre chambre du dix-huitième.

Elle me regardait en coin.

— J'ai écrit que nous ne la louions plus.

— Quoi ?

J'avais même écrit fin juillet, pour notre congé, soit un mois avant comme le voulait le règlement. J'avais ainsi économisé vingt-cinq mille francs.

— Au mois de juillet ? Tu savais déjà...

— Que nous resterions ? Bien sûr. Il y a exactement trente-neuf jours que j'en suis persuadé.

Machinalement, elle a compté.

— Depuis le vingt-deux juillet ?

— Tu as dû faire une erreur. Depuis le vingt-et-un.

J'allumai une cigarette, le temps qu'elle réfléchisse.

— Le vingt-et-un ? Que s'est-il passé ?

— Cherche bien... Tu ne trouves pas ? Barnier est mort ce jour-là.

Brigitte est devenue pâle. Elle appréhendait tout ce qui traitait de la mort.

— C'est une coïncidence ? Ou bien il y a un rapport entre la mort de cet homme et tes étranges décisions ?

J'ai opiné de la tête.

— Il y a un rapport.

— Lequel ?

— Ne te tracasse pas. Si, le premier septembre au soir, tu ne couches pas dans le lit de la chambre huit, tu auras le droit de me demander toutes les explications.

— Je n'aime pas ces mystères.

Elle s'est levée, me laissant seul avec une ennemie qu'elle ignorait. La mer. Elle aurait été stupéfaite, outrée, si elle avait deviné pourquoi je voulais rester là. Et pourtant c'était vrai. Je me souviens d'être resté

pendant une heure à regarder les vagues rouler sur le sable, s'étirer ensuite avec volupté.

Pourtant, jusqu'au soir du trente-et-un août, elle parvint à se maîtriser. Elle évita de boire et de manifester son angoisse. Je la devinais survoltée, d'une anxiété déprimante.

Agathe Barnier s'approcha de moi alors que je venais de réinstaller au piano, tout à fait au début de l'après-midi.

— C'est demain que nous nous séparons ? m'a-t-elle demandé avec un sourire aimable.

Je n'ai pas répondu et me suis contenté de sourire.

— Nous réglerons nos comptes tout à l'heure. Venez jusqu'à mon bureau à cinq heures.

J'inclinai la tête. Brigitte qui lisait dans un coin se leva et vint me rejoindre.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Que c'était ce soir que nous réglions nos comptes.

Je jouais doucement. Brigitte a joint les mains dans un geste que je jugeais mélodramatique.

— C'est de la folie !... Tu sais, je crois qu'il sera temps de répondre à Santy que nous acceptons.

Je continuais de sourire.

— En lui expliquant que sa lettre ne nous est pas parvenue tout de suite.

— Inutile !

Cette fois, elle a compris vite. Son visage a exprimé une rage animale avant de se transformer en masque douloureux.

— Tu as fait ça ?

— Oui.

— Quand ?

— Le soir-même où nous avons reçu sa lettre. La mienne est partie grâce à l'obligeance d'une des serveuses qui rentrait au village.

— Jean-Marc ?

Je l'ai regardée. Deux larmes brillaient dans ses yeux et elle m'a fait énormément de peine. Il y avait des moments où je découvrais combien elle m'était chère.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne voulais aucune porte de sortie. Quand le loup ou le sanglier est acculé, il fait front et se défend. C'est ce que je voulais.

— Déjà la chambre ?

— La chambre, puis le travail. Santy comprendra qu'il est inutile d'insister ou de nous proposer autre chose.

— Tu l'auras vexé.

— J'ai été sec. C'est tout.

Soudain, elle s'est éloignée vers le bar. Pour me faire de la peine,

elle a commandé un alcool. Un cognac ou un armagnac. J'ai simplement entendu le « gnac » rageur. Elle l'a bu d'un trait, en a exigé un autre. Dans la ceinture de sa robe, elle a pris un billet de mille et l'a posé sur le comptoir.

À cinq heures, je tapais à la porte du bureau d'Agathe Barnier.

Elle faisait semblant de compulser des papiers et m'a fait asseoir en me demandant quelques secondes. Je n'étais pas dupe. De mon fauteuil très bas, je voyais ses jambes, fort belles, sous la table de travail.

— Bien. Alors, monsieur Sauvel, votre contrat se termine ce soir. Vous partez demain ?

J'ai hoché la tête, ce qui ne voulait rien dire. Elle a continué.

— Trente-et-un jours à huit mille francs, cela fait deux cent quarante-huit mille francs.

Son sourire se figea.

— Mais je ne vous donnerai que deux cent quarante mille. Un soir, votre femme n'a pu faire son numéro de déshabillage et de plus elle est trop fréquemment au bar. Paul a des faiblesses pour elle. Je suis obligée d'avoir l'œil partout.

Cette mesquinerie me facilitait bien la besogne.

— Je vous fais un chèque bancaire, postal, ou je vous donne cette somme ?

— Je préfère l'argent.

Elle a ouvert un tiroir et en a sorti une liasse. Je l'ai comptée avec soin, tout y était.

— Vous avez un autre engagement ? a-t-elle demandé avec une certaine miellosité.

C'est alors que je l'ai regardée bien en face en souriant.

— Non.

— Vous en espérez un ?

— Pas du tout. J'en ai refusé encore un vendredi.

Ses sourcils se froncèrent.

— Vous prenez des vacances ?

— Oui, c'est quelque chose comme ça.

— Midi ? Montagne ?

— Ici !

Elle allait embraser une cigarette mais oublia de le faire et la flamme la brûla.

— Chez vous.

Agathe sourit.

— Vous voulez prendre pension ? Vous connaissez le tarif pour septembre ? Dix-huit cents. Je vous ferai un prix si vous restez le mois.

Moi aussi j'ai allumé une cigarette mais sans trembler.

— Gratuit ! ai-je lâché.

— Comment ?

J'ai pris l'air agacé.

— Nous restons gratis. Et pour plus d'un mois. Peut-être pour des années.

Elle aussi me prit pour un fou. J'ajoutai très vite :

— Parce que je pourrais bien vous dénoncer. Je n'en ai pas envie. Vous non plus ? Je le comprends fort bien. Avoir assassiné son mari aussi habilement et se voir découverte ? Quelle déception !

CHAPITRE III

Agathe Barnier a tendu la main vers la porte.

— Vous avez votre argent. Je vous donne une heure pour quitter mon établissement.

— Vous feriez mieux de m'écouter durant cinq minutes. Si, au bout de ce laps de temps, vous persistez à me faire quitter les lieux, les circonstances pourront en être graves pour vous.

C'est une femme de tête. Elle a réfléchi quelques secondes et je crois que la curiosité l'a finalement emporté.

— Je vous écoute.

J'ai quitté le fauteuil pour une chaise. Je n'aime pas me trouver assis plus bas que mon interlocuteur.

— Dans le pays, tout le monde sait que depuis longtemps vous trompiez votre mari et que vous attendiez sa mort avec impatience. Je fais erreur ?

Elle n'a pas essayé d'ergoter.

— Non.

— Vous êtes franche. Donc, personne ne serait étonné si vous étiez accusée de l'avoir assassiné. Vous avez mauvais caractère. Vous vous êtes attiré des inimitiés terribles, Pire, certaines personnes vous haïssent. Il y a deux mois que je suis à votre service, et j'ai eu le temps de faire ma petite enquête.

Elle alluma une cigarette au bout de l'autre qu'elle écrasa avec soin.

— C'est votre cas ?

Cette question me fut posée avec une sorte d'avidité.

— Non. Je me méfie de vous, simplement, et à partir de cet instant plus que jamais.

— Je ne vois pas comment vous pouvez me charger d'un crime que je n'ai pas commis.

Je me contentai de murmurer :

— En êtes-vous vraiment certaine ?

Cette fois, je l'inquiétais.

— Vous savez bien que mon mari est mort d'une cirrhose avec hémorragie interne ?

— Il pouvait encore vivre des mois. Peut-être des années.

— Allons donc, le docteur attendait la fin d'une journée à l'autre et s'étonnait de sa résistance.

Je triomphai.

— Voilà... Il s'étonnait de sa résistance, seulement dans la nuit du vingt-et-un juillet votre mari est mort. Voulez-vous que je vous dise

pourquoi ?

Elle avait beau hausser les épaules, je savais que j'avais accroché son attention, sa méfiance. Déjà elle aiguisait ses propres armes pour la riposte.

— Parce que vous l'avez empoisonné, et que si jamais on ordonnait l'autopsie, on découvrirait que son organisme était bourré d'arsenic. Vous savez que des années durant ; on peut en retrouver les traces ? Jusque dans les cheveux et même dans les cendres s'il vous prenait l'envie de le faire incinérer. Ne me dites pas que la terre contient toujours une certaine quantité de ce poison. Cela ne tient pas dans le cas de votre mari. Puisqu'il repose dans un caveau scellé.

Plus tard, je devais me rendre compte qu'elle était d'une intelligence supérieure. Elle m'en donna une preuve immédiate en comprenant ce qui avait pu se passer.

— C'est vous ?

— Évidemment.

— Comment avez-vous fait ?

— La garde-malade rentrait chaque soir à huit heures au village. Votre mari avait des nuits relativement calmes, et comme son état paraissait se prolonger indéfiniment, vous préfériez rester seule avec lui. Peut-être même avez-vous eu cette idée avant moi.

Elle ne répondit pas. Ne se défendit même pas.

— La première fois, j'ai trouvé votre mari endormi. Je suis resté dans sa chambre à le regarder sommeiller. Puis, dans une demi-inconscience, il a demandé à boire. Je lui ai versé de l'eau minérale dans un verre et je l'ai aidé. Il ne s'est même pas rendu compte que c'était un inconnu qui le soignait.

Agathe Barnier m'écoutait avec une attention soutenue, le regard fixe. J'avais l'impression de graver mon récit dans son âme. Jamais elle ne l'oublia.

— Le lendemain soir, je revins.

— Avec du poison ?

— De la bouillie cuprique contenant de fortes doses d'arsenic. Votre mari aurait bu de l'acide sulfurique tellement il avait soif. Il n'a rien senti.

— C'était à quelle date ?

— Le dix-neuf juillet.

Son léger étonnement me fit sourire.

— Le lendemain, je lui ai fait avaler une dose double. Une quantité telle que n'importe quelle expertise serait formelle. Jamais un cadavre n'a contenu tant de poison.

— De la bouillie cuprique ! fit-elle avec un air songeur.

— Avant d'être malade, votre mari s'en servait pour la treille derrière votre villa. Il y en avait encore tout un sac dans votre cave.

Je parvenais au but. Nerveusement, elle alluma une cigarette. Puis lâcha en même temps qu'un nuage de fumée :

— Si je vous dénonçais ?

— Le mobile ? Et puis, soyez certaine que jamais personne ne m'a vu pénétrer chez vous. J'ai pris toutes les précautions qui s'imposaient.

— Je ne vous crois pas.

La partie n'était pas encore jouée. Elle allait conduire l'affaire à sa manière, dure, âpre.

— En refusant de me croire, vous repoussez mes conditions ?

— Exactement.

J'ai souri et puis je me suis levé.

— Ne croyez surtout pas que je sois déçu. Nous avons fait quelques économies et je pourrai tenir le coup.

Méchante, elle cracha :

— Je vous poursuivrai. Je m'arrangerai pour que vous n'ayez aucun engagement. Notre syndicat est puissant et les nouvelles y circulent vite.

En riant cette fois j'ai simplement dit :

— Croyez-vous qu'en prison vous aurez le temps de vous occuper de nous ?

Le coup porta. Mais elle se défendit.

— Une simple dénonciation sera insuffisante.

— Oui si elle est anonyme. Mais je compte la faire de vive voix au procureur de Montpellier. J'ai tout misé là-dessus. Croyez-vous que je vais laisser passer une telle occasion ?

Elle se leva et fit le tour de son bureau.

— Sortez ou j'appelle.

Alors, j'ai haussé le ton de ma voix. On pouvait m'entendre de la cuisine.

— Mes accusations semblent vous irriter. Pourquoi ne téléphonez-vous pas aux gendarmes ? Vous pouvez me faire condamner pour diffamation.

Je la guettais et son mouvement de recul ne m'échappa nullement. Je me laissai tomber dans mon fauteuil.

— J'ai l'impression que nous allons pouvoir discuter sérieusement.

Brusquement, elle venait de décrocher. Je souriais toujours tranquillement.

— La gendarmerie, s'il vous plaît... Je ne me souviens pas du numéro.

Je vérifiai l'appareil. Aucune tricherie de sa part. Elle était vraiment en train de téléphoner.

— Allô, la gendarmerie ?

C'est mon sourire épanoui qui a gagné.

— Ici madame Barnier... J'ai oublié de vous donner une fiche de voyageur... Pas d'importance ? Vous la prendrez la prochaine fois ? Merci, monsieur.

Une hésitation, puis elle raccrocha. Entre ses seins, elle prit un mouchoir et le passa sur son front et sur ses lèvres. Ses yeux étaient mornes.

— Vous avez gagné.

Le silence qui suivit fut plus pénible que tout le reste. Elle avait posé ses mains à plat sur son bureau. C'étaient de belles mains longues et maigres, avec une seule bague ornée de diamants. L'alliance était complètement dissimulée par le riche bijou.

— Oui, vous avez gagné pour le moment, mais la lutte sera toujours ouverte.

— J'en suis persuadé.

— Vous êtes certain de tenir le coup ?

— Oui. Il y a un mois et demi que je suis prêt.

— Votre amie ?

Tout de suite elle mettait le doigt dans la plaie.

— Brigitte ignore tout.

— Ah !

Un éclair d'espoir aviva son visage.

— Mais je vous mets en garde. Ne vous en prenez jamais à elle. Ce sera la première de nos conditions. Je veux qu'elle reste en dehors de toute cette affaire. Vos griffes et vos dents, c'est sur moi que vous les userez. Est-ce bien compris ?

Trop à l'aise, elle alluma une autre cigarette. Cela faisait quand même la quatrième en un peu moins d'une demi-heure. Elle les écrasait après quelques bouffées.

— Et les autres conditions ?

— Nous restons ici... Pendant les mois d'hiver, vous pourrez vous absenter. Nous dirigerons l'affaire à votre place. L'été je reprendrai le piano. Mais vous engagerez une autre femme. Je ne veux pas que Brigitte continue à se déshabiller en public.

— Toute la vie ? demanda-t-elle goguenarde.

— C'est selon... Au maximum, jusqu'au 21 juillet 1969.

Cette date précise lui lit froncer les sourcils qu'elle avait courts et épais.

— Dans dix ans vous serez libre. C'est la date légale de la prescription criminelle. Dans dix ans, je ne pourrai plus rien contre vous.

Elle persista dans son ironie agressive.

— Et je suppose que, si je vous tue, une lettre déposée entre les mains d'un homme de loi vous permettrait de vous venger post-mortem ?

— Exactement. En plus de notre nourriture et de notre logement, vous me remettrez cinquante mille francs par mois. Avouez que je ne suis pas exigeant.

Le visage entre ses mains, elle me regardait comme si j'étais un phénomène.

— Toute votre escroquerie est bâtie sur ma réputation ? J'ai trompé mon mari et tout le monde dans le pays sait que j'attendais sa mort avec impatience. Et si j'en ai assez un jour ? Si je me suicide ? Tout est perdu pour vous.

— Je n'ai aucune crainte à ce sujet. Vous aimez la lutte. Vous allez chercher à me détruire.

— Si je vous proposais une forte somme ? Plusieurs millions par exemple ?

J'ai secoué la tête. J'y avais longuement réfléchi.

— Non. Ce n'est ni votre intérêt ni le mien. Je reviendrais certainement à la charge au bout de quelques mois. Je n'ai qu'une ambition mesurée. Je cherche à vivre tranquille pendant les mois d'hiver. Ce sont les plus pénibles pour nous. Et je veux rester ici pour vous surveiller. Je pourrai parer une partie des coups que vous allez chercher à m'assener.

Méthodiquement, elle cherchait ses arguments.

— Je peux me dénoncer ? Vous accuser d'être mon complice ? Si vous vous incrustez chez moi...

— J'y ai songé. Chaque fin de mois, vous me remettrez mon salaire. Vous me déclarerez à la Sécurité Sociale et aux Allocations familiales.

— À quel titre ?

Elle donnait l'impression de s'amuser beaucoup.

— Pianiste permanent attaché à la maison. Je jouerai le dimanche. Il y a toujours du monde, m'a dit Paul, même en hiver. Enfin je vous l'ai dit. Vous aurez la liberté de partir plusieurs semaines cet hiver. Nous prendrons la direction de la maison.

Ce qui forçait mon admiration et m'effrayait même, c'est que jamais elle ne céda à ses nerfs. Jusqu'au bout, elle resta maîtresse d'elle-même. Elle fumait un peu plus rapidement, étreignait ses doigts, mais là se limitaient les démonstrations de la rage impuissante qui l'habitait. Elle eut même une parole assez surprenante.

— Le geste que j'ai hésité à accomplir, vous l'avez fait. Il faut croire que votre volonté est plus forte que la mienne. Vous avez en quelque sorte compté plus sur ma reconnaissance forcée que sur ma peur ?

Sa lucidité était extraordinaire. D'une voix basse, elle me confia qu'elle avait songé à se débarrasser de son mari.

— Depuis des mois son état était stationnaire. Je n'aimais pas vivre en compagnie d'un mort-vivant. Je détestais cette odeur de demi-nourriture qui l'accompagnait. Je ne pouvais plus supporter sa

présence.

Et encore :

— J'étais à bout. Vous m'avez prise de vitesse. C'est peut-être la preuve de votre génie. Mais que vous le vouliez ou non, nous sommes complices. Seulement, je veux que vous sachiez une chose. Jamais je ne supporterai que vous ayez quelque pouvoir sur moi. J'accepte vos conditions. Je ne peux pas faire autrement. Dans l'état actuel des choses, je serais arrêtée et condamnée. Vous m'en avez persuadée. Mais je lutterai. Jusqu'au bout.

Son rire était méprisant.

— Dix ans ? Vous êtes fou. Vous ne pourrez pas tenir dix ans.

Je paraissais désinvolte, mais mon cœur battait plus vite. Il y avait entre nous les premières fibres de cette haine que nous allions tisser ensemble.

— Ne vous avisez pas de faire incinérer les restes de votre mari. Je m'y opposerai d'abord. Ensuite, n'oubliez pas que les traces du poison subsisteraient.

Déjà ces menaces me paraissaient un tantinet ridicules. Agathe avait accepté mes conditions. Elle savait ce qu'elle ne devait pas faire, mais j'ignorais ce qu'elle ferait. Désormais, c'était moi qui étais sur la défensive.

Puis, femme d'affaires avant tout, elle me demanda si je comptais jouer du piano pendant le mois de septembre.

— Pourquoi pas ?

— Votre amie continuera-t-elle comme auparavant ?

— Elle chantera mais il n'y aura plus de séances de strip-tease.

Un sourire railleur joua sur sa grande bouche.

— C'est une vie bourgeoise que vous recherchez ? Allez-vous transformer une partie de mon établissement en nursery ? Je vous avertis que je déteste les enfants.

Mais son regard restait froid.

CHAPITRE IV

Septembre s'effaçait rapidement. La rentrée scolaire avancée vidait cette plage familiale. Il n'y eut que quelques vieux couples pour attendre octobre. Pourtant le mois fut beau et chaud. Tout le pays vendangeait autour de nous, et parfois une camionnette chargée de raisin nous laissait son odeur sucrée et enivrante.

Comme il était inutile de jouer pour les rentiers tranquilles qui ne goûtaient que le silence et le calme, nous faisons de longues promenades avec Brigitte. Après quelques jours de désarroi, mon amie s'était habituée à la situation. Cette dernière était d'ailleurs supportable. Agathe Barnier observait une froide neutralité. Je la soupçonnais d'étudier le problème que je lui avais soumis.

Brigitte avait posé de nombreuses questions. Je les avais laissées sans réponse. Elle s'était lassée. Mais son naturel angoissé reprenait parfois le dessus, et il lui arrivait de boire en cachette.

Le soir, je me mettais au piano pour une heure ou deux. Les clients ne veillaient pas très tard et les jeunes gens du pays étaient trop pris par les vendanges pour venir danser, le dimanche excepté.

Ce qui étonnait le plus Brigitte, c'est qu'elle ne soit plus obligée de travailler. Cette inactivité la troublait, la rendait rêveuse.

Octobre arriva et vint le soir où il n'y eut pas un seul client. Les serveuses étaient revenues au village et Paul devait partir à la fin de la semaine. Corcel, lui, restait jusqu'au lendemain du premier janvier. Il ne reviendrait qu'au printemps, comme le barman.

L'atmosphère commença de devenir irrespirable. Agathe Barnier ne desserrait les dents que pour d'inévitables paroles. Corcel astiquait sa cuisine à longueur de journée. Paul faisait des mots croisés ou essayait de flirter avec Brigitte.

Un couple d'Anglais vint s'installer pour une semaine et nous les accueillîmes avec soulagement. Ils étaient encore là quand Paul nous quitta.

Dans l'espoir de se rendre utile, Brigitte servait les clients. À midi la salle arrivait à être pleine de voyageurs de passage. Le soir, les deux Anglais s'habillaient pour dîner. C'était assez surprenant. Lui mettait un habit plutôt usé et elle une robe datant certainement de la reine Victoria. Ils buvaient sec et dodelinaient de la tête l'un en face de l'autre, dans un silence éprouvant. Comme deux marionnettes privées de leur maître ventriloque.

Brigitte en avait des cauchemars la nuit. Pourtant, quand le couple s'embarqua dans une incroyable voiture, elle resta sur la terrasse à

leur faire adieu de la main.

Et il n'y eut plus que de rares clients à s'arrêter pour coucher. D'ordinaire, ils poussaient jusqu'à Sète ou jusqu'à Agde où ils étaient certains de trouver des chambres en cette saison.

Nous attendions avec espoir ces passages-là. Corcel lui-même s'ennuyait dans sa cuisine et ouvrait la porte, m'adressant un clin d'œil sans signification et s'en retournait briquer sa cuisinière ou son frigo. Agathe Barnier, installée à une table, faisait ses comptes. Elle aurait pu s'isoler dans son bureau, mais elle nous imposait sa présence. Brigitte essayait de lire à un autre bout de la salle. Je jouais du piano ou fumais la pipe en regardant la télévision. Je composais des airs de chanson que j'oubliais de noter. J'attendais.

J'attendais ces deux fameux mois pendant lesquels nous serions seuls, Brigitte et moi, dans l'établissement. Toutes mes pensées faisaient la ronde autour de ce rêve-là.

J'avais peur que Brigitte ne tienne pas jusqu'au bout. Le soir, elle se soulageait, me faisant des scènes larmoyantes qui se terminaient presque toujours de la même façon. Cette ambiance lourde et menaçante devenait aphrodisiaque.

À la fin du mois de septembre, Agathe Barnier m'avait remis mon salaire. Cinquante mille francs. Je n'avais pas eu besoin de le lui rappeler.

Nous ne dépensions rien. Parfois, nous achetions des journaux et des livres, mais le stock des revues et des romans oubliés par les clients était impressionnant. Je songeais qu'avec l'argent que nous avions gagné cette saison et celui que nous recevions chaque mois, nous posséderions un million au début de l'été suivant. Jamais nous n'avions eu autant d'argent. Et j'organisais de longues méditations solitaires sur ce sujet. Je thésaurisais mentalement. J'y gagnais une quiétude à goût d'ennui. Je regrettais de n'avoir demandé que cinquante mille. Elle aurait pu donner dix ou vingt mille de mieux.

La seule joie de Brigitte, c'était d'étaler nos billets sur le lit. Pendant des heures, elle comptait, recomptait, faisait des petits tas, des dessins. Puis elle songeait à tout ce qu'elle pourrait s'acheter un jour.

Soudain, le froid arriva et la chaudière à mazout fut allumée. Corcel s'en occupait, mais il m'en indiqua le fonctionnement. Le premier soir, ravie, Brigitte monta se coucher de bonne heure et je la trouvai endormie sous une couverture contre le radiateur du chauffage central. À partir de ce moment-là, elle commença de croire que nous étions fixés pour la vie dans cet endroit, et elle en oublia presque d'être impressionnée par Agathe.

Ses premières avances furent fraîchement accueillies, mais elle ne se découragea pas. Elle m'étonna même en mettant une sorte de point d'honneur à se faire de cette femme son amie.

L'autre la guettait, me guettait, puis un jour changea complètement d'attitude. Elle demanda à Brigitte de lui tricoter un pull-over et mon amie se mit à l'ouvrage dans une sorte de délire.

Leurs premiers échanges amicaux furent au sujet du modèle choisi, du nombre de mailles, des diminutions et des augmentations. J'en restai perplexe. Elles prirent l'habitude de s'installer dans un bout de la salle. Elles chuchotaient des heures comme des complices.

Agathe, l'hiver, n'occupait pas sa villa. Elle s'était installée dans la chambre 3, à l'autre bout du couloir. Corcel couchait en face de nous.

Il y eut une période de vent qui parut nous isoler dans ses sifflements et la poussière de sable qu'il soulevait. Pendant deux jours, nous ne vîmes personne. Sauf le facteur qui venait porter le courrier des huit ou dix personnes demeurant toute l'année à la plage, et le boulanger.

Agathe faisait les achats deux fois par semaine. Brigitte prit l'habitude d'aller avec elle. Invariablement, Corcel m'appelait pour boire un coup de blanc. Il n'était guère bavard et nous restions de longs moments devant nos verres. Il ne s'étonnait nullement de notre présence. Il ne vivait pleinement que pendant l'été où, quatorze heures durant, il transpirait devant ses fourneaux.

Un soir, Brigitte me déclara qu'Agathe était vraiment une chic fille.

— Nous sommes allées à Sète et elle m'a offert à goûter dans un salon de thé. Tu ne peux pas savoir comme elle est drôle.

Puis :

— D'ailleurs, pour qu'elle ait accepté de nous garder toute l'année dans ces conditions !... Au début, elle était froide. Mais maintenant on est bien copines. Je l'appelle Agathe et elle m'appelle Brigitte. Parfois, pour rire, B.B.

Rien de mieux pour conquérir mon amie. Elle avait toujours eu un certain orgueil à porter le même prénom que Brigitte Bardot et à être aussi blonde qu'elle. Elle avait cependant quelques kilos supplémentaires et personnellement je la préférerais ainsi.

Perplexe, je me demandais si Agathe Barnier avait décidé de se servir d'elle pour m'abattre, ou si c'était la solitude qui la faisait agir ainsi. Je restais sur mes gardes et je faisais raconter à Brigitte les après-midis qu'elles passaient ensemble, que ce soit à Sète ou à Agde. Tant que mon amie ne me cachait rien, tout allait pour le mieux.

Une fois, elles rentrèrent tard. Il était plus de neuf heures. Corcel m'avait proposé de dîner. Nous avions mangé un morceau dans la cuisine, et lui était monté se coucher. Enfin, j'avais reconnu le moteur de la fourgonnette.

Pendant qu'Agathe allait mettre la 403 au garage, mon amie était entrée dans la salle.

Elle portait un manteau de tweed ouvert sur une robe fourreau. Je

me demandais pourquoi elle s'était habillée de la sorte pour aller faire des commissions.

À sa démarche hésitante, je compris qu'elle avait bu. Elle essaya de m'éviter, mais je m'approchai d'elle.

— Jean-Marc... Je te jure...

Elle empestait l'alcool.

— D'où sortez-vous ?

— Agde... Nous avons rencontré des amis d'Agathe... Ils nous ont payé l'apéritif.

— Tu as vu l'heure ?

— Je ne sais pas... Je ne pouvais pas rentrer seule, hein ?

Je me retenais pour ne pas la gifler, et l'autre restait dans le garage, jouissant certainement de notre scène de ménage. Je comprenais parfaitement son rôle.

— Monte au lit, tu ne tiens pas debout...

— Si... Je veux dire bonsoir à Agathe.

— Monte au lit immédiatement.

Cette fois, la gifle partit. Elle me regarda, les yeux flous, se frottant machinalement la joue.

— Pourquoi ?... Jean-Marc... Je n'ai rien fait de mal, je te jure... C'étaient des copains... Ils étaient corrects...

Elle s'est laissé choir sur une chaise.

— Écoute-moi, Brigitte.

Devant le vide de son regard, je capitulai.

— Quoi ?

— Rien... Monte te coucher... Je dirai à Agathe que tu étais trop fatiguée pour pouvoir l'attendre.

Un sourire béat étira sa bouche. Je remarquai qu'elle n'avait plus de rouge à lèvres.

J'ai fouillé les poches de son manteau et j'ai trouvé son mouchoir tout taché de rouge. Brigitte me regardait avec des yeux de chien battu.

— Je te jure... Je ne voulais pas... En nous quittant... Ils ont voulu nous embrasser... Je croyais sur la joue et puis... Cet imbécile !

— Monte te coucher...

— Jean-Marc, je te jure que je n'ai pas voulu... Il m'a forcée à ce que je l'embrasse... Non, il m'a embrassée, lui... Tu me comprends, hein ?

— Tu es ivre. Va au lit.

— Jean-Marc, tu ne m'en veux pas ?

Je l'ai prise par un bras et je l'ai entraînée vers l'escalier. Elle gémissait que je lui faisais mal, que je ne voulais pas la croire.

Dans notre chambre, je l'ai poussée vers la glace du lavabo.

— Regarde-toi.

Elle a fait une drôle de grimace puis s'est mise à pleurer doucement. Je lui ai ôté son manteau de tweed. Je l'ai fait pivoter pour ouvrir la fermeture-éclair de sa robe-fourreau.

Mais ce n'était pas la peine.

Quelqu'un l'avait défaite à ma place.

CHAPITRE V

Agathe était dans la cuisine. Elle plaçait un morceau de viande froide dans une assiette. Je refermai la porte derrière moi.

Comme si je n'étais pas là, elle s'installa à table, commença de manger avec appétit.

— Félicitations ! fis-je. Pour un premier coup, c'est un coup de maître.

— Comment ?

Son œil noir pétillait de méchanceté joyeuse.

— Vous vous saoulez la gueule, vous faites la foire avec des hommes, c'est vraiment complet !

— Pardon ?

Elle se leva.

— Je vous fais remarquer que je ne suis pas ivre. Votre amie n'est pas sortable, c'est tout. Elle s'est mise à boire et à se montrer d'une coquetterie provocante avec les hommes que j'ai rencontrés. Ce sont des amis. Heureusement, car elle ne serait peut-être pas revenue.

Ainsi, elle l'avait fait boire, l'avait présentée à des individus certainement peu recommandables.

— C'est un avertissement ?

Sans se départir de son calme, elle s'est servi un verre de pelure d'oignon et l'a bu d'un trait. Elle supporte admirablement le vin, l'alcool. Mais j'étais certain qu'elle n'avait rien pris avec Brigitte.

— Pourquoi un avertissement ? Votre amie se plaît en ma compagnie. Je ne vois aucun inconvénient à ce qu'elle sorte avec moi, mais vous devriez lui recommander de mieux se tenir. Elle est trop exubérante.

Je ne savais que penser. Il me faudrait questionner Brigitte quand elle serait à jeun. J'avais horreur de jouer à l'inquisiteur et je savais qu'elle me répondrait de mauvaise grâce.

— Si vous ne voulez pas qu'elle me suive, c'est entièrement votre droit. Ne croyez pas que j'en ferai une maladie. Mais dites-le lui, vous.

J'ai cherché à lui faire peur.

— Méfiez-vous. Je vous ai recommandé de ne pas vous attaquer à elle. Elle est trop vulnérable et vous le savez.

Nous sommes revenus dans la salle et, dans la poche de son manteau, elle a pris ses cigarettes.

— Vous disposez d'une arme contre moi. Mais souvenez-vous qu'elle ne peut servir qu'une fois.

Elle me narguait.

— Si nous sommes obligés de partir, ai-je ajouté, pour une raison ou pour une autre, vous le regretterez profondément.

— Pourquoi partiriez-vous ? La nourriture est bonne, le logement aussi. Votre amie peut satisfaire à peu de frais son penchant pour la boisson. Achetez-lui une cage. J'ai remarqué qu'elle avait le feu quelque part. Heureusement que j'étais avec elle ce soir. Je me demande ce qu'elle aurait fait toute seule.

Elle vérifia la fermeture de la porte.

— Bonsoir. J'ai sommeil et je vais me coucher.

Ostensiblement, elle bâilla.

— C'est vous qui l'entraînez. Brigitte a toujours été une fille sérieuse malgré son métier et sa nonchalance apparente. Si votre vengeance consiste à la débaucher, je ne me laisserai pas faire. À la prochaine incartade, nous quitterons cette maison.

Le fou-rire la prit.

— Quand je vous le disais que vous ne tiendriez pas dix ans. Voilà que vous parlez de partir.

— Vous savez le risque que cela comporte.

Du coup, elle redevint grave.

— Ne me croyez pas folle au point d'oublier ce que vous avez fait.

C'était à moi de sourire :

— Pardon, jusqu'à preuve du contraire, les circonstances indiquent que vous seule pouviez y avoir un intérêt quelconque. Personne ne vous croirait si vous affirmiez que j'ai empoisonné votre mari.

Elle jeta un coup d'œil inquiet à la porte du hall.

— Ne craignez rien, Corcel est couché depuis une heure.

— Vous n'avez plus rien à me dire ? Bonsoir.

Sa robe la moulait étroitement et ses hanches étaient belles. Je songeais avec une certaine irritation à Brigitte qui devait dormir les poings fermés.

— Si vous comptiez vraiment faire des achats, était-il utile de vous habiller de la sorte et de prévenir Brigitte d'en faire autant ?

— Je devais rencontrer des relations d'affaires. Ma robe ne vous plaît pas ? ajoutât-elle avec un regard provocant.

Pour la première fois, je trouvai un trouble dans son regard d'ordinaire d'une pureté de pierre précieuse. Nous sommes restés quelques secondes les yeux dans les yeux, puis elle s'est éloignée en se déhanchant légèrement.

Quand Brigitte se réveilla le lendemain, j'étais parfaitement calme. Je ne lui fis aucun reproche. Désemparée, elle ne cessait de m'examiner avec attention.

Au cours de l'après-midi, Agathe déclara qu'elle devait aller à Béziers.

— Venez-vous ? demanda-t-elle à mon amie.

Celle-ci hésita, se tourna vers moi. J'ai souri avec bienveillance.

— Si ça te fait plaisir. Mais je t'en prie, fais attention à toi. Deux apéritifs. Promis ?

Je pris son menton entre les doigts. Elle sourit.

— Promis, Jean-Marc.

La fourgonnette n'était pas sur la route que je me précipitais à la cuisine.

— Entendu pour la deux chevaux, Corcel ?

— Bien sûr !

Le matin même je lui avais demandé s'il consentirait à me la louer quand j'en aurais besoin. Corcel est un type très correct qui aime bien l'argent. Nous nous étions entendus pour un billet de mille chaque fois que j'en aurais besoin, et ma promesse de la lui ramener avec le plein d'essence.

Agathe ne conduisait pas vite. Je le savais et la rattrapai bientôt à l'entrée d'Agde. J'avais roulé à fond avec la petite voiture. Je n'étais pas certain qu'elles se rendaient à Béziers.

Dans cette ville, la fourgonnette se dirigea vers les Allées Paul Riquet. Agathe s'inséra dans la première place libre, et je pus m'arrêter un peu plus loin.

Pendant une heure, les deux jeunes femmes parcoururent un certain nombre de magasins, ramenant chaque fois leurs achats dans la 403.

À quatre heures, elles quittèrent le parking et la fourgonnette s'enfonça dans les ruelles de la cathédrale. Il m'était difficile de les suivre avec la deux-chevaux. Je craignais qu'elles me découvrent.

Je les laissai donc aller, mais ensuite je parcourus deux fois le dédale des ruelles avant de découvrir la 403, garée le long du trottoir devant un bar. L'endroit se nommait le Majorque. C'était le genre d'établissement chic pour rendez-vous discrets. À cause des rideaux de voile rose, il était impossible de distinguer l'intérieur.

Il faisait déjà sombre et de petites lampes intimes s'allumèrent dans le bar. Je pus rapprocher la deux-chevaux. La porte s'ouvrit et un homme sortit. Je distinguai l'intérieur de la salle et reconnus les cheveux blonds de mon amie. Elle souriait à un homme brun.

Soudain, j'eus une idée. Je sortis de ma voiture. Un vent aigrelet soufflait dans la petite rue et les gens passaient rapidement.

Je longuai le trottoir et, en arrivant devant la 403, je me baissai pour renouer le lacet de mon soulier. Rapidement, j'ai défait le capot de valve de la roue arrière gauche, et j'ai coincé une allumette dans la soupape. J'ai continué mon chemin et suis allé acheter un paquet de cigarettes.

Au retour, j'ai constaté avec satisfaction que la roue était complètement dégonflée. Je n'avais plus qu'à attendre avec patience.

Les deux femmes sont sorties du bar seules, en adressant des petits

signes à ceux qui restaient à l'intérieur. Une fois au volant, Agathe a compris tout de suite que quelque chose n'allait pas. Elle s'est arrêtée un peu plus loin et elles sont descendues de voiture.

La vitre de la deux-chevaux était relevée et j'ai entendu l'exclamation de la jeune femme :

— Zut, on a crevé !

Puis elle a traversé la ruelle pour ouvrir la porte du Majorque. Ce que j'attendais. Les deux hommes qui avaient passé l'après-midi avec elles sortirent. C'étaient exactement ce que j'imaginai, deux sortes de métèques habillés avec un peu trop d'élégance, les cheveux plaqués.

Tout en riant, ils changèrent la roue crevée et je compris que l'un d'eux s'appelait Henri et l'autre Fred. Finalement, ils allèrent boire un autre verre. L'un des deux tenait Brigitte par la taille.

Il était sept heures quand la 403 a démarré. Je suis entré au Majorque. Buvant mon verre au comptoir, j'ai eu tout le temps d'examiner les deux hommes. Ils faisaient un 421 avec la même moue d'ennui sur les lèvres. L'un d'eux était plus petit que l'autre et portait une moustache.

C'est lui que le barman appela Henri à un certain moment. J'ai demandé à ce barman s'il voulait faire une partie de 421 avec moi.

— Pas le temps, s'est-il excusé avec un sourire, mais si vous voulez, j'ai deux clients qui joueront avec vous. Pas vrai, Henri, que vous ferez bien une partie avec Monsieur ?

Bien sûr qu'ils ont accepté. Ils vivaient de pigeons comme moi et de bien d'autres combines. On a commencé par jouer les apéritifs, puis de l'argent. Pas gros. Mille francs la partie. J'ai perdu cinq mille francs avec le sourire. Ils étaient aux anges.

Il ne me fallut pas beaucoup de temps pour comprendre que Fred était le propriétaire du bar. Quant à Henri, je devinai sa profession au moment de partir. Une fille est entrée et lui a adressé un regard appuyé.

— Excusez-moi.

Ils ont discuté quelques minutes. La fille a bu un apéritif avant de sortir dans la nuit. Henri a rangé soigneusement l'argent qu'elle venait de lui donner. Personne ne s'en était aperçu. Mais dans mon métier, on a tellement l'habitude de ce genre de choses.

Je les ai quittés. Nous étions amis comme si nous nous connaissions depuis des mois. Ils m'ont fait promettre de revenir.

— On jouera au poker, me promet Henri. On trouvera bien un copain.

J'étais certain de ne pas les revoir. J'avais simplement voulu savoir quel genre d'hommes Agathe présentait à Brigitte. Je n'avais pas cru que ce soit aussi grave. Au train où allaient les choses, le dénommé Henri devait espérer mettre une autre femme dans son affaire.

Au volant de la deux-chevaux, j'ai refait le chemin du retour, La tête pleine d'une rage froide. Si la voiture avait été plus rapide, il serait peut-être arrivé un drame ce soir-là. Oui, j'aurais peut-être tué Brigitte ou Agathe. Mais à soixante à l'heure, on a tout le temps de se calmer.

Corcel m'avait promis le secret au sujet de la deux-chevaux et j'allai la remiser dans le garage qu'il louait dans une villa inhabitée.

Brigitte vint au-devant de moi.

— Tu étais allé te promener ?

— Oui... J'ai marché le long de la mer.

La petite garce souriait tendrement. Agathe sortit de sa cuisine. Son visage était aimable.

— Nous nous sommes bien tenues, Jean-Marc. Brigitte n'a pris que de la menthe à l'eau. Méfiez-vous, ça rend amoureux !

Deux complices. Voilà ce que j'avais fait. J'avalai la couleuvre et souris à mon tour.

— On mange ?

Le comble, c'est qu'Agathe nous offrit le Champagne. Et elle invita Corcel. Et ce fut une excellente soirée où on raconta de bonnes blagues un peu osées, et où Brigitte commença de raconter ses souvenirs. Il a fallu que je l'interrompe gentiment et l'entraîne vers notre chambre.

Là, son enthousiasme ne tomba pas immédiatement.

— Quelle chic fille, hein ? Quand je pense que nous pourrions être à Toulouse.

Stoïque, je fis chorus. Mais c'est avec dégoût que je fis l'amour avec une femme que les attouchements discrets de monsieur Henri avaient survoltée.

Le lendemain, les deux nouvelles amies restèrent à la maison. La journée se passa de façon excellente. Brigitte tricota une bonne partie du pull-over.

Deux jours plus tard, elles partaient pour Sète. À nouveau, j'empruntai la deux-chevaux de Corcel. Il faisait très beau et presque chaud.

Cette fois, elles ne firent pas d'achats mais se dirigèrent immédiatement vers un établissement à l'entrée de la ville, La Vigie. C'était un restaurant-boîte de nuit, avec plage privée en été.

J'ai vu arriver mes deux « amis » Fred et Henri dans une jolie D.S. corail et ivoire. Décidément, ils se rencontraient souvent. Henri devait beaucoup miser sur l'anatomie rondelette de mon amie. J'éprouve, en me rappelant ces faits, une sorte d'ironie mais, à cette époque-là, je piquais d'affreuses crises de rage solitaire.

Au culot, je suis entré dans le bar. J'étais certain qu'ils étaient sur la terrasse. Ils ne pouvaient me voir et j'ai bu une bière à la sauvette. Henri se penchait tendrement sur Brigitte et lui murmurait je ne sais

quoi. Un tourne-disque diffusait des airs tendres. Ils buvaient des scotches à l'eau. Le barman prépara une seconde tournée devant moi.

Cette fois, je suis rentré bien avant elles.

Et le soir, la même comédie s'est déroulée devant un homme aux yeux froids et aux sourires crispés. Champagne en moins évidemment. Mais une fois au lit, j'ai fait semblant de m'endormir immédiatement malgré les soupirs de Brigitte.

Pendant une semaine, elles sont allées une fois à Béziers, une fois à Sète et une fois à Agde. Je les ai suivies chaque fois. Mais je ne suis pas retourné jouer au poker avec M. Henri.

Au bout de cette semaine-là, Agathe m'a demandé ce que j'avais. Elle me trouvait une sale tête.

— Vous êtes certain de ne pas être malade ?

Avec un humour féroce, j'ai répondu :

— Peut-être que Brigitte m'empoisonne lentement à l'arsenic.

Pour détruire sa sérénité, il fallait bien autre chose.

— Pourtant, l'air de la mer en hiver devrait vous faire le plus grand bien. Et aussi le repos.

Nous étions seuls sur la terrasse. Elle portait un gros pull-over qui moulait sa poitrine et un pantalon. Sa féminité était plus sobre que celle de Brigitte, mais avec un élément pervers.

— C'est Brigitte qui vous fatigue ? demanda-t-elle d'un ton moqueur. Mais l'ironie cachait une certaine curiosité malsaine.

— Jalouse ?

— Peut-être... Le veuvage est une bien dure épreuve.

Ce cynisme volontaire entre nous finissait par me plaire. Il nous faisait presque complices et je me demande encore si, lorsque je les voyais ensemble, elle et Brigitte, je n'étais pas envieux de leur intimité.

Ce jour-là, je compris nettement que je désirais Agathe. Je m'empressai de cacher au plus profond de moi ce sentiment. Pourtant, j'aurais voulu aller jusqu'au bout de la haine, jusqu'à sa possession charnelle.

Nous étions à la mi-décembre. Les événements devaient se précipiter.

Et j'eus la preuve que mon propre machiavélisme n'était rien à côté de celui de cette femme.

Le vingt-quatre décembre...

CHAPITRE VI

Entre la veille de Noël et le premier janvier, chaque année, Agathe organisait une série de réveillons qui avaient beaucoup de succès dans la région. Les chambres étaient retenues à l'avance et l'établissement, pendant quelques jours, fonctionnait à plein rendement avant la fermeture de janvier et février.

Pour l'occasion, elle engageait le petit ensemble de l'été renforcé d'un saxophone. J'étais d'accord pour me mettre au piano.

Le premier incident fut provoqué par Brigitte. À quelques jours de là, elle m'annonça qu'elle chanterait. Je n'y voyais aucun inconvénient.

— Je pourrais aussi faire un ou deux numéros de strip. Je sais que cela ferait plaisir à Agathe.

J'ai bondi.

— Je te le défends !

Tout de suite elle s'est rebiffée.

— De quel droit ? Agathe fait beaucoup de choses pour nous et c'est une façon de lui montrer que nous ne sommes pas des ingrats.

— En te foutant à poil ! ai-je ricané. Drôle de façon en effet.

Sèchement, elle m'a demandé.

— Tu ne veux pas ?

— Non.

— Eh bien, n'en parlons plus.

Je ne la reconnaissais pas. J'aurais dû la prendre dans mes bras, lui demander pour quoi elle avait changé. Mais mon amour-propre s'y opposa. J'aurais dû même boucler les valises, la prendre par le bras et foutre le camp. Ce n'était pas l'envie qui m'en manquait, mais j'imaginais le triomphe d'Agathe Barnier.

Le premier réveillon fut celui du vingt-quatre décembre évidemment. À partir de neuf heures du soir, la salle était pleine et l'atmosphère s'échauffa vite. À minuit, il régnait une folle ambiance. Des flots de serpentins coulaient des lumières et, tout autour de l'orchestre, formaient une tonnelle au milieu de laquelle nous nous trouvions. Nous jouions sans arrêt et la sueur coulait de nos fronts. Nous étions en chemise blanche.

De temps en temps, Brigitte venait brailler une chanson entraînante que toute la salle reprenait en hurlant. Puis elle disparaissait dans le fond, et je supposais qu'elle aidait Agathe à la cuisine. Les trois serveuses habituelles étaient mobilisées, de même que Paul le barman. De son bar, il m'adressait de brefs regards scrutateurs et ce type

commençait à me taper sur les nerfs.

Toutes les heures, il nous apportait de quoi nous rafraîchir, surtout de la bière ou des jus de fruits. À minuit, il se faufila jusqu'à moi.

— Ça va ?

— Bien, fis-je sèchement.

— J'ai vu que votre amie était en pleine forme.

— Comment le savez-vous ? Elle ne fait pas de strip-tease ce soir.

Il a mis du temps pour comprendre ma lourde plaisanterie, puis s'est esclaffé.

— Oui, bien sûr, elle est trop occupée. Tout de suite, je n'ai pas fait attention à ces paroles. Je la savais avec Agathe. Il devait y avoir beaucoup de travail à la cuisine. Puisque que ça lui faisait plaisir de se rendre utile, je la laissais faire.

À partir de minuit, on commença de servir à manger. Un peu de calme s'établit, mais il ne dura guère. Les gens avaient déjà trop bu pour rester tranquilles. Une des serveuses, nous apporta des sandwiches. Cette fille m'avait toujours fait comprendre qu'elle me trouvait à son goût. Nous avons bavardé amicalement pendant un court entracte.

— Nous sommes bons pour sept heures du matin, soupirait-elle en s'appuyant contre moi, pour lire la partition posée devant mes yeux.

— Un tango. J'aimerais bien le danser avec vous.

— Chiche que je viens vous inviter tout à l'heure ?

Ses yeux brillèrent, mais ses lèvres firent la moue.

— M^{me} Agathe serait capable de venir nous séparer en pleine danse. Vous parlez d'un scandale, ses deux employés dansant au lieu de travailler.

— Minute, mon amie est en train de l'aider, et à l'œil encore !

— Ah oui ?

Sur ce, elle m'a regardé curieusement puis a filé. Juste à ce moment-là, ce fut la reprise. Mais je jouais distraitemment et l'accordéoniste me lança un coup de sifflet discret.

— Ça ne va pas ?

— Si. Excuse-moi.

Que voulaient-ils dire tous ? Paul, puis cette fille ? C'était tout de même étrange. J'aurais voulu en avoir le cœur net, mais il m'était difficile de quitter ma place.

À plusieurs reprises, j'ai essayé d'attirer l'attention de Paulette, mais elle ne me voyait pas ou faisait semblant. Les autres musiciens se rendaient compte qu'il se passait quelque chose et paraissaient ennuyés.

Agathe était presque invisible. Elle se confinait dans la cuisine. C'était assez curieux. D'ordinaire, elle aimait aller de table en table, quêter une approbation, écouter une réclamation, sourire avec les

hommes, affronter le regard des femmes.

Je n'y tins plus.

— Je reviens.

Les autres ont paru soulagés. J'ai enfilé ma veste. Il était inutile de vouloir rejoindre la cuisine par la salle. Les tables avançaient jusqu'au milieu et les serveuses avaient du mal à faire leur travail.

Je suis sorti par la terrasse et j'ai contourné l'établissement pour pénétrer par la petite porte. Il faisait dans la cuisine une chaleur atroce. Corcel travaillait torse nu devant ses fourneaux, et la grosse femme qui l'aidait n'avait qu'un tablier crasseux sur le corps. Corcel m'a jeté un regard sombre.

— Bon sang, on va crever !

— Vous n'avez pas vu mon amie ?

— Elle doit aider la patronne.

— Mais où ?

— Je n'en sais rien.

Il s'est versé un verre de blanc et l'a bu d'un trait. La grosse femme est venue s'en remplir un elle aussi.

— Allez-y, si vous en avez envie.

— Écoutez, Corcel, il faut que je voie mon amie immédiatement. Vous ne savez pas où je pourrais la trouver ?

Il a haussé les épaules et a ouvert son four où cuisaient des dindes. J'ai compris que je n'en tirerais rien. Mais son attitude m'énerva.

Dehors, la nuit était tiède. J'ai fumé une cigarette et soudain j'ai eu l'idée d'aller au garage de la villa. Les portes étaient ouvertes. La fourgonnette n'était pas là. Cela me rassura en partie. Agathe était peut-être allée faire des achats en pleine nuit. C'était assez surprenant, mais possible.

Quand Corcel m'a vu réapparaître, il n'a pas caché son mécontentement.

— C'est pas le soir à venir nous déranger, monsieur Sauvel. Ne vous fâchez pas, mais voyez le travail que nous avons...

— Une question seulement. M^{me} Agathe n'est-elle pas allée faire des achats ?

— C'est possible. Peut-être chercher du Champagne chez un collègue hôtelier à Sète ou à Agde.

Je ne pouvais quand même pas laisser tomber mes musiciens. Quand je suis revenu, ils n'ont rien dit, mais m'ont fait comprendre que mon absence avait été trop longue.

Paulette est venue nous porter des sandwiches à la dinde. Elle a essayé de s'esquiver mais je lui ai pris le bras.

— Où est la patronne ?

— Elle est partie en bagnole.

— Où ça ?

— Chercher du Champagne. Il en manquait. Elle a pris votre amie avec elle. Elles ne vont pas tarder.

Puis elle a filé comme si elle ne tenait pas à poursuivre la conversation. C'était de plus en plus insoutenable. Juste à ce moment-là, une serveuse arriva avec un seau de glace d'où émergeait un goulot doré. Comme elle regardait dans ma direction, je lui ai fait un signe.

Quand elle a eu posé le seau sur une table, elle est venue à moi. C'était une brave fille sans malice.

— Il y a encore du Champagne à la cuisine ?

Elle s'est mise à rire.

— Vous pensez bien que oui. Plusieurs dizaines de bouteilles encore. Madame a commandé de la glace, car le frigo aurait été insuffisant, et on a mis les bouteilles dans de grandes bassines.

— Vous ne savez pas où se trouve la patronne ?

— Non. Il y a une heure qu'elle est absente. Avec M^{lle} Brigitte.

— Vous ne les avez pas vues partir ?

— Non. Peut-être qu'elles sont dans le bureau de Madame. Mais je n'en sais rien.

J'ai repris mon piano. Mais ma façon de jouer surprit mes camarades. L'accordéoniste se tourna vers moi.

— Écoute, si ça ne va pas, prends un moment mais ne massacre pas les airs.

— Bon, ça va !

Sa proposition m'arrangeait, mais j'ai fait semblant d'être vexé. Je me suis retrouvé au-dehors où la rumeur du réveillon formait un fond sonore déplaisant. Il faisait très doux, au point que des couples se promenaient ou s'enlaçaient contre les piliers de la terrasse.

J'échafaudais mille hypothèses. Je pensais qu'Agathe avait emmené Brigitte à Béziers, au Majorque, et que mon amie se trouvait dans les bras d'Henri. J'avais envie d'emprunter la voiture de Corcel, mais il aurait fallu que j'aie le déranger une fois encore et je n'en avais pas le courage. J'étais désespéré. J'avais peur de ne pas revoir Brigitte, j'étais furieux à l'idée qu'elle pourrait me tromper.

Sans savoir pourquoi, j'ai marché jusqu'au bord de la mer. Elle clapotait. Il n'y avait pas de vent, et jamais on ne se serait cru en pleine nuit de Noël. La température, l'ambiance braillarde du réveillon n'avaient rien à voir avec cette fête religieuse et familiale. Depuis des années, Noël était pour moi une occasion de gagner de l'argent. C'était la nuit de fatigue, de musique, et pour finir souvent une cause de saoulographie.

Deux ans plus tôt, lors du fameux hiver où nous avions crevé de faim, nous avions passé Noël au cinéma avec Brigitte. Ni l'un ni l'autre n'avions pu avoir un engagement. Après le film nous étions allés prendre un chocolat dans un bar voisin de notre chambre, tout en

évitant de regarder les piles de croissants et de petits pains au lait, les choucroutes fumantes.

En rentrant dans notre chambre glacée, Brigitte avait eu un accès de cafard. Elle m'avait reproché de ne pas l'avoir accompagnée à la messe de minuit. Excédé, je l'avais quittée puis, trouvant une épicerie ouverte, j'avais acheté une bouteille de rhum. Nous l'avions bue misérablement et l'alcool avait fini par tout transfigurer.

Je suis bien resté une demi-heure au bord de la mer. On n'entendait ni la musique ni le brouhaha de la fête. Tout était tranquille. Un couple est venu s'allonger à quelques mètres de moi. J'ai eu envie d'aller voir si ce n'était pas Brigitte avec un homme.

Tout autour de l'hôtel, il y avait bien une centaine de voitures. Machinalement, je les ai examinées. Dans un coin sombre, j'ai découvert une D.S. corail à toit ivoire.

Fou de colère, j'ai foncé vers la villa d'Agathe. Le garage était toujours vide. Mais j'ai trouvé la fourgonnette cachée dans le jardin. Les garces avaient voulu me faire croire qu'elles partaient faire des courses, alors qu'elles se trouvaient quelque part dans l'établissement avec les deux maquereaux.

Tout d'abord, je me suis rendu dans notre chambre, mais elle était vide. Je suis redescendu à toute vitesse. La petite porte de la cuisine était fermée à clef. Corcel avait dû prévoir mon retour.

Je cognai à tour de bras et tapai des pieds. Finalement, il vint m'ouvrir.

— Vous êtes cinglé ou quoi ? Allez cuver ailleurs.

Je le bousculai et me dirigeai vers le corridor où donnait la porte du bureau de la patronne. Je m'attendais à la trouver fermée. Quelle ne fut pas ma surprise de l'ouvrir facilement et de trouver Agathe assise à son bureau, en train de fumer une cigarette.

— Tiens, Jean-Marc !

D'un coup sec, j'ai poussé la porte.

— Où est Brigitte ?

— Brigitte ? Je ne sais pas.

J'ai tourné le verrou et je me suis approché d'elle. Elle haussait les épaules.

— Vous ne m'avez pas chargée de veiller sur elle.

— Elle est avec Henri ?

Son expression se fit railleuse :

— Oh, vous êtes bien renseigné ! Vous connaissez Henri ?

— Je connais un souteneur de ce nom, en effet. Et je connais une entremetteuse, vous, qui a poussé mon amie vers ce sale individu.

— Que de grands mots ! Comment savez-vous qu'il est ici ?

— J'ai reconnu sa voiture. Où sont-ils ?

— Il n'y a pas un quart d'heure, ils étaient encore là.

— Vous vous foutez de moi ? Depuis plus d'une heure que vous avez disparu avec elle.

Écrasant sa cigarette, elle m'a regardé d'un air excédé.

— Nous manquions de Champagne et nous sommes allées en chercher. Pour ne pas me laisser rouler seule la nuit, elle m'a accompagnée, c'est tout.

— Vous mentez. Il y a encore des dizaines de bouteilles dans la glace. Vous aviez passé la consigne à Corcel et à Paulette, mais une autre serveuse m'a renseigné.

Elle ne niait pas.

— Vous avez trouvé ça tout seul, comme un grand ?

Elle s'est levée et s'est approchée de moi.

— Pourquoi vous en faire au sujet de cette fille ? Vous croyez qu'elle en vaut la peine ?

Sa main s'est posée sur mon bras. D'une tape, je lui ai fait lâcher prise.

— Amoureux ? Vraiment ? Comme c'est drôle !

— Vous ne l'êtes pas, vous ! ai-je lancé.

— Je ne savais pas que vous teniez autant à elle. C'est vraiment dommage. Notre complicité aurait pu aller plus loin.

Elle s'était encore rapprochée de moi, nos corps se frôlaient.

— Imbécile ! a-t-elle dit d'une voix rauque. Tu ne vas pas rester avec cette petite grue qui ne cherche que le moyen de te tromper ? Tu mérites mieux. Après ce que tu as fait, tu mérites beaucoup mieux.

— Brigitte ?

— Si tu le veux, elle va partir et nous resterons tous les deux seuls. Depuis la mort de mon mari, je n'ai pas eu envie d'un seul homme. Maintenant, je sais pourquoi. C'est toi qu'il me faut.

Elle m'a secoué par le bras.

— Tu m'écoutes, dis ?

— Où est Brigitte ? ai-je hurlé.

Ses lèvres ont exprimé un grand dégoût. Elle aussi m'écœurerait en ce moment.

— Pauvre idiot ! Tu veux savoir ? Elle se trouve dans la villa, Avec Henri, oui. Depuis une bonne heure.

J'ai pivoté vers la porte.

— N'y va pas.

Elle s'est raccrochée à mon bras avec une force insoupçonnable.

— C'est un type dangereux. Il est toujours armé.

— Laisse-moi.

— Il a un pistolet sur lui. Il va te descendre. Attends.

Je ne l'avais jamais vue dans cet état. Elle ouvrit un tiroir de son bureau et en sortit un petit automatique 6,35.

— Prends-le... Je t'en supplie.

Je la haïssais. Mais j'ai cru qu'elle m'aimait. Ma fatuité aidant, je pris l'arme, la glissai dans ma poche.

CHAPITRE VII

La porte principale n'était pas fermée à clef. Je l'ai doucement repoussée. Il y avait une ligne de lumière sous celle ; du fond du couloir. Juste la pièce en face de la chambre où Pierre Barnier était mort.

J'ai collé mon oreille à la porte, mon œil au trou de la serrure. Je n'ai rien entendu, mais j'ai vu une chambre discrètement éclairée.

Lentement, j'ai tourné la poignée. Henri était en train de se rhabiller. Il s'est tourné vivement. Puis son regard est allé à sa veste où devait se trouver son pistolet. Brigitte était dans le lit, endormie. Je compris tout de suite qu'elle était ivre-morte. Je ne pense pas que, dans un état normal, elle se soit laissé faire.

Sans ses cheveux plaqués, Henri avait une drôle de tête. Il était blafard. Je suis certain qu'il avait peur. J'ai sorti le petit automatique de ma poche, et son regard s'est concentré sur le petit trou noir.

— Dépêche-toi ! Tu vas filer, si je te revois par ici je te descendrai. Rentre au Majorque et n'en bouge plus.

C'est alors qu'il m'a reconnu. Je crois qu'au lieu de le soulager, ça l'a encore affolé.

— Touche pas à ta veste ! Sors comme ça ! Je te la jetterai quand tu seras en bas.

Je m'écartai de la porte et il sortit. Je fermai à clef derrière lui. Effectivement, je trouvai un pistolet dans la poche intérieure de sa veste. Je l'ai glissé dans ma propre poche. Puis j'ai ouvert la fenêtre et j'ai balancé la veste sur le sol.

Brigitte dormait toujours. Elle était nue sous les draps. J'ai rassemblé ses affaires et je l'ai rhabillée comme j'ai pu. Puis je l'ai prise dans mes bras pour la ramener dans notre chambre.

Je n'ai rencontré personne dans le hall. Brigitte ne s'était pas éveillée. J'ai examiné le pistolet d'Henri. Il était en bon état de fonctionnement et le chargeur était à moitié plein.

Brigitte s'est mise à gémir. Je me suis penché vers elle.

— Jean-Marc ?

Elle n'avait pas ouvert les yeux et j'étais certain que ce n'était pas de la comédie. C'était moi qu'elle appelait, moi dont elle avait besoin.

J'ai pris sa main entre les miennes.

— J'ai froid.

Elle était glacée. Je suis descendu à la cuisine et j'ai demandé du café à Corcel. Il a peut-être lu dans mes yeux qu'il valait mieux faire ce que j'exigeais.

Revenu dans la chambre avec un plein pot de café brûlant, j'en ai fait boire deux tasses à Brigitte. Puis je l'ai couverte soigneusement. Il m'a semblé que son sommeil redevenait plus calme.

Au-dessous de nous, la musique et le chahut continuaient. Je ne pensais même pas que mes collègues, les musiciens, pouvaient avoir besoin de moi. Il était deux heures du matin. Brigitte et moi nous étions seuls dans le tapage.

J'ai laissé la lampe de chevet allumée et j'ai quitté la pièce. J'avais les deux pistolets dans ma poche. Je me suis d'abord rendu au bureau d'Agathe, mais elle n'était plus là. Corcel finit par me dire qu'elle devait être dans la salle. Je suis passé par l'extérieur.

Quand je suis entré, l'orchestre se reposait quelques instants. Agathe, revêtue d'une robe à danser, riait avec les occupants d'une table. Elle ne m'a pas aperçu tout de suite. Les musiciens, eux, me regardaient avec inquiétude, se demandant ce que j'allais faire. Ils avaient soupçonné le drame et devaient craindre que je fasse un esclandre.

Enfin, elle s'est redressée et m'a vu. Son visage exprima une surprise sans nom. Lentement, j'allai vers elle et elle s'approcha rapidement.

— Pas d'histoires, hein ?

— Salope !

— Je t'attends à mon bureau.

Elle passa devant moi, me laissant son parfum discret. Mais je ne pensais qu'à Brigitte. Je n'avais devant les yeux que son visage douloureux.

Dans la cuisine, j'ai foncé vers Corcel. Il m'a regardé, lui aussi, avec inquiétude.

— Combien elle te donnait pour que tu me surveilles ? Tu lui avais raconté que je louais la deux-chevaux ? Dès le premier jour ?

Il encaissa mon poing en plein visage, tituba en direction de ses fourneaux. La femme de service poussa un cri et se redressa. Mais j'étais déjà sorti et je fonçai vers le bureau. Elle m'attendait, assise dans son fauteuil.

Elle encaissa les deux gifles avec crânerie. Puis elle sourit.

— Enfin tu as des réactions de mâle.

J'ai commencé par sortir le pistolet d'Henri. Elle a ouvert de grands yeux effrayés.

— Écoute...

— Celui-là, il est chargé.

J'ai jeté le petit 6,35 sur le bureau.

— Mais celui-là était vide. Bien combiné. Tu as mis le paquet. Yeux roucouleurs et bouche en cœur. Tout juste si tu ne m'as pas dit que tu m'aimais.

Elle restait impassible, les joues un peu rouges à cause des gifles.

— Tu savais que je vous suivais à Béziers, à Sète. Corcel t'avait révélé que je lui louais la deux-chevaux. Tu voulais m'exciter, me pousser à bout. De là toutes tes manœuvres ce soir pour m'affoler encore. Tu avais planqué la 403 derrière la villa. Dans l'espoir que je la découvrirais quand même. Ça n'est pas arrivé tout de suite, et alors tu es venue dans ton bureau. Là, nouvelle offensive. Tu me préviens qu'Henri est armé, tu me supplies de ne pas y aller. Venant de toi, ça ne peut que me pousser encore. À bout d'arguments, tu me donnes ton pistolet. Mais le chargeur est vide. Tu sais que l'homme qui est avec Brigitte est un type dangereux et qu'il me tuera s'il me voit une arme à la main.

Elle m'écoutait avec attention, comme pour se persuader que je savais tout.

— Seulement, il n'a pas eu le temps de réagir. Je te jure qu'il a filé comme une lopette. Tu n'as même pas su en faire un assassin convenable.

Ça allait mieux. Je savais que je ne ferais rien contre elle et cette certitude me soulageait.

— Tu misais sur les deux tableaux. Ou il me tuait et alors tu étais débarrassée de moi, et tu pouvais ficher Brigitte à la porte. Elle ne sait rien, elle. Elle ne risquait pas de te faire chanter.

Je m'interrompis le temps d'allumer une cigarette.

— Ou alors je le tuais. Non pas avec un pistolet vide, mais en supposant que je le désarme. C'était bon pour toi si j'étais devenu un assassin. Nous étions à égalité. Tu parles d'une revanche. Tu pouvais m'ordonner de filer. Te débarrasser de moi. Qu'aurais-tu préféré ?

Elle répondit immédiatement.

— Que tu vives !

— Saleté ! C'était mieux ainsi, hein, pour jouir de ton triomphe ?

— Non. Je t'aurais eu à moi.

D'un paquet posé sur le bureau, elle préleva une cigarette et l'alluma.

— Tu n'as rien compris dans mes intentions. Henri n'est pas un tueur. Il a un pistolet sur lui, mais c'est pour se donner de l'importance. Je suis certaine qu'il ne sait comment s'en servir. Tu as raison, c'est une lopette.

— Alors ?

— Je savais que tu le désarmerais. Mais j'avais prévu un autre dénouement.

— Lequel ?

— Brigitte !

Soudain, elle bondit et me prit aux épaules.

— Mais tu ne comprends donc pas ? C'est sa peau à elle que je veux. Toi, je te veux en vie. Mais elle, je veux qu'elle crève. Et toi, pauvre

idiot, tu ne penses qu'à la protéger, l'empêcher de faire des bêtises. Que c'est bête, un homme amoureux !

Je comprenais en effet.

— Méfie-toi, Jean-Marc, une femme amoureuse, c'est dangereux. Je te veux. Tu n'y crois pas, hein ? Depuis que tu m'as mis le marché en main en septembre, tu t'imagines que je te hais. Doux crétin ! Tu crois que j'aurais marché dans ton chantage ? Si je n'avais pas été amoureuse de toi, j'aurais préféré que tu me dénonces. Je ne suis pas une femme qui supporte la contrainte. Mais tu n'as rien compris. Rien.

Elle riait avec des larmes dans les yeux.

— Que fallait-il que je fasse ? Te prendre au même piège, t'obliger à être à moi. Brigitte morte, nous aurions fait disparaître son corps. Personne ne se serait douté. Et tu n'as même pas été capable de tuer la femme qui te trompe.

J'avais la nausée. Elle m'écœurerait. Dans ma jeunesse, j'avais lu une histoire pornographique dans laquelle une vieille femme usait et abusait de jeunes garçons. Agathe me donnait le même dégoût. Elle était jeune, jolie, mais elle avait une cruauté de vieillard, une obstination sénile. Et devant sa monstruosité, je me faisais l'impression d'être tout petit, tout jeune.

— Jamais, tu entends ? Jamais ! Mets-toi bien ça dans la tête. Il n'y a aucun espoir pour que je devienne ton amant.

D'un geste, elle essaya de me retenir, de me coller à elle.

— Jean-Marc... Tais-toi. C'est impossible.

Elle cherchait mes lèvres de sa bouche entrouverte. Je la repoussai. Elle éclata.

— Pour cette petite putain !... Fous le camp !... Foutez le camp tous les deux !

Était-elle réellement furieuse ? Était-ce une comédie pour masquer sa déception à la suite des événements de la soirée ? J'étais perplexe. Je me suis dirigé vers la porte.

Comme une folle, elle m'a barré le passage.

— Reste. Elle n'a pas besoin de toi. Elle est saoule comme une vieille prostituée. Ne me dis pas que c'est après cette loque que tu cours... Jean-Marc, dans quelques années elle sera horrible. Tu le sais. Rien ne l'empêchera de boire. Ni le bonheur, ni le désespoir.

On me l'avait déjà dit, mais avec plus de ménagement. Je me souvins du directeur d'une tournée que nous faisions dans l'Est. Un soir, Brigitte avait bu et n'avait pu participer au spectacle.

— Si elle continue, m'avait dit l'homme, dans quatre ans elle ne trouvera plus d'engagement.

Agathe continuait.

— Tu ne vois pas qu'elle devient grasse de tout cet alcool qu'elle ingurgite ? Quand nous sortions ensemble, elle buvait trois, quatre fois

comme moi. Et c'est ça que tu veux sauver, ça que tu veux défendre ?

J'essayai de l'écarter. Elle se cramponna, cherchant à rapprocher nos corps.

— Jean-Marc, nous pouvons être heureux tous les deux. Ici. Tu seras le maître... Je te le jure. Toute ta vie tu vas traîner ce boulet. Et un jour, elle te quittera pour suivre un type qui ne l'empêchera pas de boire. Tiens, c'est pourquoi elle avait un faible pour Henri. Il ne lésinait pas. Ce soir, elle a peut-être bu deux bouteilles de Champagne à elle seule.

Enfin, j'ai pu dégager la porte et sortir. Mais elle me poursuivit dans le couloir.

— Jean-Marc, écoute-moi encore cinq secondes.

J'y consentis.

— J'ai eu beaucoup d'amants. Je suis une sale bête. Mais tu es le seul homme qui m'ait jamais plu. Le seul avec lequel je puisse imaginer sans frémir de passer toute ma vie entière. Nous pouvons partir d'ici, quitter cet hôtel. Aller au bout du monde si ça te fait plaisir. Réfléchis, Jean-Marc. Je peux attendre encore quelques jours, mais pas davantage. Depuis que tu es venu ici, j'attends. Tu crois que je t'aurais seulement engagé ? Mais la première fois que je t'ai vu, j'ai eu envie de te faire du mal. C'est pourquoi j'étais dure, méchante avec toi, pourquoi je n'étais qu'une patronne sévère et avare. J'ai lutté contre moi-même.

Quelqu'un qui nous aurait surpris aurait pensé que nous étions follement amoureux. Elle me poussait contre le mur et pesait de tout son corps contre moi, sa bouche à quelques centimètres de la mienne.

— Le 31 août, quand tu es venu dans mon bureau pour te faire payer, tu m'as prise de court. J'allais te proposer de rester seul, sans Brigitte.

— Je t'en prie.

— Tu ne me crois pas ? Et tes menaces m'ont donné un prétexte. Sur le moment, j'étais furieuse mais ensuite j'étais heureuse. Follement. Et je n'ai plus pensé qu'à une seule chose, me débarrasser de Brigitte pour pouvoir rester seule avec toi. Je lui ai présenté des hommes qui n'auraient pas demandé mieux que de l'emmener avec eux. Mais elle aussi se sent liée à toi. Il faut qu'elle revienne. J'ai mis du temps à le comprendre. Pourtant, j'ai cru qu'avec Henri...

— Tu me dégoûtes. Tu la fichais entre les bras d'un maquereau. Tu crois que je l'aurais supporté ?

— Qu'est-ce que tu veux que ça me foute ? Pourvu qu'elle nous laisse seuls.

— Jamais je ne pourrai oublier ce que tu as voulu faire. Et écoute-moi bien. Si jamais il y a eu une chance pour que je m'intéresse à toi, tu viens de la détruire. Ne l'oublie jamais.

Cette fois, j'avais réussi. Elle s'écarta, me laissa aller. Je suis remonté dans notre chambre. Brigitte dormait d'un sommeil paisible.

J'ai pris la lampe de chevet et l'ai approchée d'elle. J'ai essayé d'imaginer son visage dans quelques années. Son visage d'ivrognesse.

Son teint était plombé et ses yeux cernés. La lumière ne l'importuna nullement. Elle dormait au sein de son ivresse, désarmée, ingénue. Et c'est pourquoi je l'aimais, parce qu'elle était faible et qu'elle avait besoin de moi. C'était ce que les gens ne pouvaient comprendre.

Malheureusement, je n'avais que des moyens limités de lutter contre ce vice qui croissait rapidement. Quelques mois plus tôt, il n'avait pas cette ampleur. Je n'avais pas assez d'argent pour assurer à Brigitte une tranquillité qui aurait pu la sauver. J'avais voulu l'éloigner des troupes de music-hall miteux, des boîtes de nuit douteuses où l'alcoolisme est le soutien numéro un des artistes sans talent. J'avais échoué. Que pouvais-je faire pour elle ? À cause de ce vice, elle venait de me tromper de la plus honteuse façon. Je n'étais pas près d'oublier Henri en train de se rhabiller auprès du lit où elle gisait sans conscience, à moitié nue.

Les paroles d'Agathe me revenaient :

— Rien ne l'empêchera de boire. Ni le bonheur, ni le désespoir.

Et puis aussi :

— Mais elle aussi se sent liée à toi. Il faut qu'elle revienne.

Peut-être avait-elle obscurément conscience que je luttais pour la sauver, et qu'en me quittant ce serait pour elle la vertigineuse descente, la rapide dégradation.

Rien ne pourrait m'empêcher de tout tenter.

Une nouvelle fois, je me suis penché vers elle, vers ce néant d'où montaient des relents d'alcool. Et je savais qu'elle dormait tranquillement parce qu'elle percevait ma présence. C'était moi qu'elle avait appelé tout à l'heure. Non Henri ou n'importe quel autre.

Peut-être m'avait-elle déjà trompé, mais c'était la première fois que je m'en apercevais. Et je ne lui en voulais pas. J'étais décidé à ne lui faire aucune scène le lendemain. Elle ne se souviendrait d'ailleurs que de bribes, et je serais obligé de tout reconstituer pour lui faire constater son ignominie. À quoi bon ?

J'ai quitté la chambre. Il était trois heures du matin et en bas l'ambiance était toujours aussi élevée. J'ai rejoint ma place au piano. Il y avait deux heures que je l'avais quittée environ.

Agathe était dans la salle. À plusieurs reprises, elle a longuement regardé dans notre direction. À tel point que les autres musiciens en étaient importunés.

— La voilà encore qui nous lance des regards sombres. Tu lui as fait quelque chose ? me demanda l'accordéoniste.

Je me suis contenté de sourire.

— Elle t'en veut d'avoir quitté ta place.

— Elle est au courant.

Il m'a regardé avec admiration.

— Tu as osé lui demander la permission ? Moi, elle me glace. Tu n'étais pas bien ?

Mais il n'a pas attendu la réponse. Il était un peu ivre comme les autres.

Paulette, la serveuse, est revenue m'aguicher. Elle aussi paraissait éméchée.

— Ce tango, nous le faisons ? Vous me l'avez promis.

Je n'étais pas d'humeur à danser. Je l'ai envoyée promener avec une certaine brutalité. Tout de suite, elle s'est rebiffée avec vulgarité.

— On le sait que vous êtes jaloux et que votre amie a passé toute une nuit avec un gars venu de Béziers dans la villa de la patronne !

Tous les musiciens et les clients assis non loin de l'estrade l'ont entendue. Ce sont des détails dont les gens se souviennent.

— Sa maîtresse se cuite et le fait cocu avec n'importe qui ! lança-t-elle à une table. Les occupants se mirent à rire en me regardant.

Elle s'excitait et l'accordéoniste m'a fixé avec intention. J'ai abandonné mon tabouret et je me suis dirigé vers la serveuse.

— Ne me touchez pas.

— Venez avec moi, ai-je dit entre mes dents. Nous allons voir madame Agathe.

Prévenue qu'il se passait un incident dans la salle, elle venait d'apparaître. J'ai poussé Paulette devant moi. Agathe, nous voyant venir, a tourné le dos et nous a attendus dans le corridor.

— Que se passe-t-il ?

Je le lui ai expliqué. La fille commençait de sangloter en disant qu'elle ne savait pas ce qu'elle faisait.

— Écoute-moi, mon petit, tu vas filer. Le plus loin possible. Si tu essayes de te placer dans la région, je le saurai.

— Madame, je n'ai pas voulu.

— File tout de suite. Tiens, pour ta soirée.

Normalement, elle était engagée pour toute la période des fêtes.

— Allez, ouste !

Quand nous avons été seuls, Agathe a posé sa main sur mon bras.

— Jean-Marc, tu as bien fait... Tu ne pouvais pas me faire plus de plaisir.

Mais elle n'a pas essayé de se coller à moi, de me retenir. Je ne l'aurais pas supporté. Je me dégoûtais d'être responsable du renvoi de la serveuse, mais Agathe m'écœurerait encore plus.

Par la suite, je devais me maudire d'avoir eu besoin d'elle ce soir-là. Il aurait mieux valu que je calotte la fille devant tout le monde. Cet incident devait avoir beaucoup d'importance, car Paulette raconta

partout sa mésaventure, se donnant le beau rôle. C'est ainsi que naquit la légende qui me donnait non seulement Brigitte, mais aussi Agathe pour maîtresse.

CHAPITRE VIII

D'un seul coup nous nous sommes retrouvés tous les trois. Corcel venait de partir. Connaissant mon pouvoir sur Agathe, je lui ai flanqué la trouille. Je me suis payé cette petite revanche.

Tout le monde avait su que c'était moi qui avais fait renvoyer Paulette et que l'affaire n'avait pas traîné. Je ne pouvais plus voir le cuisinier depuis qu'il avait été raconter à Agathe que je les suivais, Brigitte et elle.

Au moment où il montait dans sa deux chevaux, je lui ai souri bizarrement.

— Vous revenez au printemps ?

— Bien sûr, m'a-t-il répondu. Où voulez-vous que j'aille ?

— Oh ! je demandais ça comme autre chose ! Mais j'ai un de mes cousins qui est chef cuisinier et qui cherche une place pour la saison prochaine.

Le pauvre bougre a eu tout le temps de se ronger au sang pendant ses deux mois de repos. Je devenais méchant. Je le reconnais aujourd'hui. Pire que méchant, hargneux comme un chien sauvage.

Ce matin-là, j'ai aidé Agathe à accrocher une large banderole sur le fronton de l'établissement. On en voyait les lettres depuis la route et ça nous évitait d'être dérangés. « Fermeture annuelle. »

Je ne reconnaissais plus la jeune femme. Elle avait perdu son arrogance, cette joie mauvaise de vivre, de commander, d'être belle, qui était sa force quelques jours auparavant. Et j'ai fini par croire qu'elle m'aimait et que c'était à l'origine de cette transformation.

Je profitai du climat nouveau pour surveiller étroitement Brigitte et l'empêcher de boire. Pendant une semaine elle m'écouta avec une certaine humilité. Elle avait voulu m'expliquer ce qui s'était passé avec Henri, mais j'avais coupé court à cette confession.

— Nous allons essayer de repartir à zéro.

Elle a cru à mon pardon. Je ne pouvais quand même pas oublier.

Un soir, je la surpris en train de piller la cave. Agathe était sortie avec la fourgonnette. Mon amie avait refusé de la suivre. J'étais allé me promener au bord de la mer mais le froid m'avait fait rentrer plus tôt.

Pour accéder à la cave il fallait passer par la cuisine. Elle s'était procuré la clé de la petite porte du côté. Quand je la retrouvai, elle avait déjà mis de côté une bouteille d'apéritif et un flacon de triple-sec.

J'ai dû faire un puissant effort pour ne pas la battre, la piétiner.

Sans un mot, nous sommes remontés dans la salle et, quand Agathe est rentrée à la nuit, elle nous a trouvés plongés dans un silence morne. Je faisais une réussite sur un coin de table et Brigitte tricotait le fameux pull-over qu'elle ne devait jamais finir.

La jeune femme portait un pantalon, un gros pull et une veste en daim. Alors que la plupart des femmes paraissent déguisées dans cette tenue, elle était élégante.

Amenant avec elle une bouffée d'air frais, elle nous a regardés en souriant sans aucune ironie. Comme si elle était heureuse de nous retrouver.

— Il fait bon ici. Jean-Marc, voulez-vous me verser quelque chose de sec ? Un Cinzano avec du gin par exemple ?

Ce n'était pas un ordre. C'était plus intime, plus chaud. Et ces simples mots réveillaient ce désir qu'un jour je croyais avoir profondément enseveli au fond de moi-même.

Je lui apportai son verre.

— Et vous ?

— Merci, ça va bien.

Pour éviter toute tentation à Brigitte, je m'abstenais de boire.

— Brigitte ?

— Non.

Agathe buvait à petits coups gourmands. Et je fixais mon amie. J'ai vu l'envie, l'envie féroce de boire naître sur son visage. Et c'était épouvantable. Ses yeux, sa bouche n'étaient plus les siens. Elle était devenue d'une pâleur de morte, puis d'un seul coup ses joues se sont enflammées. Je souffrais pour elle.

Alors elle s'est levée d'un bond. Nous avons entendu son pas précipité dans l'escalier, nous avons perçu le bruit de la porte claquée à la volée.

Agathe s'est approchée de moi.

— Pauvre Jean-Marc !

Sa main s'est posée sur mon épaule et, pendant quelques secondes, je l'ai supportée. Puis j'ai eu l'impression que c'était un piège, qu'elle me forçait à rester assis. À mon tour je me suis levé et je suis monté à l'étage. Je ne m'étais pas trompé.

Brigitte buvait au goulot d'une bouteille de vin doux.

Cette fois, je me suis laissé aller à la colère. D'un coup j'ai envoyé la bouteille contre le mur. Elle s'est ensuite écrasée sur le carrelage. J'ai giflé Brigitte jusqu'à ce qu'elle tombe à genoux.

— Va chercher un balai, de quoi nettoyer.

Elle a éclaté en sanglots.

— Je n'en peux plus, je n'en peux plus !

Je me suis agenouillé auprès d'elle et j'ai attiré sa tête contre mon épaule.

— Brigitte, tu comprends qu'il faut que je t'aide ?
— Je voudrais mourir.
— Il ne s'agit pas de mourir mais de résister. Est-ce qu'il te faut vraiment boire pour être heureuse ?

La chambre empestait le vin doux. Cela ajoutait encore au sordide de la scène.

— Je veux oublier... cet homme.

Voilà, maintenant elle avait une raison et elle n'en démordrait pas.

— Quand ça me prend, c'est plus fort que tout, plus fort que toi. Je crois que je tuerais.

— Ce n'était pas ainsi quand nous sommes arrivés ici.

— J'ai bu énormément. Paul me payait tout ce que je voulais. Je l'aguichais. Un jour, je lui ai laissé entendre que je finirais par coucher avec lui.

— La fois où il t'a donné toute une bouteille d'apéritif ?

— Oui.

— Mais pourquoi ?

Obstinée, elle secouait la tête.

— Dis-moi.

Je l'ai attirée vers moi.

— Tu avais peur ?

Il m'a fallu la secouer pour lui arracher un oui sans conviction.

— Pourquoi ?

— D'elle.

Nous y étions.

— Elle m'a toujours fait peur, même quand nous sortions ensemble avant la Noël. Je buvais pour la faire rire, l'amadouer, la rendre moins inhumaine. Mais elle nous hait, Jean-Marc. Crois-moi, elle nous hait. Féroce ment même. Elle a essayé de me détruire. Puis ce sera ton tour.

C'était vrai. Brigitte me demanda :

— Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Rien.

— Tu la tiens sous une menace quelconque ? Qu'a-t-elle fait alors ?

— Ne parlons pas de ces choses-là.

— Tu ne nies pas ? J'ai deviné.

— Comment ?

Brigitte a eu un petit rire vaniteux.

— Tu m'as toujours prise pour une cloche. Pour une jolie fille incapable de comprendre. Pour une gentille ivrogne.

— Brigitte !

— Mais c'est vrai ! s'est-elle exclamée gentiment.

— Qu'as-tu deviné ?

— Qu'elle a empoisonné son mari.

J'ai regardé derrière moi. Si Agathe avait entendu ça, elle était

capable de nous tuer tous les deux.

— Comment as-tu fait ?

— Une intuition simplement.

Quand elle mentait, je prenais son menton entre mes doigts et je serrais. Elle ne supportait ni la douleur ni le fait d'être les yeux dans les yeux.

— La vérité, Brigitte ! Tu ne trouves pas que tu as suffisamment menti depuis quelque temps ? Redeviens toi-même, Brigitte. Il n'y a que les gens malheureux et traqués pour agir comme tu le fais.

— Je suis malheureuse et traquée, m'a-t-elle dit gravement.

— Malheureuse d'être avec moi ?

— Non. J'ai peur de tout, d'elle.

— Comment sais-tu qu'elle a empoisonné son mari ?

— C'est Paul, le barman. C'est un type dangereux.

Je n'en avais jamais douté. Une larve capable de faire écrouler des édifices.

— Il a été surpris par la fin brutale de Barnier. Un jour que nous buvions ensemble, il m'a fait part de ses doutes.

— Il s'étonnait que nous restions ici après la fin de notre contrat ?

— Ça aussi. Il m'a posé des tas de questions. C'était la première fois qu'il lui voyait faire ça, à M^{me} Agathe, comme il disait.

— Mais comment a-t-il pu penser qu'elle l'avait empoisonné ?

— Il dit que ça sentait l'ail dans sa chambre. Et que l'arsenic donne cette odeur à la transpiration et à l'haleine. C'est vrai, cette histoire ?

— Oui.

— Paul me disait qu'il avait vérifié dans les dictionnaires. Et quelques heures après la mort de Barnier, il a surpris M^{me} Agathe en train de vaporiser un désodorisant.

J'ai haussé les épaules.

— Ça ne prouve rien.

— Mais tu ne l'en crois pas capable ?

— Si.

Je me suis mis à nettoyer le carrelage. Brigitte m'aidait en silence. Quand ce fut terminé, elle alla chercher une serpillière pour laver à grande eau.

— Agathe nous attend pour manger, me dit-elle en remontant.

— Elle ne t'a pas questionnée ?

— Non.

J'étais en train de me laver les mains quand mon amie m'a demandé :

— Jean-Marc, il reste beaucoup d'argent ?

— Oui.

— Où le caches-tu ?

Je l'ai regardée avec méfiance.

— Tu as peur que je te le prenne ?

En silence je suis allé le chercher. Il était tout simplement dans la toile double du paravent qui dissimulait le lavabo.

— Que veux-tu en faire ?

— Jean-Marc, partons d'ici. Pour toujours !

CHAPITRE IX

Nous sommes partis. Que m'importait le triomphe de cette femme. Quand je l'ai quittée, je l'ai même rassurée.

— Imaginez qu'il ne s'est rien passé et que votre mari est mort naturellement.

Elle n'a marqué aucune joie. Au moment de monter dans le taxi, j'ai cru que ses lèvres murmuraient mon nom. Elle était derrière les vitres de la grande salle. Celles-ci déformaient légèrement son visage au point qu'elle semblait pleurer.

Nous avons gagné Cannes et loué un petit garni. Nous possédions suffisamment d'argent pour passer tout l'hiver bien tranquilles jusqu'aux premiers jours du printemps. Pendant deux semaines, Brigitte a été folle de joie. Nous occupions le plus clair de notre temps à nous faire bronzer sur la Croisette et à chercher des petits restaurants où nous mangions pour peu d'argent.

Vers la fin janvier, il faisait tellement chaud qu'on se serait cru au début de l'été. C'est ainsi que le cafard s'est de nouveau emparé de Brigitte.

Un beau jour, timidement, elle m'a demandé quand j'écirais à Santy.

— Pas question ! ai-je répliqué sèchement. Il ne me répondrait pas. Il doit m'en vouloir depuis la fameuse lettre.

— Comment trouverons-nous du travail ?

— Ça serait bien terrible si nous ne dénichions pas un contrat ici même.

Elle a fait la moue :

— Pour le début de saison peut-être. Mais pas pour le plein été. Ils n'ont pas besoin de cloches comme nous. Est-ce que tu vas m'autoriser à reprendre mes séances de strip-tease, au moins ?

— Jamais de la vie !

Ce jour-là, elle est partie en claquant la porte. C'était la première fois que je la laissais sortir seule, mais j'étais de trop mauvaise humeur pour lui courir après. Résultat, une cuite carabinée, un scandale dans la maison où nous louions notre pièce-cuisine.

Le cycle infernal recommença. Je devais la surveiller de nuit et de jour. Je dis bien de nuit car, une fois, je me retrouvai seul dans le lit. Il était minuit et nous nous étions couchés de bonne heure.

Je me suis habillé et j'ai fait tous les bars de la ville. Je ne l'ai pas trouvée et je suis rentré deux heures plus tard pour buter contre elle, couchée en chien de fusil sur le paillason.

Elle changeait, devenait mauvaise, n'avait plus de remords une fois à jeun. Au contraire, sa migraine la rendait exigeante et méchante. C'était constamment que j'aurais dû lever la main sur elle. Je ne le faisais pas et elle en profitait. Elle me volait. Notre argent filait à une allure record.

À cette époque-là, j'ai activement cherché un emploi que je n'ai pas trouvé. On me donna l'adresse de plusieurs imprésarios, mais dans cette région ils n'avaient que le choix et n'étaient pas à court d'artistes.

Brigitte aurait trouvé facilement du travail avec son déshabillage, mais je m'y opposais féroceement. Surtout parce que je ne trouvais pas de place pour moi.

Je ne pouvais même plus lui confier de l'argent pour faire les commissions. Depuis quelques jours, nous ne mangions plus au restaurant à midi et elle faisait une cuisine simple sans aucun goût. Deux fois, elle me fit le coup et j'allai la récupérer au bar du coin où elle avait déjà bu quatre ou cinq apéritifs. Elle trouvait toujours une fille à qui payer une tournée. Quand j'arrivais, elle arrêta net ses confidences, poussait un soupir qui faisait rire les clients sous cape et s'approchait de moi.

— Ça va, je te suis !

Il me fallait un certain stoïcisme pour ne pas paraître gêné. Les gens devaient me prendre pour une brute. Certains même pour un souteneur.

C'était moi qui faisais les commissions, mais pendant ce temps elle filait dépenser les quelques sous qu'elle pouvait glaner à droite et à gauche.

Puis un soir qu'elle était ivre-morte, je découvris trente mille francs dans son sac. Je me demandai où elle avait pu trouver cette somme-là. Mon premier réflexe fut de penser qu'elle avait racolé des hommes dans la rue. Pourtant elle n'avait pas eu le temps matériel de gagner autant d'argent.

Au cours d'une séance ignoble, j'entrepris de la dessaouler. J'étais certain d'une chose. Elle ne pouvait m'avoir volé cet argent. Il m'en restait si peu que je m'en serais tout de suite aperçu.

Quand elle fut en état de me répondre, je lui posai des questions.

— Où as-tu pris cet argent ?

— Je... sais pas.

Ce fut long. Pendant un quart d'heure elle me soutint avoir pris un billet de loterie et gagné cinquante mille francs.

— Quelle tranche ?

— Je ne sais plus. Tu crois que je me suis demandé de quelle tranche il s'agissait ?

— Le numéro ? Celui des unités au moins.

— Huit.

Dans le journal, aucun numéro se terminant par un huit n'avait gagné cinquante mille francs.

— J'ai trouvé un portefeuille dans la rue, finit-elle par inventer. Il y avait quarante-sept mille francs et de la monnaie. J'ai pris l'argent et j'ai jeté le reste dans un égout.

— C'est faux !

Elle s'était mise à pleurer.

— J'ai sommeil, laisse-moi dormir. Je t'expliquerai tout demain, mais pas maintenant.

— Tu ne dormiras pas tant que je ne saurai pas.

— Laisse-moi ou je crie.

Une fois encore je l'ai giflée. Chaque fois le dégoût se faisait un peu plus épais, comme une salive de malade. J'avais envie de partir loin, de la laisser aller complètement.

— Alors ?

— Bon, c'est Agathe.

— Comment ?

— Je lui ai écrit et elle m'a envoyé cinquante mille francs en poste restante.

La poste n'était pas très loin de notre garni.

— C'est vrai. Téléphone-lui si tu veux.

— Qu'est-ce que tu lui disais dans cette lettre ?

Elle a éclaté d'un rire mauvais.

— D'envoyer cinquante mille balles en faisant vite. Tu crois que je lui ai fait des discours ? Même pas mes salutations distinguées.

— Tu l'as menacée ?

Son œil s'est fait ironique :

— Je connaissais la leçon.

— Tu as fait ça ?

— Dis donc, ce n'est pas toi qui vas me le reprocher ?

— C'est fini cette histoire. Nous ne devons plus y penser.

— Des clous ! Elle m'a assez fait peur tout le temps où j'ai été chez elle, chacun son tour. Et puis, c'est bien facile. Une petite lettre et ça y est.

— Tu sais ce que tu es ?

— Une sale garce ! Et toi ? Un maître chanteur !

Je n'avais plus assez de volonté.

— Brigitte ?

— Laisse-moi dormir.

— La prochaine fois, je te tue.

C'était ridicule. Elle s'est tournée de l'autre côté et s'est endormie ou a fait semblant. J'étais furieux. J'avais renié ce passé-là et elle m'y replongeait de force. Son vice prenait des proportions monstrueuses.

Non seulement elle se détruisait mentalement et physiquement, mais encore elle m'entraînait avec elle, comme dans un tourbillon où nous aurions été jetés enchaînés.

Le lendemain on la retrouvait à deux heures du matin ivre-morte sur un banc. On l'emmena au poste de police mais il fallut la conduire d'urgence à l'hôpital. Elle avait contracté une pneumonie.

Je fus réveillé en pleine nuit par les agents. L'inspecteur de garde commença de me poser des questions sévères.

— Vous n'êtes pas mariés ?

— Non...

— Pourquoi ne la surveillez-vous pas mieux ? Elle est connue dans un certain nombre de bars.

J'en avais tellement lourd sur le cœur que je me suis laissé aller à faire des confidences à cet inconnu, à ce policier. Il m'écouta avec attention et, quand il reprit la parole, il était devenu amical.

— Essayez de lui faire suivre une cure de désintoxication.

Je connaissais Brigitte. Elle aurait pensé qu'on l'enfermait chez les fous.

— Elle est chanteuse ?

— Elle faisait aussi du strip-tease. Je ne veux plus et c'est en partie pour ça qu'elle boit.

Soudain je me suis demandé si, dans le délire de la fièvre, elle n'irait pas jusqu'à parler de Barnier. Du coup, je ne me suis pas senti aussi à l'aise en face de cet inspecteur à l'air aimable.

— Rentrez vous coucher. Pourquoi vous obstinez-vous avec elle ? Elle vous attirera des tas d'histoires désagréables.

J'ai haussé les épaules et j'ai pris la cigarette qu'il m'offrait.

— Je ne peux pas la laisser tomber. Sinon, vous la retrouverez tous les soirs dans cet état-là.

Il m'a accompagné jusque dans la rue.

— Peut-être que ça lui servira de leçon.

— Merci.

Je ne fermai pas l'œil de la nuit. J'étais désespéré et je pensais à la Brigitte d'avant. J'ai même pleuré comme un gosse amoureux.

Pendant trois jours elle resta sous la tente à oxygène. Puis je pus la voir. Elle partageait sa chambre avec deux autres femmes qui la regardaient avec une sorte de suspicion.

Elle avait maigri et était très pâle mais elle n'avait plus de fièvre.

Nous sommes restés deux heures la main dans la main sans nous dire grand-chose. J'étais affreusement triste en partant. Mais la Brigitte d'autrefois n'existait plus. J'étais incapable de lui redonner forme. Il y avait eu cette fille qui buvait et celle qui gisait sans forces dans ce lit d'hôpital.

Bien que je n'aie pas cherché à le rencontrer, le médecin vint à moi

un jour où je sortais de la chambre de Brigitte.

— Vous êtes son mari ? Je crois qu'elle pourra partir la semaine prochaine mais elle devra faire attention.

Il était jeune, mon âge certainement.

— La prochaine fois, ça se traduira par une crise de delirium tremens. Elle est saturée d'alcool.

J'étais las. Je n'éprouvais pas le besoin de tout lui raconter comme à l'inspecteur de police.

— Elle travaille ?

— Chanteuse, danseuse.

— Il lui faudra deux mois de convalescence au moins. Repos absolu. Évidemment, pas d'alcool.

Il ne me restait pas cinquante mille francs. Je n'avais pas payé la quinzaine de notre location et j'avais quelques petites dettes.

— Il vaudrait mieux ne pas rester à Cannes. C'est trop humide. Gagnez l'intérieur. Un coin sec, même avec du vent.

— Merci, docteur.

J'ai trouvé un engagement de cinq jours dans un petit orchestre qui allait animer une fête dans un village. Pendant presque une semaine je serais éloigné de Cannes. J'en étais à la fois inquiet et soulagé.

— Je vais te laisser de l'argent, ai-je annoncé à Brigitte. On ne sait pas ce qui peut arriver.

Je savais qu'elle ne pourrait boire à l'hôpital. D'ailleurs, elle ne paraissait pas en avoir envie.

— Mercredi, je serai là.

Pendant cinq jours, je l'ai complètement oubliée sauf deux cartes postales que j'ai envoyées. J'étais heureux. Nous formions une bonne équipe, les cinq musiciens et moi.

Nous sommes rentrés à Cannes dans la nuit de mardi à mercredi. Une fois chez moi, je me suis couché. Nous n'avions pas tellement dormi durant ces cinq jours. Je suis réveillé un peu avant midi.

C'est en ouvrant la penderie que je me suis rendu compte qu'il manquait les affaires de Brigitte et sa valise. J'ai imaginé le pire avant de me rendre à l'hôpital. La voisine que j'interrogeais me dit qu'elle avait bien entendu quelqu'un pénétrer dans ma chambre, mais elle avait pensé que c'était le propriétaire.

Bien que ce ne soit pas l'heure des visites, j'ai pris un taxi pour l'hôpital. J'avais peur d'apprendre qu'elle était morte, qu'on n'avait pas pu me prévenir et que l'enterrement avait lieu.

L'hôpital des Broussailles n'est pas très loin du cimetière et j'ai eu un pressentiment sinistre.

Le concierge, avec lequel il m'était arrivé de bavarder, me regarda d'un drôle d'air. J'hésitai puis me dirigeai vers lui.

— Votre femme a oublié quelque chose ? Cette question me

stupéfié.

— Mais elle...

— Vous ne savez pas qu'elle est sortie ? Avant-hier lundi. Il arrive que les malades oublient quelque chose. Allez voir à l'économat.

J'y suis allé. Brigitte était partie au début de l'après-midi.

— Tout est réglé, m'a dit l'employée, une jolie petite femme.

J'avais versé une forte avance.

— Il n'y avait qu'un petit solde de huit mille francs.

— Je ne comprends pas. Elle ne devait sortir qu'à la fin de la semaine.

— Vous devriez voir le médecin.

Ce dernier me reconnut.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? Elle a tellement insisté. Elle était guérie, je ne pouvais la retenir de force. J'ai été étonné que vous ne soyez pas là quand elle est partie.

— J'étais absent.

Pressentant un drame, il détourna le regard.

— Est-ce que je pourrais voir les malades qui étaient avec elle ? Peut-être savent-elles quelque chose ?

— Attendez, c'est moi qui vais les interroger.

Au bout de dix minutes, il revint en secouant la tête.

— Elles ne savent rien. Votre femme ne leur parlait presque jamais.

— Merci.

Cette fois je n'avais plus qu'à partir. J'avais renvoyé le taxi et j'ai attendu le car. Dans le centre, je suis entré dans un petit restaurant où nous venions parfois avec Brigitte. J'ai mangé, puis j'ai demandé à une serveuse si elle n'avait pas vu ma femme. C'était absurde de refaire tous ces endroits-là en demandant si elle n'y était pas venue la veille ou le jour avant. Personne ne se souvenait d'elle. À croire qu'elle avait immédiatement quitté Cannes.

Il ne me restait qu'une vingtaine de mille francs, l'argent que j'avais gagné pendant cinq jours. Tout l'après-midi, je l'employai à chercher du travail, mais en vain. Je partis à la recherche des musiciens avec qui j'avais joué. Je finis par en retrouver un au café du Pari Mutuel.

Je lui offris à boire puis lui demandai s'il n'y avait rien en vue pour moi.

— Tu sais, nous ne formons équipe qu'exceptionnellement. Chacun de nous se débrouille à gauche et à droite. Tiens, moi par exemple, je n'ai rien à faire jusqu'à samedi. C'est dur dans le coin.

Il me promit de me faire signe si jamais il entendait parler d'une place, prit même mon adresse. Il ne devina pas que j'étais à bout de ressources.

Je rentrai chez moi. J'avais l'intention d'abandonner le petit garni. Je commençai de mettre de l'ordre pour me concilier le propriétaire.

Normalement, je devais lui signifier le congé quinze jours avant. C'était un homme aimable et j'espérais qu'il se contenterait de huit jours de préavis.

C'est en nettoyant la penderie que j'ai trouvé le coupon de chèque. Son intitulé portait :

M^{me} Agathe Barnier
Hôtel-Restaurant
Marseillan-Plage
(Hérault)

La date était vieille de dix-huit jours. La somme indiquée était de cinquante mille.

Je froissai le coupon entre mes doigts. Je savais où se trouvait Brigitte. Auprès d'Agathe. Elle avait repris à son compte ce chantage dont j'étais l'instigateur. Je m'étais juré d'oublier cette partie de mon passé.

En me détachant de Brigitte, je m'étais pris à mépriser ce mauvais rôle de maître chanteur que j'avais tenu pendant plusieurs mois.

Une colère froide s'empara de moi. Je ne pouvais la laisser exploiter Agathe. De plus, je me mettais à détester cette nouvelle Brigitte cupide, débauchée. Je lui en voulais de ne plus être faible, désarmée devant la vie. Je redoutais même cette nouvelle femme au cœur de pierre, au calme froid et calculateur qui usait de procédés de truand pour glaner quelque argent.

Le lendemain matin, je prenais le train pour Agde.

CHAPITRE X

La banderole « Fermeture annuelle » s'était quelque peu défraîchie. Elle battait dans le léger vent du nord. Il faisait beau, presque chaud. Le taxi s'arrêta devant la terrasse de l'hôtel.

— C'est fermé ! dit l'homme.

— Je sais, fis-je en le payant.

— Même les fenêtres du haut.

C'était vrai.

— Qu'est-ce que je fais ? Je vous attends ?

— Non, ça ira bien.

J'avais toujours la ressource de prendre le car qui passait à cinq heures. Quand le bruit du moteur se fut fondu au lointain, j'entendis celui de la mer. Rien n'est comparable au bruit des vagues contre cette immense plage de quinze kilomètres. À Cannes on n'a pas cette impression. Ici la mer est absolue, maîtresse, splendide.

Je montai sur la terrasse, essayai d'ouvrir la porte. En vain. Mettant mes mains autour de mon visage, je regardai à l'intérieur. Tout paraissait mort, abandonné.

Lentement, je me suis dirigé vers la villa. Soudain j'ai entendu un cri.

— Jean-Marc !

Elle s'abattit sur mon épaule et se mit à sangloter. Je ne m'attendais pas à un tel accueil.

— Jean-Marc, tu es revenu !

Je me dégageai doucement. La peau de ses bras et de ses épaules était douce et tiède. Bêtement j'effaçai d'un doigt les larmes qui coulaient de ses yeux.

— Jean-Marc. Enfin...

Puis elle me prit le bras.

— Viens.

Sur la petite terrasse baignée de soleil se trouvait une chaise-longue.

— Je me faisais dorer au soleil. Je n'ai pas entendu ton taxi. J'allais rentrer quand je t'ai aperçu.

— Tu as abandonné l'hôtel ?

— C'était trop grand pour moi.

— Tu n'es pas partie comme les autres années ?

— Non... Je t'attendais.

Cet amour qu'elle m'offrait avec la plus grande impudeur et aussi la plus grande ingénuité me touchait, me gênait. Je ne savais comment l'accueillir. Ce tutoiement, au lieu de me rapprocher d'elle, m'en

éloignait, me rappelait nos luttes haineuses.

— Tu étais à Cannes ? Tous les jours j'hésitais. Je voulais te rejoindre là-bas. Tu m'aurais accueillie ?

Je ne répondis pas à sa question.

— Comment sais-tu que j'étais à Cannes ?

Sa surprise n'était pas feinte.

— Mais Brigitte m'a écrit.

— À toi ? Pour quel motif ?

Elle hésita, puis dit d'une voix sourde :

— Mais sans motif.

— Agathe ! Tu oublies les cinquante mille francs.

Son sourire se crispa.

— Tu es au courant ?

— Je n'en ai pas profité.

Gravement elle répondit :

— Je te crois.

— Où est Brigitte ?

— Je ne sais pas.

J'ai doucement serré son bras et ce simple geste a fait bouillir mon sang.

— Elle est venue. Je le sais.

— Elle est repartie immédiatement.

— Tu lui as donné de l'argent ?

— Cent mille.

Elle me débarrassait de ma valise, me poussait vers un fauteuil.

— Tu as soif ? Du café ?

— Si tu veux. Pourquoi as-tu cédé ?

Elle s'agenouilla auprès du fauteuil.

— Je n'ai eu qu'un tort. Celui de confirmer ses soupçons.

Son visage n'exprimait qu'une joie vibrante. Elle avait oublié tout.

— Quels soupçons ?

— Ton barman, Paul, lui avait laissé entendre que tu avais assassiné ton mari. Elle m'a interrogé. Elle se doutait que je te tenais sous une menace quelconque. Jamais je n'avais envisagé qu'elle se servirait un jour de mes confidences.

— C'est pour cela que tu es revenu ? Pour te justifier ?

— Oui.

— Merci, Jean-Marc. Je ne l'oublierai jamais.

— Que t'a-t-elle raconté ?

— Qu'elle avait été malade. Qu'elle en avait assez de vivre avec toi.

Elle m'a dit que tu la rendais malheureuse, que tu la battais.

— C'est vrai.

— Je m'en fiche !

— Elle buvait. Jusqu'au bout j'ai lutté. Maladroitement. Avec des

gifle, des scènes.

— Tant mieux. Le pire, c'est si tu avais lutté avec ton amour. Tu ne l'aimes plus. Tu ne l'aurais jamais traitée de la sorte si tu avais continué de l'aimer.

Tout de suite elle devinait ce que je ressentais. Je n'en montrais aucun dépit.

— Elle est repartie ?

— Mercredi. Elle est arrivée par le car de Sète. Je l'ai raccompagnée au retour.

— Pour quelle direction a-t-elle pris son billet ?

— Je ne sais pas. Je l'ai laissée devant la gare et puis je suis rentrée. Je croyais que tu serais là. C'est à cause d'elle que tu es revenu ?

Longuement j'ai hésité. Puis j'ai répondu :

— Non, je suis las.

— Tu vas rester ?

— Je ne sais pas.

Je songeais à ma détresse quand j'avais trouvé l'hôtel fermé. Oui, j'avais eu peur qu'elle ne soit pas là et pas une seconde je n'avais pensé à Brigitte.

— Je vais chercher ton café. Ce sera vite fait.

Elle enfila une robe grise toute simple qui la rendait encore plus belle. Il me fallait résister pour ne pas la prendre dans mes bras, la renverser sur la banquette. Chaque fois qu'elle s'approchait de moi sa respiration se faisait plus haletante et ses lèvres s'entrouvraient sur ses dents courtes, sur la pulpe de sa bouche.

Lentement j'ai bu mon café. De la terrasse de la maison qui était très surélevée, on voyait la mer et l'horizon. Mais les dunes masquaient la plage et les villas construites tout le long.

— Elle continuera de t'écrire ou bien elle viendra t'importuner ici.

Agathe haussa les épaules.

— Et puis ? Elle n'est pas très exigeante.

— Elle le deviendra, Un jour, elle sera à nouveau malade et piquera une crise de delirium tremens. C'est ce que m'a prédit le médecin de l'hôpital. Dans un moment pareil, elle racontera n'importe quoi.

La jeune femme se glissa à mes pieds. J'ai plongé dans son regard. Il était fluide, translucide. Il avait perdu sa dureté de pierre précieuse.

— Ce sera encore long ? soupira-t-elle.

— Quoi donc ?

— Ta méfiance. Ne proteste pas. Je la sens en toi. Mais ça ne fait rien. Tu es revenu et c'est l'essentiel.

Son menton s'inséra entre mes deux genoux. Jamais Brigitte n'avait eu ce regard de femelle soumise. J'ai essayé d'être dur.

— Je ne coucherai pas ici.

— Tu pourras reprendre la chambre qui te plaira le plus à l'hôtel.

J'ai un gros radiateur électrique.

— Je veux travailler. J'ai besoin d'argent.

— Veux-tu que je te fasse une avance sur tes cachets ? J'ouvre le premier mars et j'aurai besoin de toi. En plus du piano, tu pourras m'aider. Toute seule, je n'y arrive pas.

Brusquement irrité, je me levai et sortis sur la terrasse. Elle m'y suivit.

— Tu feras ce que tu voudras.

— Arrête le jeu.

Elle s'accouda à mes côtés. Sa hanche frôlait la mienne. C'était trop.

— Ce n'est pas possible, Agathe. J'ai empoisonné ton mari avec de l'arsenic pour ensuite te faire chanter. Tu ne peux oublier ces affreux moments que je t'ai fait passer. Tu continues la lutte sous une autre forme.

— Le serpent se fit femme ! dit-elle moqueuse. Évidemment, il m'est impossible de te convaincre. Pourquoi ne pas essayer quand même de rester ensemble ? Toi avec cette arrière-pensée, et moi avec l'impression que tu es amoureux fou de moi.

— J'en ai assez de jouer.

L'espace d'une seconde, elle posa sa tête sur mon épaule puis se redressa. Ces menues privautés qu'elle s'autorisait paraissaient la combler.

— Un soir, j'ai essayé. Tu étais fou de rage parce que Brigitte avait couché avec un autre homme que toi. Je t'ai dit que depuis le premier jour j'étais tombée amoureuse de toi. J'ai souvent eu envie d'un homme. Je t'affirme que j'ai toujours fini par l'avoir. Ce n'était pas la même chose avec toi. J'ai lutté parce que j'ai senti que c'était plus grave, que le moindre geste resterait définitif pour l'avenir.

Son rire était doux.

— Mon pauvre chéri, tu aurais pu me faire la pire des choses, m'humilier, me mettre plus bas que terre. Rien n'y aurait fait. Je t'aime. Depuis le premier juillet je t'attends. Ton chantage, c'est toi qui emploies ce mot-là, mais je l'ai accueilli avec joie. Parce que ta principale exigence c'était de rester ici, près de moi. Jamais je n'ai cherché à m'affranchir de cette tutelle. La seule chose que j'ai faite, c'est de lutter contre Brigitte.

Elle s'animait.

— J'avais remarqué son penchant à la boisson et je n'ai fait que l'encourager. Et toi, tu ne pensais qu'à lutter pour elle, qu'à la protéger. Je t'ai trouvé sublime, inaccessible. J'ai voulu te donner un motif de la tuer. Rien n'a voulu aller dans le sens de mes désirs. Nous ne pouvons annuler le passé. Mon mari est mort empoisonné.

Une même pensée nous vint en même temps.

— J'ai pensé le faire incinérer, mais si je le faisais maintenant, on

s'inquiéterait dans le pays.

— Fais-le transporter ailleurs, dans son pays d'origine ?

— À quoi bon. Je ne veux pas. Je veux te laisser cette arme contre moi.

Le soleil allongeait l'ombre de la villa devant nous.

— Veux-tu que je te montre ta chambre ? L'ennui, ce sera pour l'eau chaude, mais tu pourras utiliser la salle de bains ici.

Portant ma valise, je l'ai suivie. Dans l'hôtel, nos pas résonnaient comme dans une église. En passant devant la cuisine, elle se mit à rire.

— Corcel m'a écrit pour savoir s'il reprenait vraiment le premier mars. Il paraissait inquiet. Il me parlait d'un cousin à toi qui aurait demandé la place ? Il me rappelait ses bons et loyaux services...

— Je lui avais fait peur. Pour me venger de son rôle d'espion.

Peu superstitieux, j'ai repris la chambre numéro huit. Le lit n'était pas fait et Agathe s'en occupa pendant que je rangeais mes affaires dans la penderie.

— Les gens ne jaseront pas ?

Elle haussa les épaules.

— Ils penseront quand même que nous couchons ensemble. Il paraît que tu étais mon amant en même temps que celui de Brigitte, et que la nuit nous couchions dans le même lit. C'est Paulette, la serveuse, qui a répandu ces informations dans le pays.

J'ouvris la fenêtre. Le pin se secouait toujours dans le vent et dans les derniers rayons de soleil. Je le désignai à Agathe.

— C'est un peu pour lui que je suis resté ici.

— Pourquoi es-tu revenu ?

— Je veux me reposer, oublier de dormir tout en veillant, ne pas me soucier parce qu'elle n'est pas rentrée ou parce qu'elle pourrait sortir en cachette. Ne plus sentir les relents d'alcool ingéré, ne plus voir une femme avec la gueule de bois.

— Pourtant, tu la croyais ici.

— J'avais besoin d'un prétexte.

— Tu viendras manger à la villa quand même ?

Pendant qu'elle faisait le repas du soir, je suis resté le plus longtemps possible sur la terrasse malgré l'air froid. Dans la salle, Agathe avait allumé un feu de bois et poussé tout contre une table ronde revêtue d'une longue nappe blanche. Seules les flammes éclairaient la pièce.

Quand elle revint, elle alluma deux petites lampes autour de la cheminée.

— Tous les soirs j'allumais le feu, même les nuits de grand vent. Je ne pouvais aller me coucher. Moi qui n'ai jamais été sentimentale, je t'attendais le soir comme dans les romans.

Brusquement j'avais faim. Je retrouvais le petit rosé et une chère

qui n'était plus anonyme. Agathe persistait à être une autre femme. C'était de la magie. Et peu à peu je me détendais, je me laissais aller à une griserie qui puisait son origine dans le vin, mais aussi dans l'air ambiant, dans la beauté d'Agathe.

— Tu crois qu'il faut que je reprenne Paul ?

— Il vaut mieux. Sous ta dépendance, il sera bien obligé de se taire. Sinon il ferait comme Paulette.

— Que donne-t-il comme raisons à ses racontars ?

Je lui rapportai ce que m'avait dit Brigitte. Elle resta silencieuse.

— Ce sont des propos en l'air. Inutile de t'en affliger.

La soirée se prolongea auprès du feu. J'avais bourré ma pipe, geste que je n'avais pas fait depuis mon départ. Dans la cheminée, les souches de vigne craquaient en brûlant. L'heure tournait dans le silence. Nous ne parlions plus. Dans les yeux d'Agathe se reflétaient les flammes. Je lui ai posé une étrange question.

— Qui étais-tu avant ?

— Cette femme qui avait peur de la pauvreté, une autre Brigitte, plus volontaire peut-être. Barnier avait de l'argent et me donnait les moyens de m'affirmer, d'être servie.

Jusqu'au bout de cette première soirée, elle a cru que je resterais. J'ai rompu le charme en me levant et en enfilant mon loden.

— Jean-Marc, reste.

— Non. Peut-être un jour.

J'aspirais vraiment à ma chambre, à une solitude qui me permettrait de faire le point dans la quiétude retrouvée.

Elle n'a pas insisté. Elle m'a accompagné sur la terrasse et la lumière extérieure a brillé longtemps après que je sois arrivé dans ma chambre.

Le radiateur électrique avait été branché lors de notre passage, à la fin de l'après-midi. Il faisait tellement chaud que j'ai ouvert les fenêtres.

Quel plaisir de m'allonger dans ces draps frais et de sentir le parfum de ce bon vieux pin ! Le vent avait tourné avec la nuit et venait du large. Toute la mer déferlait dans ma chambre.

Pourtant, je n'arrivais pas à dormir et j'imaginais Agathe se tournant elle aussi dans son lit, en rêvant de ce qu'aurait pu être cette nuit-là.

Mais j'avais aussi une autre préoccupation, et toute la journée cette question m'avait brûlé les lèvres. À plusieurs reprises, j'avais failli la poser à Agathe.

Je voulais simplement lui demander si Brigitte était vraiment repartie.

CHAPITRE XI

Dès le lendemain, j'ai cherché des traces de Brigitte. Il me fallait éviter de poser à Agathe des questions trop précises. Elle était trop fine mouche pour ne pas comprendre immédiatement le fond de ma pensée.

Toute la nuit cette idée m'avait empêché de dormir aussi profondément que je l'aurais désiré. Si Brigitte n'était pas repartie, c'est qu'Agathe l'avait tuée. Et son corps devait être caché quelque part. On lit partout qu'il est difficile de faire disparaître un corps. Encore plus pour une femme que pour un homme.

Le remords m'obsédait. Le fait était là. Si un tel drame s'était déroulé avant mon arrivée, j'avais fait de Brigitte une victime et d'Agathe une meurtrière. Je m'étais substitué au destin.

Je me suis levé tôt. Je me suis rasé, j'ai fait ma toilette à l'eau froide. Je n'ai pas toujours été habitué au confort. Pour me montrer qu'elle était réveillée et debout, Agathe avait ouvert les volets de la salle de séjour.

La villa sentait le café et j'aime cette odeur le matin en me levant. Agathe sortit de la cuisine en robe de chambre.

— Bonjour.

Elle me tendit sa joue et je l'embrassai en évitant de la serrer contre moi.

— Tu as faim ?

Quand elle s'assit, la robe de chambre s'ouvrit sur ses longues jambes. Elle était nue dessous. Mais elle se hâta de resserrer les deux pans de son vêtement.

— Bien dormi ?

— Oui. Et toi ?

— Comme toi.

Nous avons ri. Puis elle a été déçue.

— Tu t'es rasé là-bas ? Moi qui espérais t'entendre faire ta toilette dans la salle de bains. Cette maison manque de bruits familiers. Parfois, j'ai l'impression que le silence irradie jusqu'au dehors, et c'est insoutenable.

J'en profitai pour lui demander si elle avait de proches voisins.

— La villa blanche, que tu vois là-bas, est habitée par un vieux couple, et leur bonne aussi vieille qu'eux. Je crois qu'il y a plusieurs personnes au bord de la mer.

— C'est bien désert.

— J'y suis habitué.

— On pourrait crier sans que personne vienne.

C'était encore trop brutal. Pourtant, elle fit un effort pour plaisanter.

— Tu veux crier ?

Mais une sorte d'équivoque était née de mes paroles. J'ai essayé de la dissiper.

— Veux-tu que nous allions nous promener au bord de la mer ?

— Je vais m'habiller.

De grosses vagues roulaient sur le sable. La bande de plage entre la dune et la mer était plus réduite que l'été. Agathe m'expliqua que l'hiver c'était toujours la même chose. Nous avons marché vers le nord, en direction du Canal des Allemands, creusé durant l'occupation mais qui est en partie ensablé.

Nous nous sommes assis dans le creux d'une dune et peu après Agathe a posé sa tête sur mes cuisses. Je me suis penché vers elle. Ses yeux étaient fermés, mais sa respiration se pressait entre ses lèvres humides.

— Sommeil ?

— Je n'ai pas fermé l'œil de toute cette nuit. Plusieurs fois je me suis relevée pour sortir et venir te retrouver. Tu n'aurais pas pu me renvoyer.

Elle ouvrit les yeux. Je vais me répéter, mais ils avaient une fluidité étonnante. Ils étaient mouvants comme l'eau de la mer et leur couleur sombre avait des fonds marins. Aussi surprenant que cela paraisse, ils devenaient tendres.

— Jean-Marc, c'est fini. Tu resteras à la villa ce soir. Tu ne me quitteras plus.

Sa voix était caressante. Ma gorge se nouait et, en même temps, je me demandai si elle avait peur de me laisser seul la nuit entière dans rétablissement. Si Brigitte n'était pas repartie, son corps ne pouvait se trouver ailleurs.

— Embrasse-moi.

J'effleurai ses lèvres de ma bouche, mais elle souleva la tête, noua ses bras autour de mon cou et notre baiser se fit profond, interminable.

Ce fut elle encore qui se renversa dans le sable, m'entraînant sur elle.

— Ici, Jean-Marc, n'attends pas !

Il devait y avoir des gens autour de nous. Des pêcheurs ou des vigneron. Le vent nous apportait des mots rocaillieux prononcés par une voix du pays. On nous a peut-être vus en train de faire l'amour. C'est même certain, mais je venais de sombrer dans un vertige irrésistible.

Nous sommes restés dans le sable, à moitié nus, jusqu'à midi, graves, silencieux, peut-être éblouis. Le soleil nous prenait comme

dans une nasse de lumière et de tiédeur. Et le vent sifflait dans les tamaris, en haut de la montagne de sable.

Une barque est passée à moins de cent mètres de nous avec sa voile latine gonflée. Il y avait deux hommes à bord et ils ont regardé dans notre direction, en mettant leur main au-dessus de leurs yeux. La chair d'Agathe faisait une tache plus sombre sur le sable d'un gris léger.

L'après-midi, nous sommes allés à Agde faire des achats. Je conduisais et elle se tenait contre moi, les yeux fermés, heureuse. Je ne pouvais atteindre cette sérénité. Il y avait tant de choses qui luttaient encore en moi.

Nous roulions lentement. Il y avait des amandiers et des pêchers en fleurs. Nous étions en février et déjà la région sentait le printemps.

Évidemment, j'ai abandonné la chambre 8 de l'hôtel pour réinstaller à la villa. Je n'avais plus de prétexte pour fouiller les caves de l'établissement. Agathe ferma les portes. Elles ne s'ouvriraient que dans quinze jours.

Le lendemain, Paul le barman est venu. Il parut gêné que nous soyons seuls, Agathe et moi. Je voyais bien qu'il brûlait de me demander des nouvelles de Brigitte mais qu'il n'osait pas. Il avait dû souvent songer à elle au cours de ses deux mois de congé.

— Vous reprenez votre travail le premier mars, lui annonça Agathe.

Cela parut le soulager. Peut-être qu'il avait rencontré Corcel et que ce dernier lui avait fait part de ses craintes.

— Vous viendrez la veille. Tout est en ordre, mais il faut certainement renouveler le stock de quelques marques.

— Corcel revient aussi le même jour ?

— Bien sûr ! dit Agathe en me lançant un clin d'œil amusé.

— Bien, je vais rentrer.

Je l'accompagnai jusqu'à l'hôtel. Il avait laissé sa moto à côté.

— M^{lle} Brigitte est partie ? finit-il par demander.

— Oui.

— Nous la reverrons cet été ?

— Certainement pas.

Cela lui donna un coup. Il en paraissait vraiment amoureux.

— Écoutez-moi, Paul.

Surpris, il cessa de tripoter ses gants de cuir fourré.

— Oui ?

— Je vais certainement m'associer avec M^{me} Barnier pour la conduite de cet hôtel. Nous avons des projets. Il faut que tout marche à la perfection si nous voulons les réaliser. Vous me connaissez. Je ne suis pas le mauvais type, mais j'ai horreur des histoires et des racontars. Souvenez-vous de ce qui est arrivé à Paulette.

Il était tellement couard qu'il se mit à la critiquer avec une platitude qui m'écoeura vite. Je lui coupai la parole.

— Il y a eu des bruits désagréables dans le pays au sujet de la mort de M. Barnier.

Il rougit, et j'eus l'impression que ses jambes tremblaient.

— J'espère que ça ne vient pas du personnel. M. Barnier est mort naturellement. C'est bien votre avis ?

— Certainement, monsieur Sauvel.

Il lui était arrivé de m'appeler Jean-Marc ou Sauvel tout court. Je fus satisfait de voir qu'il prenait tout de suite le ton de nos futures relations d'employé et de patron.

— Je vais demander à M^{me} Barnier qu'elle augmente votre fixe.

— Merci, monsieur.

Celui-là était maté. Il habitait le pays et n'avait pas d'intérêt à trouver une place ailleurs. Et celle qu'il occupait ici était trop bonne.

J'appuyai encore un peu plus.

— Pour la question des cigarettes américaines, nous verrons. Je vous recommande la prudence.

Dans la bonne saison, il en vendait plusieurs dizaines de paquets par jour. Il balbutia. Je ne l'écoutai plus et revins à la villa.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? Il a l'air tout chose.

— J'ai mis les choses au point, c'est tout.

Agathe se coula contre moi.

— Je suis heureuse que tu t'occupes de tout ça.

Je n'ai jamais vu quelqu'un aussi satisfait d'abdiquer son pouvoir.

Quelques jours s'écoulèrent d'une façon merveilleuse. Le matin, nous nous levions très tard. L'après-midi, nous faisons des courses dans les villes voisines pour remplacer le matériel défaillant, renouveler le stock des conserves, renouer avec les fournisseurs habituels.

Il nous arrivait de rentrer très tard. Nous prenions souvent La fantaisie de manger le soir dans un restaurant. Avec quelle hâte ensuite nous revenions vers la villa où notre amour, celui que nous pouvions extérioriser entre quatre murs sans nous préoccuper des gens paraissait nous attendre, tiède et de plus en plus profond.

Ma méfiance s'éparpillait comme une poignée de sable dans le vent. Parfois une question précise remontait à contre-courant, me rendait songeur pendant quelques instants.

Brigitte ? Qu'était-elle devenue ? Pouvait-elle vraiment rester aussi longtemps éloignée de moi ? N'avait-elle plus besoin d'argent ? Les cent mille francs devaient être dépensés depuis longtemps. Pourquoi ne faisait-elle pas appel à Agathe ?

J'imaginai qu'elle était allée à Toulouse, et que Santy lui avait procuré un engagement la mettant un bout de temps à l'abri du besoin. Il me fallait l'imaginer heureuse et lointaine pour mon bonheur. De ce dernier, je percevais parfois la fragilité de base. Il était

construit sur une malhonnêteté, la mienne.

Agathe n'avait aucun de ces soucis. Elle vivait animalement, de jour et de nuit pour moi. Je la surprénais en train de m'examiner de son nouveau regard tendre qui la transformait. La louve s'était faite biche. C'était vraiment un regard d'amoureuse et non une nouvelle façon de m'épier, de guetter mes réactions.

Comme le début de la saison approchait, nous passions nos après-midi à l'hôtel. Nous faisions l'inventaire, notant ce qui manquait dans les chambres. C'est fou ce que les gens peuvent s'amuser à emporter quand les vacances sont terminées, boîtiers de commutateurs, boutons de porte-manteaux, ampoules.

De Sète ou d'Agde, nous ramenions tout ce qu'il fallait et je m'amusais à tout remettre en place. Agathe me suivait pas à pas et parfois, pris d'une fringale subite, nous chiffonnions les draps propres qu'elle venait de tirer sur un lit. Nous vivions follement, profitant comme d'un sursis de la tranquillité précédant l'ouverture.

— J'ai presque toutes les chambres retenues pour Pâques. Mais il y aura une période de calme avant les vacances, excepté les dimanches évidemment.

— Tu as remplacé Paulette ?

— En semaine, deux serveuses seront suffisantes. J'ai trouvé deux extras qui feront les dimanches, les fêtes, les vacances de Pâques et qui viendront tout l'été. Pour la cuisine, j'ai engagé un aide pour Corcel. Un garçon du pays qui veut se lancer dans le métier.

Le soir, nous retrouvions notre feu de souches de vignes et nous passions des heures à regarder danser les flammes dans un demi-silence.

Je dois reconnaître qu'il ne fut jamais question de Brigitte durant ces trop courtes journées heureuses. Nous avions complètement oublié mon amie, et même la raison qui était à l'origine de nos rapports.

Complètement conquis par la nouvelle Agathe, je me laissais doucement glisser dans ce confort moral qui est la garantie des unions solides. Parfois, j'avais même l'impression qu'Agathe et moi formions un couple uni depuis des années. Il n'y avait pas quinze jours que j'étais revenu auprès d'elle. L'épisode de Cannes se fondait dans un passé sans consistance.

Deux ou trois jours avant l'ouverture, je me trouvais sur la route nationale et je guettais le car. Nous attendions un colis de nappes en papier. Comme l'hôtel se trouve quand même à deux cents mètres environ de l'arrêt, je ne voulais pas obliger le chauffeur à le transporter jusqu'au bout. J'étais au volant de la 403 et je fumais une cigarette.

De l'autre côté de la route se trouve la coopérative vinicole. J'ai vu le facteur qui en sortait.

Il s'est approché de moi.

— Je vais vous donner le courrier puisque vous êtes là, ça m'évitera de m'arrêter.

Il me tendit un paquet de lettres, de factures et d'imprimés que je plaçai sur la banquette à côté de moi.

— J'ai aussi une lettre pour M^{lle} Brigitte Faure. Elle est ici ?

Depuis qu'il me voyait seul avec Agathe, il s'était bien rendu compte que non.

Avec un peu de mauvaise humeur, je répondis :

— Elle n'est pas là, en effet. D'où vient cette lettre ?

Il me la tendit et j'eus un choc en pleine poitrine. Elle portait en en-tête :

« Agence de spectacles Santy. Toulouse. »

Tout de suite j'ai eu envie de lire le contenu de cette lettre. Mais il me fallait jouer serré avec le facteur qui était tatillon.

— Comme elle doit venir ici, nous la lui remettrons.

Il m'a regardé avec méfiance.

— Et si elle ne vient pas ?

Je n'ai pas pu me retenir.

— Si vous deviez, comme vos collègues des villes, mettre vos lettres dans des boîtes, vous ne vous inquiéteriez pas de leur sort, n'est-ce pas ? M^{lle} Brigitte Faure, chez M^{me} Agathe Barnier, c'est ici.

Mon ton l'impressionna.

— Bon, gardez-la ! Puisque vous dites qu'elle va venir.

— Sinon, je la renverrai à son expéditeur.

Il remonta sur son vélo et s'éloigna. Je ne pouvais ouvrir franchement l'enveloppe.

Ce n'est que le soir, à la sauvette, que je réussis à la décoller. Voici ce qu'écrivait Santy :

« Chère Brigitte,

Voyez que malgré vos craintes, je ne vous garde pas rancune, (du moins à vous), de ce qui s'est passé en juillet dernier. J'ai au contraire cherché partout une bonne petite place pour vous et je crois l'avoir découverte. Il y a une boîte qui se monte à Biarritz, le Coquelicot. Ils ont besoin d'une chanteuse d'orchestre et d'une strip-teaseuse. Le cachet serait assez intéressant et double. Pas loin de dix mille par soirée avec cinq jours assurés. Répondez-moi vite. Comme vous me le demandiez, je vous adresse le courrier ici. Bien à vous. J'espère que vous accepterez, bien qu'il n'y ait qu'un seul emploi de libre. »

Cette dernière phrase était soulignée, mais je me fichais bien de la rancune de Santy.

Brigitte était venue à Marseillan-Plage, mais elle n'en était pas repartie.

Comme je l'avais soupçonné.

CHAPITRE XII

Je revins dans la salle de séjour. Enroulée dans sa robe de chambre, Agathe fixait les flammes. Son visage était tranquille.

Sans me regarder, elle parla :

— Je vais regretter nos soirées auprès de ce feu. Pour la première fois, je vais maudire l'été.

Puis elle se tourna vers moi et tout de suite devina que je n'étais plus le même. Une panique affreuse s'empara d'elle et, comme pour y échapper, elle ferma les yeux.

— Jean-Marc ?...

— Où est-elle ?

Elle sursauta :

— Ne parle plus d'elle. Nous avons passé un accord tacite et tu viens de le rompre. Pourquoi faut-il que tu penses sans cesse à elle, que tu te préoccupes de cette demi-folle ?

Je lui tendis la lettre de Santy. Elle dut la lire à plusieurs reprises avant de la laisser tomber à côté d'elle. Je l'ai ramassée et l'ai glissée dans l'enveloppe.

— Tu es persuadé qu'elle n'est pas repartie ?

— Quand elle est venue ici, c'était sans doute avec l'intention d'y passer un certain temps. Le médecin de l'hôpital lui avait conseillé de prendre du repos, d'observer une convalescence prudente. Brigitte avait trop peur de la maladie et de la mort pour désobéir.

— Et je m'en suis débarrassée le jour-même ? Je l'ai tuée ? Je l'ai découpée en morceaux et l'ai enterrée quelque part, dans la cave de la villa ou dans celle de l'hôtel ?

Aurait-elle pu plaisanter ainsi si vraiment elle l'avait fait ? Je ne savais plus. Je me suis assis à côté d'elle. J'avais toujours la lettre à la main.

— Je ne l'ai pas laissée parler. Avant toute chose, je lui ai demandé combien elle voulait. Finalement, c'est elle qui a proposé le chiffre de cent mille francs.

— Ne t'a-t-elle expliqué qu'elle voulait rester ici ?

— Je ne lui en ai pas laissé le temps. Tu sais qu'elle a toujours eu peur de moi ? Même lorsque nous sortions ensemble et qu'elle pouvait se considérer comme mon amie.

— Et tu l'as raccompagnée à Sète ?

— Il n'y avait pas de car avant le soir. Je voulais me débarrasser d'elle. J'avais peur que tu arrives et que vous repartiez ensemble.

— Vous n'avez pas parlé de moi ?

Agathe glissa sa tête sur mon épaule.

— Si, elle m'a dit que vous vous étiez séparés et que tu étais resté à Cannes. J'ai essayé d'obtenir ton adresse, mais elle a refusé de me la donner.

Brusquement, je l'ai renversée sur le sol et je me suis penché sur elle.

— Jure-moi que c'est la vérité.

— Je te le jure.

Pourtant, il y avait la lettre de Santy. Je connaissais trop Brigitte pour ne pas imaginer que son premier souci aurait été de donner sa nouvelle adresse à son imprésario.

Je l'expliquai à Agathe.

— Peut-être n'a-t-elle pas complètement dépensé les cent mille francs.

Je pris le visage de la jeune femme entre mes mains. Je l'aimais follement. Je l'aime toujours.

— Ce n'est pas pour elle, Agathe, que je m'inquiétais. C'était pour toi. J'ai craint que, par ma faute, tu n'aies été conduite à commettre un crime.

— Et puis ? Je ne l'aurais jamais tuée pour me débarrasser de la menace qu'elle faisait peser sur moi. Je l'aurais tuée, oui, pour que tu restes seul. Mais quand elle m'a dit que vous vous étiez séparés et qu'elle ne voulait plus te revoir, j'étais folle de joie. Immédiatement je n'ai eu qu'une pensée, la reconduire à Sète pour qu'elle disparaisse à jamais.

C'était la vérité qu'elle clamait et je buvais à cette source avec délices.

— Elle reviendra à la charge.

— Qu'importe ! me dit-elle avec véhémence. Je lui donnerai de l'argent. Tout celui qu'elle voudra. À une condition, qu'elle reste au loin.

Pour la première fois j'ai parlé. Je venais de retrouver cette euphorie que la lettre de Santy avait dissipée pour quelques instants.

— Elle ne pourra plus nous importuner.

— Pourquoi ?

— Je peux l'en empêcher.

Agathe m'a lancé un regard inquiet.

— Que feras-tu ?

— Rien. Il suffira que je lui parle.

— Tu la menaceras ?

— En quelque sorte, oui.

— Tu disposes d'un moyen de pression quelconque sur elle ?

Devant mon mutisme, elle n'essaya pas d'en apprendre plus. Chez moi, la méfiance venait de se réveiller brusquement, comme une bête

à l'agonie qui a un dernier sursaut. J'aurais voulu la tuer définitivement, mais j'éprouvais une sorte de volupté à la conserver en veilleuse, volupté qui donnait à celle de l'amour une plus grande valeur.

J'étais quand même certain que Brigitte n'était pas morte et qu'elle vivait loin de nous, continuant son étrange descente aux enfers, sa lente auto-destruction. Un jour, elle reviendrait et ce serait la fin pour elle. De ma propre bouche, elle apprendrait la vanité de ses menaces. Agathe et moi serions délivrés d'elle à jamais.

Le lendemain, Paul et Corcel arrivèrent les premiers, suivis des serveuses. La fièvre de cette journée nous emporta tous, nous lia d'une amitié factice et joyeuse.

Le jour de l'ouverture, nous eûmes quatre clients, et Agathe était folle de joie en pensant que le soir nous pourrions profiter largement du feu de souches dans la cheminée de la villa. Mais les jours suivants, le rythme habituel revint vite et les chambres s'occupèrent peu à peu.

Il y avait plus de trois semaines que j'étais là et nous n'avions pas de nouvelles de Brigitte. J'avais recollé l'enveloppe de Santy, et je l'avais retournée à l'expéditeur. Nous n'y pensions même plus. Nous vivions pleinement avec notre travail et notre amour.

Le premier dimanche où je me remis au piano en compagnie des musiciens habituels fut un succès d'affluence. La soirée était si tiède qu'on dansait sur la terrasse. Sous un prétexte ou non Agathe venait jusqu'à moi. Elle restait auprès du piano, me murmurant des folies ou observant un silence où j'avais l'impression de me lover à mon tour. Les sons de mon instrument et ceux des autres musiciens participaient à une fête à laquelle nous n'assistions pas.

Rapidement, j'ai compris que les gens, notre personnel, nous haïssaient pour cet amour trop éclatant, trop somptueux pour leur routine besogneuse.

Je surpris des réflexions. Sournoisement, on me demandait des nouvelles de Brigitte. Ou bien alors on parlait ouvertement devant nous de la jolie strip-teaseuse de l'année dernière. Il y avait un lent complot de médisances et de jalousies qui essayait de nous engluier. Nous nous en dégagions avec une énergie impitoyable qui achevait de rendre les autres méchants à notre égard.

Bêtement, on appelait Agathe la Veuve joyeuse et moi le gigolo. Les musiciens par exemple m'ignoraient. J'avais des envies féroces de les ficher à la porte, mais j'arrivais à me maîtriser.

Agathe ignorait le complot. Quand je réagissais avec vigueur, elle paraissait surprise.

— Ils ne sont pas aussi méchants que tu le crois. Un peu ironiques parce que mon mari est mort depuis moins d'un an et que Brigitte n'est plus là, mais c'est tout.

Cette confiance de femme heureuse essayant d'imposer son amour par la sérénité me troublait, m'émouvait encore. Je la trouvais fragile, sans défense, depuis que je faisais aussi étroitement partie de sa vie. Madame Agathe avait disparu, ne me laissant que ce prénom que je trouvais d'une douceur sensuelle.

— Si tu veux, nous vendrons tout et nous irons vivre ailleurs.

Mais je voulais lutter. Notre amour devait détruire sur place ses origines malsaines. Il fallait anéantir le souvenir de ce que j'avais fait.

Lentement, nous nous enfoncions dans la saison chaude, dans le travail. Nous ne pouvions passer nos soirées auprès du feu et la cheminée était vide, les briques bien nettoyées. J'avais parfois une impression de froid quand je pénétrais dans le living.

Nous ne sortions plus ensemble. Pendant qu'elle faisait les courses avec la fourgonnette, je surveillais le personnel, ou vice-versa.

Je finis par remarquer les longues absences de ma maîtresse. Notamment quand elle se rendait à Béziers. J'ai commencé par m'en inquiéter.

J'ai hésité avant d'emprunter la deux-chevaux de Corcel.

Ce jour-là, un mardi, Agathe avait quitté l'établissement depuis une demi-heure. Il était neuf heures. Sans plus attendre, je me suis rendu à la cuisine. Corcel préparait ses casseroles pour le repas.

— M^{me} Agathe a oublié une commission et je voudrais bien qu'elle la rapporte. C'est assez urgent. Pouvez-vous me louer votre voiture ?

Le petit air ironique du cuisinier ne m'a pas échappé. Mais j'étais décidé à ne pas m'en préoccuper.

— Toujours au même tarif, ai-je spécifié.

— Oh, patron, payez-moi l'essence simplement et ça ira bien ainsi ! répondit-il goguenard.

Une demi-heure plus tard, j'étais en vue de Béziers, et tout de suite je me suis dirigé vers le Majorque. J'ai laissé ma voiture à quelque distance.

La 403 était invisible. Pris de remords, je me suis rendu chez un grossiste où nous nous approvisionnions.

L'employé m'a reconnu.

— M^{me} Barnier a oublié quelque chose ?

— Oui, ai-je fait au hasard, des conserves de petits pois.

Il m'a regardé avec stupéfaction.

— Elle en a pris deux caisses.

— Donnez-m'en une de plus. Nous avons plusieurs banquets en prévision.

Ma caisse dans la voiture, je filai ailleurs. Agathe avait fait toutes ses courses. Furieux contre moi-même, je me rendis encore au Majorque. Cette fois, la fourgonnette était bien dans la petite rue. Je suis passé sans m'arrêter et suis allé garer la petite voiture sur une

place.

Comme je revenais rapidement vers le bar le long du trottoir, j'ai vu Agathe qui sortait. J'ai hésité et, au moment où elle s'installait au volant de la 403, je me suis penché par la portière.

— Toi ? m'a-t-elle simplement dit.

Mais elle était triste. J'avais envie de la gifler et de lui faire du mal.

— Que faisais-tu là ?

— Veux-tu que nous allions prendre quelque chose sur les Allées ?
Je meurs de soif.

— Parce que tu n'as pas consommé à l'intérieur ! ai-je ricané.

— Je t'attends au Glacier.

Quand j'arrivai, elle fumait une cigarette à la terrasse. Je me suis laissé tomber dans le fauteuil voisin avec lassitude.

— Tu m'as suivie ?

— Pourquoi vas-tu au Majorque chaque fois que tu viens à Béziers ?

Le garçon lui a permis de ne pas répondre. Nous sommes restés silencieux jusqu'à ce que nos deux apéritifs soient devant nous.

— Alors ?

— Je viens demander des nouvelles d'Henri.

— Il n'est plus à Béziers ?

— Non. Fred refuse de répondre, mais j'espère le lasser à la longue.

— Que lui veux-tu ?

Elle souriait avec tristesse. J'ai eu l'impression que brusquement nous nous trouvions en automne et que nous allions être séparés. J'ai pris sa main.

— Pardonne-moi.

— Henri a quitté la ville. Je suppose qu'il se trouve à Toulouse ou à Bordeaux.

— Et puis ?

— Elle est peut-être avec lui.

Voilà, c'est elle qu'elle cherchait.

— Tu n'es pas certain qu'elle est en vie. Tu as toujours un doute. J'essaye de le faire disparaître. Je n'aurais pas dû me montrer cachottière, mais j'hésitais à te parler de ces choses que nous avons enterrées si profondément au fond de nous-mêmes. Pourtant, je suis contente que tu sois venu.

— Tu m'en veux ?

— Mais non. Je regrette de ne pas savoir si elle est avec lui.

J'ai vidé mon verre, allumé une cigarette.

— Cette femme qui travaillait pour lui ?

— Disparue elle aussi.

— Je vais aller voir Fred. Il faudra bien qu'il parle.

— Non, La brutalité n'y ferait rien. Il faut que j'y arrive par la persuasion. Fred est un vieil ami.

— Vraiment ?

Mon ton ironique l'a vexée, pour la première fois depuis mon retour.

— Oui, un ami, malgré son métier. Quand il comprendra que c'est mon bonheur qui est en jeu, peut-être se laissera-t-il fléchir à la longue.

— Il te faudra y mettre le prix.

Tranquillement, elle m'a regardé.

— Il a été mon amant. Il sait maintenant que ce genre de paiement n'est plus possible entre nous.

— Et tu joues la carte sentimentale ?

— Peut-être je deviens idiote en étant amoureuse.

J'ai payé le garçon. Nous nous sommes levés et avons fait quelques pas dans les Allées.

— Je ne veux plus que tu reviennes.

— Oui.

Cette soumission m'étonnait encore.

— Je ne veux plus que tu revoies Fred. Je suis persuadé qu'elle est en vie.

— Un jour, elle confiera à Henri ce que tu lui as appris.

J'ai haussé les épaules.

— Et alors ?

— Tu n'as pas peur ?

— Non, je t'ai dit une fois que je pouvais L'empêcher de parler. Tranquillise-toi.

Mais elle marchait, le regard fixe. J'ai failli tout lui expliquer sur-le-champ, au milieu de cette foule qui passait à nos côtés avec nonchalance.

— Il n'est pas besoin de te tracasser. Le jour où elle en aura assez de la vie qu'Henri doit lui faire mener, elle reviendra.

— Il y aura toujours cette menace. Aujourd'hui, je regrette de pas l'avoir fait.

Je ne lui demandai pas quoi. Je comprenais parfaitement. Elle ne pouvait savoir quelle avait été sa chance, notre chance.

— Nous allons rentrer. Il faut que Corcel voie que nous sommes ensemble.

— Bien.

Ensemble nous sommes arrivés et le cuisinier faisait une drôle de tête en nous voyant transporter les achats à la réserve. Il avait dû s'imaginer que nous étions en désaccord.

L'après-midi, profitant d'une heure de répit, nous sommes allés nous baigner. La plage nous appartenait.

— Vendons et partons, me dit encore Agathe.

Cette fois, je ne répondis pas.

CHAPITRE XIII

Le dimanche suivant, nous n'avions encore pris aucune décision. Nous ne pouvions abandonner l'établissement en pleine saison, nous privant ainsi d'une recette intéressante. Nous avons décidé d'attendre le mois de septembre pour envisager la vente de l'hôtel et de la villa. Agathe pensait que l'ensemble pouvait nous rapporter une vingtaine de millions que nous irions investir ailleurs. Personnellement, je savais que je regretterais ce pays.

Il était cinq heures de l'après-midi et nous jouions depuis une heure quand j'ai eu l'impression que quelqu'un m'épiait.

Avec prudence, j'ai cherché dans la salle remplie de danseurs la personne qui ne cessait de me surveiller, et je l'ai enfin découverte.

Tout de suite mon cœur s'est mis à battre follement et la transpiration a envahi mon visage. J'ai dû jouer plus fort, car l'accordéoniste m'a jeté un regard surpris.

Puis j'ai plaqué mon piano pour foncer vers le petit bonhomme chauve et gros qui buvait une liqueur au bar. J'étais fou de colère. Sans aucun motif.

— Bonjour, Sauvel. Toujours à la même place ?

— Toujours fidèle au triple-sec, Santy ?

C'était son vice. Il a haussé les épaules. Il portait un complet clair avec une cravate tapageuse sur laquelle brillait une épingle énorme.

— Je vous offre quelque chose si vous voulez.

J'ai eu un petit sourire ironique. Il ignorait donc que j'étais le patron.

— D'accord. Paul, une bière.

— Bien, patron !

Santy a sursauté. Puis il a dû penser que c'était une appellation familière.

— Que faites-vous dans le coin ?

— Je cherche quelqu'un.

Les lèvres plongées dans la mousse de ma bière, j'essayais de faire bonne figure, mais Santy a trop l'habitude des hommes et des femmes, du cheptel humain, pour s'en laisser compter. Ses gros yeux vicieux me regardaient avec une lueur méchante.

— Je cherche Brigitte Faure.

— Elle n'est plus ici.

— Où est-elle alors ? C'est l'adresse qu'elle m'a donnée avant de m'emprunter vingt-cinq mille francs.

— Comment ?

Il a piqué un cigarillo dans sa poche et l'a allumé sans se presser. Toujours le même tic. Quand vous veniez lui demander du travail, c'est ainsi qu'il opérait en vous examinant de ses yeux de bouledogue.

— Oui. Je lui ai envoyé vingt-cinq mille francs à l'hôpital de Cannes. Elle m'a dit qu'elle allait se reposer à Marseillan-Plage pendant un mois, et qu'ensuite elle travaillerait à nouveau. Le mois est écoulé. J'ai envoyé une lettre qui m'a été retournée après avoir été décachetée. Très habilement peut-être, mais je suis capable de m'apercevoir d'un truc pareil. Comme j'avais une affaire à régler à Palavas, j'en ai profité pour m'arrêter dans le coin.

Son petit cigare puait. Mais je n'osais ni m'écarter ni le lui faire remarquer. Ce petit homme visqueux me fascinait. J'avais l'impression qu'il faisait sauter mon destin dans sa main potelée.

— Vingt-cinq mille, c'est peu, mais j'ai une reconnaissance de dette. Je suis un malin, Sauvel, vous le savez certainement. Je ne me laisse jamais gruger, même de vingt sous. Si Brigitte ne rend pas cet argent, je porte plainte. Pour vingt-cinq mille francs, la police ne s'agitera pas beaucoup. Mais on viendra quand même vous importuner. Ce serait embêtant.

J'ai fait semblant de prendre la chose à la rigolade.

— Vous êtes vraiment fauché à ce point ?

Agathe est arrivée. Elle s'est approchée de nous et a glissé sa main sur mon bras. Santy n'a rien perdu de tout ça. Il s'est incliné avec une politesse presque injurieuse.

— M^{me} Barnier, la propriétaire de l'établissement.

L'imprésario m'a regardé, puis a souri.

— Mes hommages.

— M. Santy, imprésario.

— C'est moi qui vous ai envoyé M. Sauvel.

— Je vous en remercie infiniment, a répondu Agathe avec ce ton froid que je ne lui connaissais plus depuis longtemps. Mais je crois que Jean-Marc n'aura plus jamais besoin de vos services.

— Tant pis pour moi, tant mieux pour lui.

Paul écoutait d'une oreille tout en exécutant les commandes des serveuses.

— Nous allons nous marier.

— Félicitations, sincères félicitations !

Le barman en tremblait, lui, en versant ses liquides.

— Nous parlions de M^{lle} Brigitte Faure.

— Elle n'est plus chez moi, a dit Agathe avec une désinvolture acide.

— C'est ce que je viens d'apprendre. C'est ennuyeux...

À ce moment-là, on est venu appeler Agathe pour une question de menu.

— Venez sur la terrasse, ai-je dit à Santy. Nous serons plus à l'aise pour discuter.

Nous avons trouvé une table isolée.

— Pour les vingt-cinq mille francs, nous pouvons toujours nous entendre, ai-je attaqué. Bien que tout soit fini entre Brigitte et moi, je peux encore prendre cette dette à ma charge.

Santy n'a pas répondu tout de suite et quand il l'a fait, ce fut pour apprécier la beauté d'Agathe.

— Une femme splendide, en effet ! Et quelle situation ! Voilà un établissement qui doit rapporter gros, bien qu'il soit situé sur une plage de seconde catégorie. Dites donc, Sauvel, vous réalisez un splendide mariage.

— Ce n'est pas le moment de discuter de ça ! ai-je fait d'un ton sec.

— Je crois que si.

Un nouveau cigarillo est venu se planter dans les lèvres humides et roses.

— Vous parliez de me rembourser les vingt-cinq mille ? Très bien, j'ai la reconnaissance de dettes sur moi. Mais pour vous, ce sera vingt fois plus.

Abasourdi, je me penchai en avant.

— Comment ?

— Vingt fois plus. Sinon, je porte plainte contre Brigitte. J'ai l'impression que vous n'avez pas envie d'être inquiété.

Je me suis levé.

— Foutez le camp, Santy !

— Pas question, vous le regretteriez trop.

Il m'a attiré par la veste.

— Asseyez-vous et écoutez-moi.

Malgré tout, J'ai obéi.

— Brigitte a disparu. Normalement, elle devait se trouver ici et elle n'y est plus. Je trouve ça bizarre car elle tenait à vous. Elle était folle de vous et vous ne vous en seriez pas débarrassé facilement pour épouser cette femme.

Comment lui expliquer la transformation de Brigitte ? Il ne m'aurait pas cru et, à l'avance, j'éprouvais la nausée à parler de cette lente déchéance que je n'avais su éviter.

— En admettant qu'elle ait quitté ce coin, son premier souci aurait été d'entrer en rapport avec moi. Je la connais bien, vous savez. Or, rien de tout ça. Donc, je présume que vous êtes pour quelque chose dans cette disparition.

À mon tour, j'ai allumé une cigarette. J'étais plus calme de voir la bagarre se déclencher.

— Et vous venez me rançonner ?

— Cinq cent mille, c'est peu. Je vous remets la reconnaissance de

dettes et vous n'entendez plus jamais parler de moi.

Je n'étais pas dupe.

— Et par là-même, je signe en quelque sorte l'aveu d'avoir tué mon ancienne maîtresse, et d'en avoir caché le corps. Vous êtes fou, Santy ! Je savais fort bien que votre profession d'imprésario cachait une entreprise de chantage, mais je ne pensais pas que vous étiez capable d'aller aussi loin.

— Vous avez tort, Sauvel. Dès mon retour à Toulouse, je vais porter plainte pour ces vingt-cinq mille francs.

Mais j'avais confiance en Agathe. Elle m'avait juré que Brigitte était repartie de chez elle en vie et je la croyais.

— Fichez le camp, Santy !

— Je spécifierai qu'elle vivait en concubinage avec vous. On viendra vous poser des questions auxquelles vous ne pourrez peut-être pas répondre.

J'avais envie de le prendre par le cou, de lui faire traverser ainsi toute la terrasse. Je me suis retenu.

— Filez et n'y revenez jamais plus !

Avant de reprendre ma place à l'orchestre, j'ai cherché Agathe. Elle fumait une cigarette dans son bureau. Elle paraissait lasse.

— Que voulait-il ?

Je le lui ai expliqué.

— Alors ?

— J'ai refusé de lui donner un sou.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai la certitude que Brigitte est vivante.

Sans un mot, elle est venue me rejoindre et nous nous sommes embrassés silencieusement.

— Merci, Jean-Marc. Chaque jour tu m'apportes une preuve de plus de ta confiance.

Puis je me mis à rire.

— Quand nous marions-nous ?

— Tu n'es pas d'accord ?

— Si. Mais c'est toi qui m'as fait la surprise. D'ordinaire, c'est le fiancé qui annonce ce genre de choses.

— Nous pourrions le faire à la fin de la saison.

— Comme tu voudras.

Depuis mon piano, j'ai pu voir la tête que faisait Paul le barman. Il avait entendu parler de Brigitte et il devait se poser des tas de questions. Cet imbécile-là en était toujours amoureux, et je crois bien qu'il l'est encore. Dans le pays, il avait une réputation de timide et de refoulé sexuel. On l'accusait de faire le voyeur à l'occasion et de poursuivre les petites filles dans les coins sombres. Il y avait certainement beaucoup d'exagération, mais je comprenais

parfaitement qu'un type pareil ait pu avoir le coup de foudre pour une fille comme Brigitte, experte dans l'art d'aguicher les hommes.

Il s'est évidemment empressé de répandre autour de lui la nouvelle de notre prochain mariage. Le complot a pris une autre forme. Il est devenu plus sournois, plus occulte. L'annonce de la future légalité de notre union nous apporta une sorte de soutien. Le personnel, Paul et Corcel surtout, se montra beaucoup plus obséquieux, comme s'il craignait pour sa propre existence. Peut-être se doutait-il obscurément de nos projets de vente.

Le lendemain, nous ne pensions même plus à la visite de Santy. Nous vivions à nouveau dans l'euphorie habituelle, cherchant avidement les rares moments qui nous réunissaient seuls, que ce soit à la villa ou au bord de la mer. Et de plus en plus nous parlions de notre mariage et de la vente des biens d'Agathe.

J'ai autorisé ma maîtresse à téléphoner au bar de Fred pour essayer d'avoir des nouvelles de Brigitte. Mais le patron du Majorque s'est montré aussi discret que les autres fois. On a eu l'impression qu'il avait envie de parler, mais qu'un dernier scrupule le retenait.

Et puis les gendarmes sont venus me voir.

Ils étaient, deux. Un brigadier et un gendarme. L'adjudant, qui nous connaissait bien pourtant, s'était prudemment abstenu.

Nous nous sommes tous les quatre enfermés dans le bureau d'Agathe. Paul ne tenait plus en place. De son bar, il nous a suivis d'un regard excité.

— Nous recherchons une fille, Brigitte Faure, née à Paris le 4 octobre 1933. Elle est poursuivie à la suite d'une plainte déposée à Toulouse par Jérôme Santy, imprésario. Pour non paiement d'une dette de vingt-cinq mille francs.

Le brigadier a souri.

— Ce n'est pas beaucoup, mais nous sommes obligés de faire notre travail. Ce type-là a indiqué que cette fille vivait avec vous en concubinage depuis plus de quatre ans.

— C'est exact, mais il y a deux mois environ que nous sommes séparés.

— Elle n'habite plus ici ?

— Non. La dernière fois que nous nous sommes vus, c'est à l'hôpital de Cannes.

— Vous ne savez pas où elle se trouve en ce moment ?

— Absolument pas.

Le brigadier a refermé son carnet.

— Bien. On transmettra. Pour vingt-cinq mille francs, le type fait bien du bruit. Est-ce qu'il y a des personnes qui pourraient nous renseigner sur elle ?

— Je n'en vois aucune. De vagues camarade de travail, mais ce

Santy serait alors plus à même de vous renseigner.

— Parfait !

Nous sommes ensuite allés boire un verre au bar. Paul posait, sur les deux représentants de l'autorité, des regards anxieux de curiosité. Quand ils sont partis, j'ai eu pitié de lui.

— Vous savez ce qu'ils sont venus faire ?

— Non.

— Ils cherchent Brigitte.

Il a avalé sa salive avec difficulté.

— Elle a fait quelque chose de répréhensible ?

— Elle doit vingt-cinq mille francs à quelqu'un.

Du coup, il a osé en demander davantage.

— Au type qui est venu l'autre dimanche ?

— Exactement. Vous en savez autant que moi.

— J'ai entendu une partie de la conversation qu'il a eue avec vous.

Ils ne savent pas où elle est ?

— Non.

Soudain, il a pris une tête de chien battu.

— Écoutez, patron... Je sais où elle se trouve.

J'étais trop ahuri pour parler. D'un seul coup, il déballa tout.

— Il y a un peu plus d'un mois elle m'a écrit. Pour que j'aille la retrouver.

— Où ?

— À Béziers. Elle habitait à l'hôtel.

Il rougit violemment.

— Je suis resté trois jours avec elle.

J'ai eu un petit sourire. Brigitte n'avait pas fini de nous étonner sur ses nouvelles dispositions.

— Puis elle a disparu un matin. J'avais pris toutes mes économies. Il restait cent cinquante mille francs, elle est partie avec. Mais j'ai eu de ses nouvelles. Elle se trouve à Toulouse. Attendez.

De son portefeuille, il a sorti une lettre. Elle l'appelait Paul chéri.

— Lisez-la.

Elle lui demandait de lui pardonner pour l'argent qu'elle lui avait volé. « Demande à Agathe qu'elle te les rende en spécifiant bien que c'est moi qui l'exige. Elle ne pourra pas te les refuser. »

— Je n'ai pas osé, vous comprenez. Croyez-vous que...

La petite garce ! Si je continuais à la laisser faire, dans quelque temps, il y aurait vingt personnes à savoir qu'elle avait un moyen de pression sur nous.

Froidement, j'ai fixé Paul bien en face. Il supporte difficilement ce genre d'épreuve.

— Je crois que vous pouvez faire votre deuil de votre argent. Nous refusons de vous le rendre à sa place. Elle a trop abusé de notre

indulgence à son égard. Maintenant c'est fini.

Il était devenu pâle. Je savais que son amour pour Brigitte se disputait avec son avarice.

— Qu'est-ce que je fais ?

— Portez plainte. La lettre servira de preuves.

Mais il ne l'a pas fait tout de suite. Il a attendu jusqu'au bout, dans l'espoir que Brigitte reviendrait avec lui. Je n'aurais pas dû lui donner ce conseil-là.

CHAPITRE XIV

Le même jour, après avoir longuement réfléchi, je suis revenu trouver Paul.

— Redonnez-moi cette lettre de Brigitte. De nouveau méfiant, il m'a regardé en coin.

— Pour quoi faire ? Je ne me débarrasse pas d'une telle preuve.

— Je veux son adresse.

Je ne sais pas où il a puisé sa témérité, mais après quelques secondes de silence il a osé me demander :

— Me rendrez-vous les cent cinquante mille francs ?

Stupéfait, je ne réagis pas aussi violemment qu'il l'avait craint.

— Me donnez-vous cette adresse, oui ou non ?

Il a cédé. Il a certainement eu peur que je ne le fiche dehors. Puis il s'est mis à gémir.

— Comment faire pour récupérer cette somme ?

Je recopiai l'adresse sur une feuille de bloc. Je l'ai soigneusement pliée dans mon portefeuille.

— J'ai un conseil à vous donner, Paul, c'est de ne pas parler de toute cette histoire à M^{me} Barnier. Du moins pour l'instant. Vous m'avez compris ?

— Oui, monsieur.

Pourtant, il me fallait un prétexte pour me rendre à Toulouse, et Agathe ne fut pas dupe longtemps.

— C'est elle que tu vas retrouver ?

En Brigitte, elle ne voyait que cette femme qui avait été ma maîtresse. Sa jalousie réveillait son ancienne agressivité. Pendant quelques minutes, nous nous sommes complus dans le mal que nous nous faisons.

— Il faut que je la voie, que je lui parle.

— Tout ce temps que tu as passé ici ne compte pas pour toi. Maintenant que tu sais où elle se trouve, tu ne penses plus qu'à courir la retrouver, l'empêcher de tomber encore plus bas.

Je l'ai laissée parler. J'étais las et je prenais une sorte de satisfaction amère dans cette dispute. Je ne pouvais lui révéler toute la vérité. Du moins tant que je n'avais pas vu Brigitte.

— On n'efface pas quatre ans de vie commune en un jour. J'ai été folle de penser que vous pourriez rester séparés. Mais la petite garce est habile. Plus que je ne l'avais cru. C'est par l'intermédiaire de Paul qu'elle te fait savoir où elle se trouve.

J'avais bien été obligé de lui dire que le barman avait reçu une

lettre.

— Nous ne pouvons envisager de nous marier tant que je ne l'ai pas revue une dernière fois. Ensuite, tout ira mieux.

Je suis parti dès le lendemain. L'adresse que m'avait donnée Paul se trouvait dans les quartiers de la gare Matabiau. Il y avait là des rues aux maisons basses et Brigitte devait y occuper un petit garni.

C'est en vain que je frappai à la porte qu'une petite vieille de la même maison m'avait indiquée.

— Elle n'y est peut-être pas, chevrota la dame âgée. Demandez à sa voisine.

C'est une jeune femme qui vint m'ouvrir, avec un enfant dans ses bras.

— M^{lle} Faure n'est plus là. Elle a quitté la maison hier.

La petite vieille s'avança avec curiosité.

— Toute seule ?

— Un monsieur est venu la chercher avec sa voiture. Il est reparti avec elle.

Elle me regardait avec perplexité.

— Elle m'a laissé de l'argent pour régler le propriétaire et je dois le prévenir qu'elle abandonne son garni.

Soudain, j'ai pensé à Henri. J'en ai fait une description rapide à la jeune femme.

— Oui, c'est bien cet homme qui est venu.

Je n'avais plus rien à faire à Toulouse. Le soir même, je repartais. Installé dans mon compartiment, je me laissais aller à une rêverie maussade.

Le nom de Béziers la traversa brusquement. Nous venions d'arriver dans cette ville et un haut-parleur nasillard nous prévenait.

Sans plus réfléchir, je suis descendu. Le préposé au contrôle me rappela quand il eut lu l'indication portée sur mon ticket.

— Vous n'êtes pas à Agde.

— Je sais, je continuerai un peu plus tard.

— Vous pouvez faire prolonger votre billet.

Mais je ne l'écoutais plus et je me dirigeai vers les taxis. Je donnai l'adresse du Majorque.

C'était toujours le même barman, mais il ne me reconnut pas. Fred, le patron, discutait à voix basse dans un coin de la salle avec un autre client.

J'avais tout le temps et je bus un apéritif. Il était sept heures du soir. Au moment venu, j'ai appelé le barman.

— Dites à Fred que je veux lui parler.

Il m'a jeté un regard surpris, a certainement essayé de reconnaître mon visage. Puis il est allé parlementer avec son patron qui lisait le journal au fond.

Fred m'a regardé, puis j'ai vu que ses yeux se rapetissaient. Lui savait qui j'étais. Il ne m'avait vu qu'une fois, mais c'était suffisant.

— Vous voulez me parler ?

Je l'ai entraîné vers une table.

— Prenez quelque chose.

Pendant un moment, nous avons regardé nos verres. Puis j'ai parlé.

— Je cherche mon amie Brigitte Faure. J'ai de bonnes raisons de croire qu'elle s'est enfuie avec votre ami Henri. Ne croyez pas que c'est pour la reprendre que je veux la rencontrer une dernière fois. J'ai une communication importante à lui faire.

Fred alluma une cigarette. Il me fixait toujours sans ouvrir ses lèvres minces. Dans la lumière des néons, son visage prenait une teinte grise.

— Vous savez fort bien que je suis avec Agathe maintenant. Nous allons nous marier à l'automne. Il y a entre Brigitte et moi une équivoque. Je ne peux pas tout vous expliquer, mais cette fille peut tout compromettre.

— Et vous voulez la menacer ?

Calmement, je m'efforçais de le convaincre.

— Il ne s'agit pas de la menacer. Il suffit d'une phrase...

— Je ne peux rien pour vous.

Je me sentais d'une patience infinie.

— Écoutez, vous êtes l'ami de ma future femme, Agathe.

— Je ne suis pas le vôtre.

— Elle vous a fait une demande semblable. Ne finirez-vous pas par comprendre le prix que nous attachons l'un et l'autre à cette dernière entrevue ?

Je paraissais l'excéder, mais je me suis cramponné. Je ne pouvais rentrer à la maison sans avoir obtenu un résultat.

— Attendez encore. Je viens de Toulouse.

Cette fois, je l'avais accroché.

— Je suis allé chez elle. Depuis hier, elle avait quitté son garni pour aller je ne sais où. Un homme est venu la chercher et vous savez bien que c'est Henri.

— Ce ne sont pas mes affaires. Rejoignez Agathe et ne vous préoccupez plus du sort de cette fille.

La solution lui appartenait, je le savais. Il pouvait me dire où ils se trouvaient et, au nom d'une amitié ou d'une complicité confuses, il refusait de le faire.

J'ai plaidé ma cause avec passion.

— Je ne vous importunerai plus.

— Donnez-moi une lettre, je la lui ferai passer.

C'était vraiment une grande faveur qu'il me faisait là. Il avouait du coup qu'il connaissait leur adresse.

— Je ne peux écrire ce que j'ai à lui dire, C'est un secret entre elle

et moi et...

Son expression se faisait goguenarde.

— Vous me prenez pour un ballot ?

Plusieurs personnes, dont deux femmes exubérantes, envahirent le bar et il se leva pour aller vers elles. J'ai commandé un autre apéritif en l'attendant.

Pendant une demi-heure, il est resté avec cette bande joyeuse qui avait commandé des bouteilles de Champagne. Finalement, il est revenu vers moi.

— Écoutez, je vais réfléchir. Je téléphonerai à Agathe.

Il voulait se débarrasser de moi. J'étais las. J'avais moi aussi envie de partir, de retrouver la maison et Agathe. Je me suis levé.

— J'aimerais vous persuader que je ne cherche pas à lui nuire, ni à votre ami.

Il paraissait gêné, n'ayant pas l'habitude d'entendre des propos pareils. Je me comportais comme un idiot avec cet homme louche, mais je m'en fichais éperdument.

— Ou alors, faites une lettre.

— Non, c'est impossible.

Fred ne voulait pas que je règle les apéritifs. Mais j'ai insisté. Il n'y avait plus de train pour Agde mais un car partait une demi-heure plus tard. Je l'ai pris. J'avais demandé à Agathe de ne pas venir m'attendre, ne sachant pas l'heure à laquelle j'arriverais. Pourtant je me suis rendu au café où nous avions l'habitude d'aller. On ne l'avait pas vue. J'en ai éprouvé une grande déception. J'ai pris un taxi.

Quand je suis rentré dans la salle, Paul servait des clients au bar. Il m'a regardé venir et j'ai cru qu'il allait pleurer comme un gosse. Ses yeux s'emplissaient d'une déception enfantine.

Lâchant tout, il est venu à moi.

— Vous ne l'avez pas ramenée ?

— Je ne l'ai même pas trouvée.

Son souffle rauque se coupa en brefs sanglots qui ne voulaient pas sortir de sa gorge.

— Vous mentez, vous mentez ! chuchota-t-il.

Le plantant là, je suis allé au bureau. Elle s'y trouvait. Son visage était fatigué et ses yeux cernés.

— Jamais plus, jamais plus tu ne repartiras. Promets-le-moi.

— Je ne l'ai pas trouvée.

— Et puis ? Est-ce que ça changera quelque chose ?

Comme je la regardais avec surprise, elle détourna la tête.

— Que veux-tu dire ?

— Ne parlons plus d'elle.

— Je suis allé voir Fred au Majorque.

Le visage entre ses mains, elle me regardait.

— Il m'a proposé de lui faire suivre une lettre. Elle est partie avec Henri. Je suppose qu'elle l'avait fui et qu'il l'a retrouvée hier matin. Elle ne lui échappera plus. Il va essayer de l'envoyer en Afrique ou en Amérique du Sud.

— C'est de ce qu'elle va devenir que tu t'inquiètes ?

— Non. Puisque Fred m'a proposé ça, c'est qu'il sait où elle se trouve. Il reste peut-être une chance pour que je lui parle.

— Tu veux que je lui téléphone ?

— Oui.

C'est ce qu'elle a fait tout de suite et j'ai pris l'écouteur. Mais Fred s'est montré intraitable.

— J'ai dit à votre mari que c'était inutile d'insister.

— Mais pour moi, Fred... Vous...

Il a raccroché.

— Tu vois, il s'agit certainement d'un trafic. Il ne veut pas risquer une imprudence.

Une des serveuses est venue frapper.

— Madame, on demande des chambres.

— J'y vais.

Je suis allé au bar prendre un apéritif. J'avais un peu trop bu dans la journée. Paul avait une tête de déterré.

— Je crois que vous pouvez faire votre deuil de la fille et de votre argent, lui ai-je dit méchamment.

J'éprouvais le besoin de passer ma colère sur quelqu'un, et il tombait bien avec son air de voyou sournois.

— Pourquoi me demande-t-elle de me faire rembourser par vous, alors ? a-t-il répondu, presque menaçant.

— Elle se fait des illusions. Elle s'imaginait pouvoir nous soutirer de l'argent toute la vie, mais c'est fini.

Je n'aurais pas dû l'exciter de la sorte. Je croyais que son désir de rester en place l'emportait sur ses préoccupations amoureuses et financières. Je ne savais pas que c'était un être complexe qui ne pouvait supporter d'avoir été grugé.

Agathe étant occupée, je suis allé prendre mon repas à la cuisine puis je suis rentré à la villa. J'ai allumé un grand feu de souches dans la cheminée. Il faisait chaud pourtant, mais c'était pour la seule satisfaction de voir les flammes.

Elle est venue à onze heures.

— Paul était dans un tel état que j'ai dû l'envoyer au lit. Il a répondu presque grossièrement à un client et s'est disputé avec une serveuse. Tu crois qu'il a bu ?

— Non, c'est à cause de Brigitte. L'imbécile croyait que j'allais la lui ramener.

Agathe s'est assise à côté de moi.

— Je suis fatiguée. J'ai l'impression que j'ai vieilli aujourd'hui.

Je l'ai prise dans mes bras.

— Nous allons nous coucher.

— Restons là un moment, je suis bien.

Nous nous sommes endormis et c'est le froid qui m'a réveillé. Le feu était mort. J'ai pris Agathe dans mes bras et je l'ai déshabillée sans qu'elle se réveille.

Je n'ai pas pu me rendormir.

Cette nouvelle femme qui s'appelait Brigitte m'inquiétait. Je songeais à l'autre, mais sans aucun regret, sans aucune mélancolie. La tiédeur d'Agathe m'envahissait, m'engourdissait le corps tandis que mon esprit luttait. J'avais glissé mon bras sous son cou et elle reposait dans le creux de mon épaule. Il me semblait que rien ne pourrait jamais nous séparer.

Mais la pensée de Brigitte m'obsédait. Je regrettais qu'elle ne soit pas morte la fameuse nuit où on l'avait découverte ivre et malade. Je répugnais à l'idée qu'elle avait été ma complice, qu'elle m'avait aidé en quelque sorte à escroquer cette femme que, maintenant, je tenais dans mes bras. Je la haïssais d'avoir pris à son compte ce chantage ignoble, d'en avoir usé pour satisfaire son vice d'alcoolique.

La nuit donnait à tous ces songes éveillés un relief inquiétant. Et je ne pouvais me débarrasser d'eux.

J'ai profité d'un changement de position de ma maîtresse pour me lever. Je suis allé boire un verre d'eau dans la cuisine. J'ai découvert que la villa était morte depuis que nous avons réouvert l'hôtel. La cuisine luisait de propreté, sans odeur, sans signe de vie.

Poussé par une morbide impression, je me suis rendu dans la chambre où Barnier était mort. Je n'y étais jamais rentré depuis.

Le lit n'était pas fait. Je me suis penché vers ce matelas nu comme pour y retrouver l'odeur de la mort, cette odeur que Barnier dégageait même de son vivant.

La panique m'a pris et la chambre m'a paru terrifiante. J'ai essayé de lutter. J'ai eu l'impression de crier mais mes lèvres étaient closes.

Comme un fou, je suis revenu me terrer dans la chaleur d'Agathe, de la femme du mort. Je l'ai prise dans mes bras et elle a gémi de contentement.

Pourtant, ce n'était pas un vol que je faisais. Elle m'appartenait. Je n'avais rien fait pour la prendre à Barnier.

Rien.

Et c'était ce que j'aurais voulu crier à Brigitte si je l'avais retrouvée.

Je lui aurai expliqué que je n'avais jamais empoisonné Barnier et que tout ce que j'avais raconté, cette menace que j'avais fait peser sur Agathe n'avaient été que d'habiles mensonges, prenant base sur sa réputation et sur les racontars.

Et c'est pourquoi je souffrais comme un damné de ne pas l'avoir retrouvée.

CHAPITRE XV

Paul s'est décidé à porter plainte contre Brigitte. Il s'est rendu à la gendarmerie ce matin et a dû montrer la lettre qu'elle lui a adressée. Les gendarmes lui ont certainement posé des questions sur ces phrases étranges, où elle lui demande de se faire rembourser les cent cinquante mille francs par Agathe.

Celle-ci est au courant et depuis son front est soucieux. Il faut que je lui parle, il le faut. Je n'ose pas. Cet aveu que j'ai trop longtemps retenu va nous faire du mal. Depuis mon retour, j'aurais dû le faire.

Paul est resté deux bonnes heures à la gendarmerie. Une fois sa plainte enregistrée, un mandat d'arrêt sera lancé contre mon ancienne maîtresse. Je la connais trop bien pour ne pas douter un instant de son attitude. Elle sera à la fois épouvantée et furieuse, et elle essayera de nous faire du mal. Elle nous dénoncera aux policiers venus pour l'arrêter et tout s'enchaînera. On viendra nous interroger, on fera l'autopsie du corps de Barnier. On ne relèvera aucune trace d'arsenic, mais le scandale nous poursuivra longtemps. Et Agathe saura que je l'ai trompée, que je n'ai jamais empoisonné son mari.

Dans son bureau, elle étudie des factures. Elle lève vers moi un regard douloureux.

— Paul est rentré ?

— À l'instant.

— Tu lui as parlé ?

— Pas encore.

Assis en face d'elle, j'allume une cigarette. Il faut que je parle. Je ne sortirai pas de cette pièce sans lui avoir tout révélé.

— Ils ne la retrouveront peut-être jamais. Si je savais qu'elle se trouve en pays étranger...

Je la regarde avec surprise.

— Tu as peur qu'ils l'arrêtent ?

— Oui.

C'est la première fois que je la vois manifester un pareil sentiment. Quelques mois plus tôt, dans ce même bureau, quand je lui ai fait comprendre ce que j'exigeais d'elle, je ne l'ai même pas vue tressaillir.

Cette peur, c'est pour nous qu'elle l'éprouve, pour ce couple uni que nous formons.

— Tu as raison, peut-être qu'ils ne la retrouveront jamais.

D'un seul mot, j'aurais pu lever cette menace, lui faire découvrir la limpidité de notre avenir, mais je n'ai pas osé. Il y a comme une angoisse en moi qui m'empêche de prononcer les mots que j'ai

préparés.

Je quitte mon siège.

— Tu t'en vas ?

— Je vais voir Paul.

Le barman lave ses verres sans entrain, Il me semble qu'il a pleuré car ses yeux brillent. Il regrette certainement ce qu'il vient de faire.

— Que vous ont-ils dit ?

— Ils vont venir vous voir. Je n'ai pas pu les en empêcher.

Je m'en doutais un peu. La fameuse phrase écrite par Brigitte doit les intriguer. Ils ont dû penser à un chantage et ils ne se sont pas trompés.

Ils viennent au début de l'après-midi et ne sont pas aussi aimables que la dernière fois. Ils doivent flairer du louche dans cette affaire. Ils se montrent prudents, peu familiers, trop polis.

— Mais pourquoi demande-t-elle à votre barman de se faire rembourser auprès de vous ?

Nous sommes dans le bureau d'Agathe. Elle n'est pas maquillée et sa pâleur la fait paraître encore plus belle. J'ai l'impression que les deux gendarmes ne se sentent pas à l'aise, avec leurs bottes de cuir qui craquent et leur képi qui repose sur leurs genoux.

Dehors, le vent s'est levé sous un soleil lumineux. Le ciel est d'une pureté parfaite.

— Elle croyait que nous nous laisserions faire. C'est une tête de linotte qui s'imagine pouvoir nous soutirer de l'argent continuellement.

— N'est-ce pas une menace déguisée, plutôt ? fait le brigadier en prenant son homme à témoin.

— Pas du tout. De quoi pourrait-elle nous menacer ?

Dans le fond, il ne peut insister. Nous ne sommes rien pour Brigitte et elle n'est rien pour nous. Un temps, elle fut ma maîtresse et l'employée d'Agathe. C'est tout.

— Nous la retrouverons certainement. Elle a commencé avec vingt-cinq mille francs à cet imprésario de Toulouse, puis cent cinquante mille à votre barman. Elle va continuer certainement.

— Voulez-vous prendre un petit digestif ?

Agathe me lance un long regard auquel je réponds par un sourire confiant.

Ils refusent poliment, mais avec fermeté. Je n'insiste pas et je les raccompagne sur la terrasse.

— Si jamais vous apprenez quelque chose sur elle, veuillez nous en faire part.

Ils s'éloignent vers leur bicyclette. Agathe me rejoint et le vent fait flotter ses cheveux courts autour de son visage dur.

— Ils reviendront.

— Bien sûr.

J'ai dit ça d'un ton léger et sa main se crispe sur mon bras.

— Tu crois qu'ils la trouveront ?

— Je ne sais pas.

Puis elle m'entraîne dans son bureau. Elle veut téléphoner à Fred.

— Tu vas au-devant d'un refus.

— Je t'en supplie...

Je la laisse faire et au bout d'une minute elle menace, elle gémit. À l'autre bout du fil, Fred paraît intraitable. Cela m'énerve tellement que je lui prends l'appareil des doigts.

— Écoutez-moi, Fred, la police recherche Brigitte. Si vous refusez de tranquilliser Agathe, je leur indique qu'elle vous connaît parfaitement, non seulement vous, mais un souteneur du nom d'Henri.

— Agathe ne vous laissera pas faire.

— Elle ne pourra pas m'en empêcher. Alors ?

— Passez-la-moi.

Pendant plusieurs minutes, ils discutent encore, puis elle raccroche.

— Tu vois ?

— Il n'a pu me dire qu'une chose, c'est qu'elle se trouve certainement à Bordeaux.

— Il a eu peur.

J'ai une intuition et je me précipite vers la porte. Il n'y a personne dans le couloir. Je me hâte vers la cuisine. Celle-ci est vide mais la petite porte donnant sur le dehors est ouverte. Il n'y a personne autour de l'établissement.

Aussi vite que je le peux, je reviens dans la salle. Paul est derrière son bar. Il est rouge, comme s'il avait couru et, quand je me rapproche, je peux entendre sa respiration haletante. Il n'a rien d'un sportif et une petite course de cent mètres a pu le mettre dans un état pareil.

J'essaye d'accrocher son regard, mais il fuit comme d'habitude. J'ai envie de dire quelque chose mais je préfère revenir au bureau.

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai l'impression que quelqu'un nous écoutait de l'autre côté de la porte.

— Une serveuse ?

— Paul.

Nous restons silencieux, les yeux dans les yeux.

CHAPITRE XVI

Les jours passent, s'étirent languissamment, au point que le passé, le présent et l'avenir se mêlent indéfinissablement. Nous vivons chaque instant comme s'il ne devait pas finir.

Mais il n'y a que trois jours que les gendarmes sont venus quand j'apprends la nouvelle.

Le brigadier me l'annonce au village où je me suis rendu pour faire des courses.

— Cette fille a été arrêtée à Bordeaux.

— Quand ?

— Hier, elle va être transférée.

Aucun doute possible. Paul écoutait à la porte du bureau quand nous avons commenté la conversation téléphonique qu'Agathe a eue avec Fred.

— Dans un hôtel peu recommandable. Mais elle n'avait pas un sou sur elle. Elle vivait certainement de la prostitution.

Je n'en doute pas. Henri savait fort bien ce qu'il faisait en l'attirant vers lui.

Une fois de retour à la plage, je regarde Paul avec un petit sourire méprisant. Il rougit et appréhende le choc. Mais je ne vais pas tout de suite vers lui. J'attends que le bar soit libre.

Quand tout le monde est à table, je m'approche du comptoir.

— Sacré veinard !

Mais il n'ose pas demander pourquoi.

— Vous me devez bien un apéritif.

Sans un mot, il me le sert.

— Vous savez que vous allez récupérer votre argent ? On l'a arrêtée hier. Au fait, je me demande si vous rentrerez facilement dans vos cent cinquante billets. Elle n'avait pas un sou sur elle quand les flics l'ont appréhendée.

Blême, il n'y a pas d'autre mot, il se sert un verre plein d'apéritif et le boit.

— Je parie que vous regrettez. Dans le fond, pourquoi ?

Je suis sincère. Brigitte est arrêtée, elle va parler, se venger en expliquant ce qu'elle croit savoir. On fera l'autopsie de Barnier. Et puis ? Nous vendrons l'établissement et nous irons vivre ailleurs. Ce sera la meilleure rupture avec mon passé.

— Vous saviez qu'elle se trouvait à Bordeaux ?

Son regard se fait suppliant. Il crève d'envie de s'enfuir dans un petit coin pour chialer tout ce qu'il sait. Son pognon ou son amour ?

On ne le saura certainement jamais et puis dans le fond je m'en fous éperdument. Paul et la clique me font penser à une bande de cloportes. Je n'éprouve aucune pitié pour Brigitte qui doit trembler de peur dans une cellule.

— Vous avez écouté aux portes l'autre jour ? Et tout de suite après, vous avez téléphoné aux gendarmes ?

Il essaye de parler :

— Je... Écoutez...

— Vous n'êtes qu'un pauvre type. C'est Brigitte elle-même qui me l'a dit.

Cette fois, son visage se ferme.

— Je parie qu'elle a eu envie de rigoler en faisant l'amour avec toi.

— Je ne vous permets pas...

— Ferme-la si tu veux rester ici !

C'est ignoble de ma part, mais j'éprouve le besoin de l'écraser. Son visage s'est fermé et, en lui, sa haine doit distiller une joie mauvaise. La joie d'avoir porté plainte contre Brigitte, la joie de la savoir humiliée, abattue. Il pense peut-être même que, pour cent cinquante mille balles, ce n'est pas trop cher.

J'en ai assez. Je redeviens moi-même. Je finis mon apéritif et j'allume une cigarette. Maintenant, il faut que j'aille trouver Agathe, que je lui explique tout. Je ne sais pas ce qui se passera entre nous.

Mais je ne peux l'interrompre pour le moment. Elle va de table en table prendre les commandes. Il y a beaucoup de monde aujourd'hui car c'est samedi. Pour tout le monde elle a un gentil sourire. Les hommes louchent dans son profond décolleté quand elle se penche vers eux. Elle en a conscience mais leur permet cette privauté avec la dignité d'une reine.

Lentement, je quitte la salle et je pénètre dans le bureau. La fenêtre est ouverte et je vois mon vieux pin qui s'agite un peu sur la gauche. Je l'ai délaissé ces derniers temps et je souris de sentir son parfum. Nous serons obligés de l'abandonner un jour et c'est la seule chose que je regretterai vraiment, je crois.

Dans le bureau, il y a aussi l'odeur de ma maîtresse, de ma femme. Dans quelques semaines nous nous marierons et nous disparaîtrons après la série d'épreuves qui nous attend. J'essaie de me souvenir d'affaires semblables. Une autopsie prendra du temps, de même que la conclusion des experts.

Pendant des jours et des jours, ils nous tracasseront. Cyniquement, je pense que le scandale nous attirera du monde à moins que les clients ne craignent d'être empoisonnés. La situation sera dure.

Agathe vient d'entrer dans le bureau et se laisse aller dans son fauteuil. Elle ne sait pas, mais elle est lasse. Depuis quelque temps c'est ainsi.

Je viens auprès d'elle et je m'assieds sur l'accoudoir. Elle niche sa tête contre moi.

— Brigitte a été arrêtée.

Elle se raidit.

— Je l'ai appris ce matin.

— Mon Dieu...

Doucement je lui prends la main.

— Écoute, il ne faut pas avoir peur. Tout se passera bien. Elle peut parler. Ils ne trouveront rien dans le corps de ton mari, tu entends ? Rien.

Elle se rejette en arrière et me regarde avec des yeux fous. Doucement, je lui explique que je n'ai pas empoisonné Barnier, que c'est une lamentable comédie que j'ai montée pour la faire chanter.

— Je suis incapable de faire du mal à quelqu'un. Je suis trop lâche pour avoir eu la volonté de l'empoisonner. La première fois que je l'ai vu, j'ai cru que je pourrais le faire. Mais non. Alors j'ai fait comme si réellement j'en avais eu le courage.

Mais elle reste figée.

— Je t'en supplie, crois-moi ! Je te jure qu'ils ne trouveront pas d'arsenic dans le corps de ton mari.

Son regard s'égaré de plus en plus. Et d'un seul coup je sais. Je pense à ce que m'a dit Brigitte un jour. La chambre de Barnier sentait l'ail, comme si le mort avait été vraiment empoisonné à l'arsenic.

— Agathe !

Chaque mot qu'elle prononce nous isole ans un désert de glace.

— Il n'en finissait plus de mourir... Alors, une nuit qu'il me demandait à boire...

FIN

Version 1
Numérisé en septembre 2016



5 COLLECTIONS

CRÉÉES POUR VOUS
PAR LES ÉDITIONS
FLEUVE NOIR

ESPIONNAGE

La lutte des Ombres

SPÉCIAL-POLICE

Enigme et Suspense

ANGOISSE

Le frisson de la Peur

AVENTURIER

Le Gentleman Justicier

ANTICIPATION

La Réalité de Demain

**CHEZ
VOTRE LIBRAIRE**

Exigez

"FLEUVE NOIR"